

**Pierre DuBois**



**Étranges complots!**  
Recueil de nouvelles



## Table des matières

|   |            |
|---|------------|
| <b>BEAUTÉ FATALE...</b>                         | <b>3</b>   |
| <b>LE 22 FÉVRIER 1965</b>                       | <b>21</b>  |
| <b>DANS UN CHSLD...</b>                         | <b>25</b>  |
| <b>L'ENVOL DE JOHNNY</b>                        | <b>29</b>  |
| <b>LE MARAIS</b>                                | <b>33</b>  |
| <b>LA POUBELLE</b>                              | <b>35</b>  |
| <b>L'ÉCOLE DU SAVOIR-ÊTRE</b>                   | <b>39</b>  |
| <b>«EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT...»</b>  | <b>47</b>  |
| <b>AMIR RACHID</b>                              | <b>48</b>  |
| <b>FRANCESCA ET SERGE</b>                       | <b>51</b>  |
| <b>FRANCESCA, SERGE ET AMIR</b>                 | <b>61</b>  |
| <b>LA CONTRIBUTION DE JÉRÔME</b>                | <b>64</b>  |
| <b>«VIVE LA SCIENCE!»</b>                       | <b>69</b>  |
| <b>«T'ES PAS TANNÉE...»</b>                     | <b>75</b>  |
| <b>LE DOCTEUR PETER VAN WALD VOUS RÉPOND...</b> | <b>82</b>  |
| <b>LE PARADIS PERDU!</b>                        | <b>89</b>  |
| <b>BIENVENUE MAESTRO!</b>                       | <b>91</b>  |
| <b>LE PRIX</b>                                  | <b>97</b>  |
| <b>LE BONHEUR...</b>                            | <b>112</b> |
| <b>BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR</b>                | <b>114</b> |





**Pierre DuBois**

**Étranges complots !**  
**Recueil de nouvelles**



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Étranges complots / Pierre DuBois.

Noms : DuBois, Pierre, 1944- auteur.

Description : Nouvelles. | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210048921 | Canadiana (livre numérique) 2021004893X | ISBN 9782925049975 (couverture souple) | ISBN 9782925049982 (PDF) | ISBN 9782925049999 (EPUB)

Classification : LCC PS8607.U21986 E87 2021 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Illustration de la couverture : Laurette Racine. Abyssins. Huile sur toile. 30X36

Photographie : Marianne Lessard

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Pierre DuBois, 2021

Dépôt légal – 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1<sup>re</sup> impression, juin 2021





*À Suzanne Rousseau,  
mon amour,  
mon pays,  
ma musique.*



## **Complots :**

*Actions concertées  
destinées à changer  
le cours des choses.*



## BEAUTÉ FATALE...

Martin est très beau. Trop beau ! Une injustice flagrante pour la grande majorité des mâles ordinaires !

Mi-trentaine, élancé, visage viril avec une petite touche féminine, un sourire perpétuel dans ses yeux verts de gris et une personnalité qui allie détermination et une certaine fragilité... Martin plaît aux femmes. Beaucoup !

Il s'exprime dans un français châtié, parsemé d'expressions espagnoles, vestiges de ses nombreux voyages en terre hispanophone. Son espagnol rudimentaire, utilisé à bon escient, met en valeur son teint foncé et ses cheveux noirs. Un effet exotique optimal !

Notre homme a été élevé dans une famille bourgeoise de Laval, qu'il a quittée alors qu'il avait 18 ans pour se faire entretenir par une quadragénaire on ne peut plus consentante. Voitures, cajoleries, cadeaux, restaurants, voyages au Mexique... Elle ne lui refusait rien, et ce, jusqu'à ce qu'il atteigne sa 25<sup>e</sup> année. Vous ne la verrez certainement pas dénoncer Martin sur les réseaux sociaux. Oh que non !

Le père du jeune homme, Paul, ne lui parle plus en raison de sa vie *dissolue*... même s'il l'envie à en développer des ulcères. Nicole, sa mère, ne cesse de répéter à ses rares amies : « ... *qu'il est donc beau, mon Martin !* » ce qui accélère la raréfaction de son cercle social.

Si le concours du plus bel homme du Québec revenait sur les ondes de Radio-Canada avec Denise Bombardier comme animatrice, Martin l'emporterait facilement sur les Roy Dupuis et Éric Bruneau de ce monde. Très facilement.

Sans formation professionnelle ni domicile fixe, le bellâtre flotte maintenant d'une femme à l'autre et d'un ami à l'autre, sans jamais se gêner pour séduire leur blonde, leur fiancée, ou même leur femme, pourtant protégée par les *liens sacrés du mariage*. La belle affaire !

Martin vient de faire une rencontre prometteuse, celle de Alexia Tsoucallas. Une Grecque dans la belle vingtaine fraîchement arrivée au pays et habillée comme un top-modèle digne de figurer dans le catalogue d'Holt Ogilvy. En page centrale de l'édition nationale, de surcroît !

Une brune piquante aux yeux bleus (très rare !) et aux cheveux bouclés. Mignone. Très mignonne dans sa robe légère à pois et au décolleté incisif.

La rencontre a eu lieu à Montréal, à la Grande Bibliothèque, le nouveau territoire de chasse de Martin. Mademoiselle Tsoucallas sortait d'un atelier de conversation française au cours duquel elle avait fait une présentation laborieuse sur Louis-Joseph Papineau devant

d'autres immigrés en quête de francisation, et d'air conditionné. Un été caniculaire provoqué par les fameux *changements climatiques*. Du jamais vu !

Alexia voulait se fondre dans la collectivité et devenir une vraie Québécoise. Elle fondit plutôt dans ses Ferragamo en apercevant Martin. Aussitôt, elle ressentit une accélération démoniaque de sa fréquence cardiaque, de sérieuses arythmies, ainsi que d'autres réactions physiologiques impossibles à décrire dans un recueil susceptible d'être lu par des enfants ! Bref, ses hormones ne firent qu'un tour en éclaboussant tout sur leur passage !

Ses genoux ployèrent à ce point, qu'elle passa à deux doigts de tomber sur un sans-abri, bien assis dans le nouveau fauteuil anti-puces de cette vénérable institution. Le pauvre bougre luttait avec vaillance contre le sommeil et les fortes odeurs d'un *collègue* assis pas très loin. Un véritable confit de fragrances entre les deux larrons, conflit dont l'issue demeurerait incertaine.

« *Tu dors, tu sors !* » avait lancé avec une apparente délicatesse un gardien de sécurité. Ce dernier alla même jusqu'à enlever *Le Devoir* sous lequel le SDF avait trouvé refuge en feignant l'intérêt. Ayant arrêté son choix à la deuxième section de l'édition du samedi, les articles qui y figuraient n'aidaient en rien ce misérable à lutter contre le sommeil.

Tel un chasseur expérimenté à l'œil vif, Martin courut offrir son soutien à cette sylphide.

— Vous ne vous sentez pas bien, mademoiselle ?

— Je sens très bon... *Chance* de Chanel... mais pas mangé depuis le matin et moi faible... très faible... encore plus faible qu'au début de vous parler.

— Permettez-moi, si vous en avez le temps, de vous offrir un croissant et un café au bistrot de la bibliothèque.

— Je dis oui. Mais pas café... Tisane. O.K. ?

Les ardeurs de Martin furent subitement ralenties par le mot *tisane*. Il savait d'expérience que les buveuses de tisanes, *Nuits de rêves* incluses, font rarement de bonnes amoureuses, obsédées qu'elles sont par leur hygiène corporelle et surtout, buccale. C'est comme ça. C'est démontré de façon probante. Rien à ajouter !

Doté d'un fort sens politique, Martin répliqua en faisant pétiller ces mots :

— Comme vous le désirez, chère mademoiselle. Permettez-moi de vous l'offrir.

— Vous très gentil.

— Vous êtes une abonnée de la bibliothèque ?

—Non. J'ai beaucoup livres à mon appartement. En grec. Je veux apprendre français.

—Excellente idée. Surtout si vous souhaitez vivre au Québec.

—Je le veux !

Encouragé par cette réplique ambiguë empruntée au consentement matrimonial, Martin lui proposa d'aller la reconduire chez elle en métro.

—Non, pas métro. Ma voiture en bas dans stationnement. J'ai petit accident. Pas grave. Frappé colonne et abîmé un peu la BMW.

D'entendre BMW rappela à Martin la première fois qu'il avait écouté, chez la quadragénaire consentante, les *Quatre saisons* de Vivaldi. De la très belle musique à ses oreilles !

—Vous devez être un peu nerveuse, donc. Je peux vous reconduire chez vous et je prendrai ensuite le métro pour rentrer chez moi.

—Vous très gentil. Je dis oui.

L'aile avant gauche de la grosse BMW Série 8 montrait de profondes éraflures et la colonne qu'elle avait frappée, des traces de peinture métallique bleue.

—Comment vous appelez-vous ? demanda Martin.

—Alexia Tsoucallas. Et toi ?

—Martin. Ravi de faire ta connaissance. Où habites-tu ?

—À Laval. Dans un appartement sur la rivière. Toi suivre le GPS. Facile !

—Je connais parfaitement Laval. Donne-moi l'adresse. Pas besoin du GPS.

—Condos Cap Sounion. Boulevard des Tours. Chomedey. Un Penthouse. Très haut dans le ciel.

—Je connais. C'est magnifique.

—Oui, très beau, renchérit Alexia... en regardant Martin avec intensité.

Arrivés à destination, il y eut un moment de flottement, comme un petit avion effectuant un circuit d'attente au-dessus de l'aéroport et cherchant la bonne approche pour atterrir sur la piste.

—Est-ce toi veut entrer dans moi et visiter appartement ? s'enquit Alexia pour rompre le silence qui s'appesantissait.

—Rien ne me ferait plus plaisir, consentit Martin, un peu surpris par la construction érotico-boiteuse de la phrase.

Alexia utilisa une télécommande et la barrière du stationnement s'ouvrit, ainsi que la porte du garage intérieur.

—Moi numéro 36 à droite.

—Ton espace est très étroit. Tu n'as pas de difficulté à te garer

entre ces grosses colonnes ?

— Oui, beaucoup. Dois faire très attention. Moi prendre beaucoup de temps. Avance, recule. Avance, recule. Très long. Moi contente, après. Très !

Une fois la voiture bien garée, les deux prirent l'ascenseur, où la tension montait avec les étages. Ayant soudainement chaud, Martin défit l'un des boutons du col de sa chemise. Alexia, pour sa part, semblait ne plus respirer et son visage s'empourprait, ce qui traduisait une haute pression digne des vénérables *Presto*, ces appareils de cuisson susceptibles d'exploser à tout moment.

— J'espère que toi aimer mon appartement, articula la jeune femme dans un souffle.

Martin se contenta de répondre par un sourire enjôleur.

— Voilà ! fit Alexia en ouvrant la porte.

— C'est très beau, chez toi. Tu as des tableaux magnifiques.

— Oui, des Soulikias. Peintre canadien, mais grec avant. Mon père aime beaucoup lui.

— Ton père vit ici ?

— Non. Lui vient parfois. Il vit dans Athènes. Il est... un homme important. Très respecté. Business. Beaucoup business. Appartement à lui. Et les tableaux et la BMW.

— Les livres aussi ?

— Non, à moi.

Alexia procéda à la visite de l'appartement en prenant soin de préciser que les vêtements d'homme qui se trouvaient dans les garde-robes appartenaient à son père. Arrivé à la chambre, Martin éclata de rire.

— Pourquoi tu glousses ? questionna Alexia avec une mimique anxieuse après s'être souvenue du tout premier verbe qu'elle avait appris aux ateliers de conversation française<sup>1</sup> : *glousser*.

*Je glousse, tu glousses, il glousse, nous gloussons, vous gloussez, ils gloussent.* Le subjonctif plus-que-parfait : *que vous eussiez gloussé*, lui avait donné beaucoup de soucis.

— Excuse-moi. C'est le nombre de coussins sur le lit qui me fait... glousser. Laisse-moi compter...

— C'est la mode... Mon père, Dimitri, a engagé grande designer. Une Roumaine. Non, une Libanaise. Rita.

— 11 ! De toutes les formes et de toutes les couleurs ! C'est la première fois que j'en vois autant sur un lit.

— Bon, je vais changer vêtements. Salle de bain là... si toi veux.

---

1. Un clin d'œil taquin à Suzanne Rousseau, ma conjointe, qui anime des ateliers de conversation française à BAnQ. Le verbe « glousser » n'est évidemment pas au programme.

Alexia réapparut dans une *Maxi Dress* en mousseline blanche transparente, avec un sourire coquin en prime. Quand elle passa sur le balcon en pleine lumière, ce fut au tour de Martin d'avoir des arythmies. La *Maxi Dress* révélait des trésors inestimables à découvrir le plus rapidement possible.

Oh que ça devenait dur sur les freins ! Et pour Martin... et pour Alexia.

— Belle vue sur Rivière-des-Prairies, dit Alexia en s'appuyant sur la rampe du balcon, non sans jeter un regard à Martin en s'humectant les lèvres avec sa petite langue rose.

Un grondement sourd se faisait entendre dans leur cage thoracique respective. Un roulement de timbales *FF*<sup>2</sup>, un tremblement de terre à faire tomber les plafonds, un train fou dévalant une pente abrupte vers un paisible village, une tornade de grande puissance soulevant les automobiles, même les camions, un marteau piqueur manipulé par un syndiqué frustré, un ouragan déchaîné sur les Bahamas, un tsunami asiatique, un...

L'explosion survint quand la main gauche de Martin toucha avec un léger frottement délibéré la main droite d'Alexia. Ce fut alors une déflagration brutale, violente, incandescente, qui n'était pas sans rappeler Halifax (1917), Hiroshima, Tchernobyl, Beyrouth, l'éruption du mont Saint Helens, voire l'élection du Parti Québécois pour les anglophones de Westmount en 1976 !

Suivit une nouvelle discipline olympique, celle du garrochage de coussins. Trois secondes au chrono ! Les lancers se faisant de plus en plus imprécis, Martin fit basculer un vase grec (évidemment !) qui semblait hors de prix. Une antiquité à n'en point douter. Brisée en trois gros morceaux. Ayoye !

— Pas grave... dit Alexia dans un court souffle prémonitoire. À mon père.

Une bonne partie de la publicité des condos *Cap Sounion* porte sur l'insonorisation des appartements. Ce fut là le test décisif. Les 110 décibels minimums des ébats du couple n'entraînèrent aucune plainte des voisins. En homme ouvert et évolutif, Martin changea d'avis sur les buveuses de tisanes. *Nuits de rêves* portait vraiment son nom !

Les deux semaines suivantes furent une succession de courts repas et de *tests acoustiques*. Oh que ça devenait dur sur les reins !<sup>3</sup> Et pour Martin, et pour Alexia.

— Mon père grand et mince comme toi. Tu peux prendre ses

2. Fortissimo. Très fort.

3. Comme mon comité de lecture (ma conjointe !) n'a pas fait le rapprochement entre ces deux phrases pourtant géniales, « Oh que ça devenait dur sur les freins/sur les reins », je me suis permis de les souligner pour vous faciliter la tâche.

vêtements, si toi veux.

Ce que fit Martin qui laissa toutefois de côté le pyjama bleu et blanc de Dimitri.

Lorsque le frigo fut vide, St-Hubert vint à la rescousse. La répartitrice de cette grande institution québécoise reconnaissait maintenant Alexia à sa voix et à son accent. Elle finit même par devancer l'énoncé de la commande...

— Laissez-moi deviner... Une salade grecque et une salade César! Une pointe de tarte au sucre à la crème. Cap Sounion. Laisser à la réception. Alexia. Même numéro de carte de crédit. 25 % de pourboire. C'est ça?

— Je dis oui...

Après deux semaines de ce régime amaigrissant, Martin proposa à Alexia d'aller manger dans le meilleur restaurant grec de la région. Bien sûr, ce serait lui qui réglerait l'addition. « Pour fêter notre rencontre », précisa-t-il.

— *Le Dionysos*? répondit Alexia. Je dis oui... Mon père aime beaucoup manger les *agapes* de ce grand restaurant.

Alexia avait appris le mot *agape* le matin même de leur rencontre à l'atelier de conversation française de la Grande Bibliothèque. Elle était fière de l'utiliser pour la première fois dans un contexte réel.

— Super! Tu réserves pour demain, 19 h 30.

— Je dis oui...

Pour cette grande occasion, Martin mit les plus beaux vêtements de Dimitri : pantalon noir satiné, ceinture *Mont-Blanc*, veston noir en ultra suède, chemise fuchsia en soie, boxer en cachemire, chaussettes assorties en soie naturelle et mocassins en cuir de crocodile (3 050 \$ avant taxes, selon le prix affiché sur la boîte!) De toute sa vie, il n'avait jamais été aussi beau et aussi bien fringué.

Pour sa part, Alexia avait enfilé une robe *Escada* aussi bleue que ses yeux, et des *Prada* bleus ornés de splendides boucles en or 18K. Connaissant le cœur de Martin, elle avait aspergé ses sous-vêtements d'une fragrance de lavande. Elle avait aussi passé l'après-midi à friser ses cheveux avec son fer *Miracurl* pour ressembler le plus possible à Aphrodite, la déesse de l'amour.

Ils arrivèrent au restaurant main dans la main. On les conduisit à une table dominée par un très gros vase, une amphore trouvée dans la mer Égée par le commandant Cousteau. C'est ce que le vénérable marin avait déclaré, mais à présent, on n'en est moins sûr. Elle pourrait tout aussi bien provenir d'un souk d'Istanbul que le commandant aimait fréquenter pour repérer ses *découvertes authentiques*.

Alexia et Martin furent l'objet de regards envieux, tant de la

part des autres convives que des membres du personnel. Au bout d'un court moment, un serveur vint prendre leur commande. Quand Martin sélectionna un *Dom Pérignon* 2008, Alexia lui adressa un regard de chaude reconnaissance, rempli de promesses.

Un peu plus tard, le sommelier se présenta avec les coupes, goûta au précieux nectar et approuva d'un signe de tête.

— À notre amour, susurra Alexia.

— À la bonne vie, répliqua Martin.

Alexia s'offrit un ceviche, un poisson au gros sel, avec des pommes de terre grecques rôties au four, alors que Martin porta son choix sur le thon *big eyes*, un poisson frais qu'il dut lui-même choisir au vivier, accompagné d'une *Fava*.

Aussitôt le champagne fini, Martin commanda une bouteille de *Clos des mouches Albert Bichot* 2015, une importation privée hors de prix.

— Excellent choix ! s'exclama le sommelier en pensant à son pourboire.

Durant le repas, Alexia et Martin parlèrent de tout et de rien. C'est surtout Alexia qui faisait les frais de la conversation en évoquant sa jeunesse à Athènes et dans les îles.

L'atmosphère guindée du restaurant semblait enlever du bagoût à Martin, possiblement intimidé. C'est ce que pensait Alexia, qui n'avait jamais été aussi heureuse. Elle flottait sur sa chaise *Roche Bobois*, une acquisition récente du restaurant. Juste avant le dessert, Martin lui annonça qu'il devait aller à la voiture pour lui chercher une belle surprise.

— Une surprise pour moi ? Pas nécessaire. Ce magnifique repas rappelle à moi la Grèce. Et avec toi ! Pas besoin de surprise.

— *J'insiste*, répliqua Martin avec son sourire irrésistible.

Cela dit, il prit la clé de la BMW, sortit et... ne revint jamais.

Après une attente exaspérante d'une heure, Alexia voulut sortir pour s'assurer que rien de fâcheux n'était arrivé à son amoureux. Elle dut alors payer intégralement la note du repas, soit 1950\$, avant de sortir du restaurant. Étant un amateur de la série télévisée *Les bougons*, le gérant de l'établissement avait juré qu'il saurait éviter ce piège classique.

Tout en promenant son regard paniqué de gauche à droite, Alexia traversa quelques rues en clopinant dans ses *Prada* à talons hauts. Ce faisant, elle se perdit à quelques reprises, non sans demander son chemin à des gens qui ne la comprenaient pas. Finalement, elle parvint à revenir devant le restaurant et appela un taxi à l'aide de son cellulaire.

Son amoureux et la BMW avaient disparu. *Opopo!*<sup>4</sup>

Arrivée à son appartement, gagnée par une vive déception amoureuse, une colère sourde la fit trembler de la tête aux pieds. Physiquement et psychologiquement, elle était anéantie. Elle se calma, puis appela son père.

\*\*\*

*Dans un atelier mécanique bien camouflé derrière une grange à Laval...*

—Wow! Hé, les gars! Regardez ce que Martin nous apporte! Une BMW Série 8 toute neuve. Un peu égratignée, mais pas grave... ça se camoufle. Une BM super équipée avec des sièges ventilés. Bravo, champion! Ça nous change des petites *Tercel*, *Honda* et *Golf* que tu as l'habitude de nous ramener.

—Ouais! J'ai frappé le gros lot, cette fois-ci.

Steve, le propriétaire de l'atelier, fit rapidement les comptes et remit à Martin une enveloppe contenant 25 000 \$ en billets de 100 \$.

—J'imagine que tu vas prendre une pause avant de te remettre au travail...

—*Si señor!* Je me suis trouvé un chalet à l'Île Dupas, sur le Fleuve, près de Berthier. Je l'ai loué pour deux mois. Le temps de me faire oublier...

—Bonnes vacances!

—*Hasta luego...*

Jacques et Bernard pêchaient le doré à la *jig* près de la bouée 106 sur le fleuve St-Laurent, comme ils avaient l'habitude de le faire tous les mercredis de chaque été depuis 40 ans.

—Maudit que c'est lourd! lança Jacques. C'est sûr que j'ai attrapé un esturgeon, et un gros!

—Ou une grosse carpe.

—Peut-être...

Jacques tira de toutes ses forces en faisant toutefois attention de ne pas casser le fil. Puis la *bête* arriva enfin à la surface.

—Crisse! Qu'est-ce que c'est ça? C'est ben laid!

—Ouache! Un noyé...

—Un noyé habillé comme s'il s'en allait au bal...

—Ouais! Il a un trou au beau milieu du front! C'est peut-être un motard? Un règlement de compte?

—Peut-être...

—Appelle la Sûreté du Québec sur ton cellulaire. \*4141...

---

4. Oh là là! En grec.

## LE 22 FÉVRIER 1965

—Monsieur... Vous êtes bien né le 22 février 1965 ? Est-ce que j'ai raison ? me demanda une dame très âgée à l'allure aristocratique.

—Euh... oui. Comment savez-vous cela ? Avez-vous consulté mon passeport ou des notes biographiques à mon sujet ?

—Non, je le sais, c'est tout.

Et la vieille dame de retourner à son siège, dans l'avion, trois rangées devant le mien, en Classe affaires.

Je demeurai songeur. Comment avait-elle pu deviner la date précise de ma naissance ? Cette dame, qui devait avoir plus de quatre-vingt-dix ans, s'exprimait dans un anglais guttural... Était-elle Hongroise ? Allemande ? Serbe ?

Je me remis à étudier la partition du troisième concerto de piano de Beethoven en m'efforçant de ne plus penser à cette étrange passagère. Sauf qu'elle se retournait fréquemment en me jetant un regard indéfinissable dans lequel on retrouvait de la surprise, des interrogations et de la curiosité. Peut-être, aussi, de la crainte. Difficile à dire. On aurait cru qu'elle avait vu un fantôme. Moi ! Très étrange.

J'avais pris un vol de la Swissair de Londres vers Zurich qui arriverait à destination à 23 h 15.

Le lendemain, j'avais un horaire démentiel : transport en limousine jusqu'à Lucerne, rencontre avec le chef Abbado et premières répétitions en après-midi. Je devais interpréter, avec l'excellent orchestre du Festival, le troisième concerto pour piano de Beethoven. La direction artistique du Festival désirait que je joue une toute nouvelle cadence<sup>5</sup>, celle de Ferdinand Ries<sup>6</sup>, un élève et un collègue du grand compositeur. On venait de retrouver cette partition dans les archives d'une bibliothèque privée à Londres, ville où avait séjourné ce compositeur prolifique, mais au talent très limité.

La cadence de Ries présentait une grande difficulté technique, avec des montées en doubles croches et des sauts d'octave périlleux. Mais je l'avais beaucoup pratiquée et elle ne me posait plus de problèmes. La difficulté était ailleurs. Le style étincelant et tapageur de la cadence rompait avec le magnifique lyrisme et la grande musicalité de l'œuvre. Comment intégrer cette cadence au concerto ? Pendant que je débattais cette question, je vis la vieille dame se lever de son siège et se diriger tranquillement vers moi en s'appuyant prudemment sur les dossiers des sièges de l'allée.

---

5. Dans un concerto, la cadence est un passage exécuté par le soliste, sans accompagnement. C'est une occasion pour le soliste de démontrer sa virtuosité et/ou sa musicalité.

6. Cette cadence a existé, mais n'a jamais été retrouvée. Licence d'auteur.

— Puis-je m’asseoir près de vous ?

— C’est que je travaille et...

— Vous êtes musicien ? me dit-elle en s’assoyant sans attendre mon approbation.

— Oui, pianiste. Je prépare un concert que je dois donner à Lucerne dans trois jours.

— Ah ! Le troisième de Beethoven ! s’exclama la dame après avoir jeté un rapide coup d’œil à la partition ouverte devant moi.

— Vous savez lire la musique ?

— Oui, jeune homme. Mais le titre est tout de même indiqué en haut des pages.

— Bien sûr ! Où avais-je la tête !

— Vous allez jouer la cadence de Ries ? questionna mon interlocutrice en regardant les feuilles détachées qui contenaient la nouvelle cadence.

Je me demandais comment elle avait fait pour identifier une pièce qui venait tout juste d’être découverte. Encore plus étrange. J’essayai de satisfaire sa curiosité en répliquant :

— La direction artistique du Festival de Lucerne m’a demandé de la jouer. On vient de retrouver cette cadence dans les archives de Ries, à Londres.

— Ries l’a envoyée à Beethoven, à Vienne, qui l’a tout de suite détestée. « Une insignifiance », disait-il. Évidemment, il ne l’a jamais jouée. Si vous voulez qu’elle *pass*e auprès d’un public de connaisseurs, comme celui de Lucerne, il faudra la jouer très lentement. Pour les mesures 25 à 55, jouez au compositeur et ajoutez une tierce aux accords de la main gauche pour en faire des accords de septième. Le public va trouver la chose moins superficielle. Peut-être même que les critiques vont y voir des traits de génie !

Sa suggestion n’était pas dénuée de sens. Je souris et dis :

— Je pensais la jouer le plus rapidement possible pour qu’elle finisse... le plus rapidement possible.

— Non... il faut la jouer lentement et enrichir les accords de la main gauche ! Mais je ne suis pas venue m’asseoir près de vous pour parler musique. J’ignorais même que vous étiez musicien. Mais à bien y penser... ça ne m’étonne pas.

Je trouvai ce commentaire très ambigu. Que me voulait cette femme qu’on aurait dit d’une autre époque ? Je lui lançai :

— J’ai remarqué, madame, que vous m’avez regardé à plusieurs reprises... C’était un peu... embarrassant. De quoi s’agit-il ? Que puis-je faire pour vous être utile ?

— Cher monsieur... je vais aller droit au but : vous avez les yeux

et le regard de mon chien, un animal exceptionnel que j'adorais quand j'étais jeune. C'est pour cette raison que je vous regardais. Je voulais en être bien sûre. Maintenant, j'en suis certaine.

— QUOI? J'AI LES YEUX DE VOTRE CHIEN?

— Ne vous vexez pas. Je vais vous expliquer. Écoutez-moi...

— Madame, j'ai du travail et je n'ai pas de temps à perdre! Les répétitions commencent demain après-midi et...

— Ça ne sera pas long. S'il vous plaît...

— Bon... je vous écoute.

— Je suis Autrichienne de naissance, mais j'ai vécu mon adolescence à Budapest, en Hongrie. Mon père était *Oberfeldwebei* au sein de l'armée allemande. En 1944, les Soviétiques sont arrivés en Hongrie et nous n'avons eu qu'une petite heure pour prendre l'essentiel de nos affaires et plier bagage. Je n'ai jamais revu mon père, qui a sans doute été exécuté. C'était l'époque. Ma mère et moi avons été transférées dans un camp de prisonniers américains, près de Salzbourg. Pourquoi dans un camp américain et non soviétique? Je ne le sais pas. Nous y sommes restées dix ans, mais c'était vivable. En février 1955, nous avons été libérées, puis nous nous sommes établies à Wels, une charmante petite ville située à une centaine de kilomètres de Salzbourg. Ma mère, qui était fort jolie, s'est remariée avec un capitaine de l'armée américaine, qui est devenu mon beau-père. Un jour, il m'a donné un chien qu'il avait baptisé Walter, en hommage au grand pianiste allemand Walter Giesecking.

— Intéressant, mais je...

— Le plus intéressant reste à venir, mon cher monsieur. Un peu de patience. J'achève mon histoire et je ne vous importunerai plus. Promis. Et je tiens toujours mes promesses.

— D'accord. Poursuivez.

— Walter est devenu mon ami et mon confident. Quand je jouais du piano, il m'écoutait avec beaucoup d'attention. Il soulignait mes fautes de notes et même, mes fautes d'interprétation en jappant. Je reprenais alors, jusqu'à ce qu'il approuve... Ce qu'il faisait en remuant la queue. Bien des gens ne me croient pas quand je leur raconte cette histoire, mais elle est authentique. Walter est mort une dizaine d'années plus tard, le 22 février 1965 à midi et trente minutes.

— L'année, le jour et l'heure exacte de ma naissance...

— Oui. Et ce n'est pas tout. Vous avez les mêmes yeux et le même regard que lui. Et des oreilles de musicien, aussi!

— Sans doute une coïncidence.

— Non, monsieur. Ce n'est pas une coïncidence ou le fruit du

hasard. Walter s'est réincarné en vous. J'en suis certaine, maintenant.

— Mais voyons, madame, c'est farfelu. La réincarnation, ça n'existe pas. Nulle personne sensée ne croit à ces balivernes.

— Vous permettez, monsieur, que je touche au lobe de votre oreille ?

— Madame, je vous en prie ! Allez reprendre votre place. J'ai du travail et je n'ai plus de patience. S'il vous plaît !

— Je vais retourner à ma place et ne vous dérangerai plus. Jamais. Il faut cependant que je touche à votre lobe d'oreille. Je le fais et puis je m'en vais...

— Bon, d'accord. Mais faites vite et soyez très discrète, s'il vous plaît.

La vieille dame leva donc le bras et toucha le lobe de mon oreille. Je fermai les yeux et sentis une chaleur m'envahir. De même, des larmes salées inondèrent mes yeux. J'éprouvai une douleur qui me poignarda le dos, en plus de transpirer à grosses gouttes et d'avoir le souffle court. J'avais l'impression de me dédoubler, de sortir de moi-même, de me regarder du plafond de l'avion. Après quoi, la vieille dame posa sa main sur la mienne, sans doute pour me réconforter. Du coup, il me fut impossible, malgré tous mes efforts et toute ma volonté, de réprimer... un jappement. Un aboiement bref et puissant. Presque un hurlement. Des passagers éclatèrent de rire, puis je perdis connaissance.

— Monsieur, monsieur, prévint l'agente de bord, nous sommes arrivés depuis quinze bonnes minutes. Tous les passagers ont maintenant quitté l'avion. Je ne voulais pas vous réveiller brusquement, mais maintenant, il faut partir. Désolée. Oh monsieur ! Monsieur ! Vous oubliez votre partition. Bon... je vais en disposer. Je vous remercie d'avoir voyagé avec Swissair.

Le lendemain matin, le pianiste de réputation internationale Walter Hund appela la direction du Festival de Lucerne... pour se décommander.

## DANS UN CHSLD...

Josiane visitait sa sœur aînée Françoise quatre fois par année, soit à Noël, à Pâques, à la Fête nationale et à la Fête du travail. Comme ces visites s'avéraient pénibles, Marc, son mari, l'y conduisait, question de sécurité et de soutien.

Françoise souffrait de la maladie d'Alzheimer depuis quatre ans et son état se détériorait constamment, au point où elle ne reconnaissait plus Josiane. Au début de la visite, cette dernière lui parlait, puis s'assoit et écoutait de la musique, généralement du Bach, sur son téléphone. Les premiers symptômes de la maladie étaient apparus, alors que Françoise n'avait que 48 ans. Sans conjoint et sans enfants, elle n'avait que sa sœur pour la visiter dans le CHSLD de Laval qu'elle habitait.

Les relations entre les deux femmes avaient toujours été houleuses, minées par la jalousie de l'aînée à l'endroit de la cadette. Josiane était jolie et populaire auprès des garçons, jouissait d'une belle carrière d'avocate et formait avec Marc un couple idéal. Leurs deux enfants complétaient le tableau, non sans transformer la jalousie de Françoise en névrose.

Sans raison particulière, Françoise détestait Marc. Peut-être parce qu'il représentait ce qui lui manquait le plus : un conjoint, un amoureux, un confident. C'est pourquoi le principal intéressé se contentait de conduire sa femme au CHSLD et de l'attendre en prenant l'air sur la terrasse de l'institution donnant sur la Rivière-des-Prairies. Lorsque la météo était maussade, il restait dans l'auto, garée dans stationnement, à lire et à écouter de la musique.

Arrivés à destination, Marc fit comme d'habitude et se dirigea vers la terrasse, bien aménagée avec deux balançoires à quatre places, quelques tables avec chaises et parasols, et même, deux chaises longues. La vue sur la rivière était splendide et relaxante. Puisqu'il faisait un temps superbe en ce début de septembre, l'heure d'attente s'écoulerait rapidement.

Ce jour-là, il y avait, assises à une table, une personne âgée encore très belle, et une très jolie femme au début de la cinquantaine. Marc présuma qu'il s'agissait de la mère et de sa fille.

— Je reconnais la plus jeune, se dit-il, c'était une championne de tennis. Comment s'appelle-t-elle ?

Il chercha le nom en question, mais en vain. Il les salua en passant et s'assit à une quinzaine de mètres d'elles, question de ne pas les déranger, car elles semblaient en grande discussion. Sans prêter l'oreille volontairement, il entendit leur conversation.

Fille (F) : Tu vas voir, maman, tu vas finir par aimer l'endroit. N'oublie pas que tu es ici depuis seulement une semaine.

Mère (M) : Je n'aime pas ce centre, mais pas du tout. Ma chambre est trop petite. Il y a aussi des cas très lourds... Alzheimer, démence... Il y même des femmes qui parlent à leur toutou en peluche ! Hier, une voisine n'arrêtait pas d'appeler « Au secours » Je ne suis pas comme ça. Je n'ai rien en commun avec elles. Il y a parfois des odeurs de merde qui flottent dans les corridors !

F : Il y en a quand même d'autres qui ne sont pas si mal. Tu vas finir par t'y faire ! Fais un effort, maman !

M : J'aimais beaucoup mieux ma maison à Boucherville. Ma belle grande maison. Ton père et moi y avons vécu pendant cinquante-cinq ans. J'aimais planter des fleurs au début de l'été et les entretenir tous les jours jusqu'à l'automne. C'était magnifique... Les arbres que nous avons plantés quand nous sommes arrivés là-bas... et qui sont devenus si grands et si beaux !

F : Papa est mort l'année dernière. Tu ne pouvais plus rester seule. C'était devenu dangereux, pour toi, avec toutes les marches d'escalier. Tu aurais pu tomber et te fracturer la hanche. Ça arrive souvent aux personnes âgées, tu sais ?

M : C'est la seule maison que nous ayons eue, ton père et moi. C'est vrai pour l'escalier, mais on aurait pu réaménager le séjour en chambre à coucher. Je n'aurais pas eu à monter les marches.

F : De toute façon, maman, la maison est vendue !

M : Vendue ? Déjà ? Si vite ? À qui ?

F : Oui. Vendue. Je passe chez le notaire demain. Je n'ai même pas eu besoin d'un agent d'immeuble. Quelqu'un que je connais s'est montré intéressé et je l'ai vendue. Vite et bien ! L'argent servira à payer ta pension. Tu es comme au privé, ici, et ça coûte cher.

M : Tu as vendu la maison... Tu as vendu... ma belle maison...

F : ... et j'en ai obtenu un bon prix !

M : Pourquoi si vite ?

F : Il faut prendre le train quand il passe.

M : Tu l'as vendue à des gens « bien », au moins ?

F : Oui. Des gens que je connais. Je te l'ai dit, tout à l'heure. Est-ce que tu commencerais à souffrir de l'Alzheimer ?

M : Ne dis pas ça, je t'en prie, ne dis pas ça ! Qu'est-ce que tu as fait avec les meubles ?

F : Vendus aussi... sur Kijiji. Un couple d'Iraniens les a achetés.

M : Tu as vendu mes beaux meubles... Tous les meubles ?

F : Pas tous... certains n'étaient tout simplement pas vendables. Je les ai donc envoyés aux pauvres.

*M: Tu as vendu les meubles... Tu aurais pu au moins garder le petit bahut qui venait de ma mère. C'était une antiquité qui datait de plus de cent ans.*

*F: Une antiquité défraîchie. Ce meuble n'avait plus aucune valeur.*

*M: J'aurais pu le garder... en souvenir. Je mettais des photos et de la vaisselle à l'intérieur. Certains de tes trophées, aussi. Les plus importants.*

*F: Maman, tu viens de me dire que ta chambre était trop petite... Ç'aurait été un embarras. Les meubles sont fournis, ici. Tu n'as pas à y apporter des vieilleries.*

*M: Ici, ce sont des meubles bas de gamme qu'on retrouve seulement dans les institutions. Ils sentent le plastique. J'aurais aimé garder le meuble de ma mère. Tu sais que lorsqu'on transplante une plante ou un arbuste, il faut toujours garder de la vieille terre... C'est ce que disait ma mère et elle avait raison.*

*F: Maman, sois raisonnable. De toute façon... il est trop tard. On parle pour rien!*

*M: Tu aurais dû m'en parler avant de tout vendre.*

*F: Pas de reproches, s'il te plaît! J'ai tout fait pour toi! Je t'ai trouvé cet endroit, j'ai vendu la maison, les meubles... J'ai tout fait! Et tu me fais des reproches!*

*M: C'est vrai. Excuse-moi...*

*F: Maintenant, maman, je dois partir, Stewart m'attend.*

*M: Ne pars pas tout de suite. Reste encore un peu. Stewart? Je le connais?*

*F: Non, maman. C'est mon nouveau chum!*

*M: Tu aurais pu me le présenter...*

*F: Pas la peine, il ne parle pas français. Aussi, je ne sais pas si ça va durer entre lui et moi!*

La femme se leva, déposa un baiser rapide sur le front de sa mère, puis partit d'un pas rapide « *Comme si elle montait au filet!* »

*pensa Marc.* Après quoi, elle disparut sans un seul regard derrière elle.

La mère la regarda partir, et éclata en sanglots. De violents sanglots. Elle recrachait sa nouvelle vie. Elle se tordit les mains, avant de les porter à son beau visage déformé par la souffrance. Celle du déracinement. Le déracinement. L'arrachement. Le vide. Le désespoir.

Marc avait les larmes aux yeux, mais jugea qu'il était préférable de ne pas intervenir. Aussi, il se leva discrètement, entra dans le bâtiment et avisa une préposée qu'une personne était en crise sur la terrasse. La préposée, une Noire, se hâta de rejoindre la dame.

Ceci fait, Marc se dirigea d'un pas lent vers la chambre de Françoise. À la grande surprise de sa conjointe, il entra dans la pièce et demanda :

— Comment va ta sœur ?

Et Josiane afficha un grand sourire.

## L'ENVOL DE JOHNNY

Johnny est un Indien.

Pas un *Autochtone*.

Pas un *Amérindien*.

Surtout pas un *sauvage* !

Johnny est un Indien.

C'est comme ça qu'il se voit. C'est comme ça qu'il se définit.

Un Indien.

Il vit dans une réserve qui longe le fleuve.

L'image d'un paradis.

Mais l'image seulement.

Il a 14 ans.

Il avait une sœur de 11 ans, Ellen, qui s'est suicidée l'année dernière. Même s'il l'aimait bien, il n'a pas compris ce qu'elle vivait. Dans une Réserve, c'est chacun pour soi.

Ellen arrivait à la maison et se couchait dans son lit sans dire le moindre mot. Elle se levait et mangeait des restants de table refroidis, et toujours sans rien dire, regagnait son lit dans une chambre à débarras. Comment voulez-vous savoir ce qu'elle pensait ? C'est souvent comme ça avec les Indiens. Ils gardent tout en dedans. Est-ce que c'était comme ça avant l'arrivée des Blancs ?

Le médecin des Blancs a dit qu'Ellen avait le vagin et l'anus défoncés. Qui avait fait cela ? Question inutile, puisqu'elle est morte. Elle s'est tuée en se jetant en bas de la falaise. Elle est libre, à présent.

La falaise... Un très bel endroit, à la limite de la réserve, avec une vue inspirante sur le fleuve. Pour la communauté, il est maintenant impossible d'y aller. C'est une tradition, une coutume. On ne doit pas fréquenter l'espace qui a vu la mort. Surtout quand il est question d'un suicide. Si ça continue, il ne restera plus beaucoup d'endroits où s'amuser, où rêver, où s'aimer.

Mais Johnny, lui, continue d'aller à la falaise, considérant que c'est son droit, presque une obligation. Pour parler avec sa sœur. Pour la retrouver. Il n'a pas grand-chose à lui dire. Que peut-on faire qui soit digne de mention et d'intérêt dans une réserve ?

Johnny vient de lâcher l'école, même s'il était le meilleur de sa classe. Mais il était victime d'intimidation. Tout le temps. Tous les jours. Parce que l'école l'intéressait et qu'il est intelligent, il réussissait. Il était premier de classe. Toujours les bonnes réponses et des réflexions intéressantes. Le chouchou de l'enseignante, une Blanche venue de la ville voisine.

Il était donc différent. Dans la réserve, il faut toujours être comme les autres, car la différence n'est pas tolérée. Surtout quand elle procure un avantage sur les autres.

La réserve, c'est un presto, une étuve. C'est la haine et l'indigence. La réserve, c'est aussi les coups bas et les menaces... souvent mises à exécution. Une réserve, c'est l'asphyxie, pour ne pas dire la mort lente. La mort lente...

Johnny est souvent revenu de l'école avec le nez en sang, un œil fermé ou les lèvres enflées. Plié en deux. Dans la réserve, il faut se battre continuellement et contre tout. Est-ce que c'était comme ça avant l'arrivée des Blancs?

C'est ce que Johnny se demande du haut de sa falaise tout en regardant l'horizon. C'est aussi ce qu'il demande à sa sœur. Elle doit connaître la réponse, maintenant. Toutes les réponses à toutes les questions.

La violence... Encore hier, Johnny a croisé Steve, un bully craint de tous.

— Hey! Johnny! Maudit fif... Combien de fois je t'ai dit de ne pas tourner autour de Kathy? À m'appartient, crisse de fif!

— Si j'étais un fif, je ne tournerais pas autour d'elle. Comprends-tu ça?

— Fais pas le *smatte* avec moé, maudit fif!

— Ça ne prend pas une grosse intelligence pour faire le *smatte* avec toi, Steve!

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Penses-y un peu, tu vas finir par comprendre!

— Va donc chier!

Steve s'est alors avancé vers Johnny, mais ce dernier avait une hache qu'il venait de faire aiguiser.

En une seule année, il y a plus de meurtres dans la réserve qu'il en survient en cinq ans dans la ville de Québec. Johnny l'a appris d'un policier blanc de la SQ qui était venu à l'école pour tenter d'amadouer les esprits. Aussi bien ensemercer l'asphalte. Qui a inventé les réserves? Sûrement un Blanc qui n'aimait pas les Indiens. C'est certain.

«*Apprends à te défendre!*» criait le père de Johnny. Belle affaire! Mais est-ce vraiment son père, cet ivrogne? Johnny a des doutes. Il lui semble qu'un vrai père n'aurait pas battu son enfant pour des peccadilles. Un vrai père n'aurait pas lancé des coulevres dans le lit de son fils, le soir, quand il revenait ivre de chez sa maîtresse, une femme généreuse envers tous les mâles en rut qui abondent dans la réserve.

Enfant, Johnny avait une peur bleue de ce *père* acariâtre qui, la bave sur le menton, n'arrivait pas à se contrôler. Maintenant qu'il est un adolescent, les sévices ont progressivement cessé. Quant à sa mère, celle-ci n'a jamais cessé d'être invisible. Grosse, mais invisible.

Johnny quitte la Falaise et revient à la maison, une cambuse délabrée qui n'a jamais été réparée. Comme les gens. On se console en se disant que les autres demeures sont pareilles. Mince consolation !

Le lendemain, encore une autre journée à survivre. Une autre journée à revivre celle d'avant. Johnny part avec sa hache et offre ses services à la ronde, à l'extérieur de la réserve. C'est l'automne, les Blancs se préparent pour l'hiver en bûchant et en cordant le bois de chauffage. Johnny va chez d'abord le médecin.

— Docteur Tremblay, avez-vous du bois à bûcher ?

— Salut, mon Johnny. Je le fais livrer, maintenant. Il est déjà tout coupé. Mais prends une vingtaine de bûches et fais-moi du petit bois d'allumage.

Le travail terminé, le médecin tend à l'adolescent un billet de 20 \$.

— Oh merci !

Même s'il n'est que 11 h 00, Johnny va en ville et entre dans le McDonald's pour commander un Big Mac, une grosse frite et un coke.

— T'as de l'argent pour payer ça, toé ? lui demande la caissière avec un air bourru.

Johnny lui montre le billet de 20 \$. Du coup, la fille le regarde, l'air de dire : « *Où est-ce que tu as volé cet argent-là ?* »

L'adolescent prend ensuite son plateau et va s'asseoir près d'une fenêtre, puis se délecte. Il n'a rien mangé d'aussi bon depuis des mois. Soudain, un petit garçon de cinq ou six ans le dévisage, puis pose une question à sa mère dans le creux de son oreille.

— Oui, c'est ça. Reste près de maman, lui répond-elle.

Le reste de l'après-midi se déroule à l'avenant. Johnny encaisse un autre 20 \$ après cinq heures de travail ardu chez quatre clients. Chaque fois, il a fait l'objet d'une surveillance étroite. La crainte des Blancs de se faire voler des outils ! La crainte de se faire voler n'importe quoi ! « *Ces Indiens sont tellement voleurs !* »

Monsieur Francoeur, chez qui Johnny avait bûché une demi-corde de bois :

— Monsieur, vous m'aviez promis 10 \$.

— Non, cinq !

— Non, monsieur, c'était 10 \$.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec 10 \$ ? Boire ? Te droguer ?

— Non, monsieur, je ne bois pas et je ne me drogue pas.

— Tu dois bien être le seul ! Prend 5 \$ ou c'est rien pantoute !

— Vous m'aviez dit 10 \$ !

— Veux-tu que j'appelle la police ?

— Bon, O.K., d'abord...

Johnny revient chez lui épuisé, mais content des 30 \$ qui lui restent. Il se sent riche. Il se sent quelqu'un. Peut-être que Cathy va enfin...

Le lendemain, il se réveille et s'habille. Il met la main dans la poche de son jean... les 30 \$ ont disparu. Volés par son père, sans doute. Pour boire. Pour sniffer. Pour impressionner d'autres miséreux.

Johnny s'assoit sur une marche du balcon, tout en s'efforçant de faire attention aux clous qui pointent. Sa réflexion l'amène à la seule conclusion possible. La seule. Sa vie est impossible dans la réserve, et sa vie est impossible en dehors de la réserve. Il n'a plus d'espoir. Il doit s'envoler. S'envoler...

Il se dirige alors d'un pas lourd vers la falaise... pour retrouver sa sœur. Sa dernière pensée est... « *Pourquoi est-ce que je suis né ?* »

## LE MARAIS

Le marais dégageait une odeur riche et intense de fruits mûrs. Une lumière diffuse filtrait paresseusement entre les arbres, donnant au varech de multiples nuances de jaune et de vert. Une chaleur moite, inhabituelle pour un mois de mai, étreignait la forêt.

Malika et moi étions assis l'un près de l'autre sur un arbre tombé au bord d'une crique, ravivée par les eaux printanières. Nous balançons nos pieds nus et chaque fois que nous nous touchions, nous éclatons d'un rire joyeux et tendu. Tous les deux âgés de quatorze ans, nous sentions nos corps courir dans tous les sens. Nous nous aimions.

Je pensais à elle tout le temps et quand je la voyais, elle m'aspirait totalement. Qu'elle était belle ! Ses yeux verts aux reflets profonds, ses cheveux blonds, son visage ovale aux proportions parfaites, son sourire étincelant, son ventre, le creux de ses reins, ses hanches, ses magnifiques jambes et ses seins... Tout son corps aspirait à devenir femme. Ma femme ! La femme de ma vie ! La femme d'une vie !

Je me penchai vers elle et l'embrassai avec douceur. Elle répondit à mon baiser en passant son bras autour de mon cou. Puis elle se dégagea lentement, comme à regret.

— Euh... mon père va s'inquiéter.

— Je t'embrasse, et tu penses à ton père ! dis-je d'un ton moqueur.

Elle lâcha un rire cristallin qui semblait provenir du haut des arbres.

— Non, mais je lui ai dit que j'allais en ville m'acheter... je ne sais plus trop quoi. Pas que je venais au marais avec toi.

— Malika, tu dois faire très attention. La ville est actuellement le théâtre d'une guerre de gangs. Tu es très belle et tu vas sûrement attirer leur attention.

— Je sais. Je suis trop belle. Je ressemble à ma mère. Je préférerais être plus... ordinaire.

Cette réflexion, sincère et nullement vaniteuse, me surprit. Malika poursuivit sur le ton de la confiance en disant :

— Si tu voyais le regard des hommes. Des bêtes affamées ! Je me sens tellement mal quand...

Malika se tut. Elle se leva et marcha dans l'eau sur le bord de la crique. Elle releva sa robe, découvrit ses genoux, puis ses cuisses. Après quoi, elle se retourna et me regarda d'un air étrange. Sa silhouette se reflétait dans l'eau ; une image brouillée, vacillante et troublante.

Je me levai et la rejoignit. Je me collai à elle comme un drapeau mouillé à sa hampe. Nous nous embrassâmes. Ce faisant, nous faillîmes perdre l'équilibre et tomber à l'eau. Quand mes mains descendirent jusqu'à sa poitrine, je sentis son cœur s'affoler. Je tremblais tellement, que mes jambes me supportaient à peine. Puis ma main glissa lentement jusqu'à son ventre, attendant un signal... qui ne vint pas. Malika rompit lentement mon étreinte. Bien malgré moi, je laissai faire sans insister.

— Je ferais mieux de rentrer, dit-elle dans un souffle. Avec tout ce qui se passe, mon père doit vraiment s'inquiéter.

Le dos tourné, elle se sécha avec une grande serviette qu'elle avait apportée dans un sac à dos. Ensuite, d'une démarche incertaine, nous sortîmes lentement du marais. Nous étions dans un état second, étourdis, étonnés, abasourdis.

Sur le chemin du retour, nous restions étrangement silencieux. J'imagine que Malika, tout comme moi, pensait avec émotion à cet appel abyssal qui venait du plus profond de nous. Éprouvions-nous, elle et moi, un vague regret, voire de la déception, pour ne pas avoir été jusqu'au bout de notre désir, au bout de nous-mêmes ?

Le silence nous semblait la seule façon d'être. La tête basse, nous marchions d'un pas lourd, côte à côte, comme des doubles. Soudain, Malika s'écria :

— Mon Dieu !

Trois gaillards arborant le bandana des rouges nous attendaient au tournant du chemin menant à la ville.

— Le fun est fini ! annonça celui qui semblait être le chef.

## LA POUBELLE

Antoine habite un bungalow de banlieue bâti à la fin des années 60. Située dans un croissant avec un seul voisin situé 100 mètres plus loin, la maison est pratiquement isolée. Depuis sa séparation survenue cinq ans plus tôt, Antoine préfère être loin de tout, question de ne pas entendre sans cesse : « Ça fait longtemps qu'on n'a pas vu votre femme ! »

Antoine est persuadé que l'échec de son mariage résulte de sa retraite de la fonction publique. Il avait pourtant suivi le cours et avait fort bien compris les effets négatifs possibles de la retraite sur la vie matrimoniale. Mais entre la théorie et la pratique, il y a souvent un gouffre impossible à franchir. Et ce gouffre, Antoine et sa femme Yolande ne l'avaient pas franchi. Yolande était partie pour retrouver un semblant de vie normale. Antoine, qui la suivait pas à pas toute la journée comme un enfant de trois ans suit sa mère, avait fini par lui tomber royalement sur les nerfs.

Maintenant seul et célibataire, Antoine déteste tout ce qui constitue un accroc à sa routine quotidienne, coulée dans le béton armé. Il déteste le changement et la contrariété. Or, il vit actuellement une situation impossible qui l'angoisse et le traumatise au plus haut point. Misère !

Il y a peu de temps, une tempête de vent a précipité sa poubelle à déchets vide de l'autre côté de la rue et un camion du service de voirie l'a heurtée, sans doute volontairement, et sérieusement abîmée. Après cet incident, elle laissait passer les ordures qui se dispersaient de façon nauséabonde sur le bord de la rue. Antoine devait donc s'en débarrasser. C'est pourquoi il s'est rendu chez *Patrick Morin* pour en acheter une nouvelle, couleur gris métallique et sur roulettes. On n'arrête pas le progrès !

Le soir précédant la collecte hebdomadaire, il plaça la vieille poubelle vide à l'envers, près de la nouvelle remplie à ras bord. Il sourit en observant le contraste entre la vieille et la neuve. Il eut même une pensée philosophique empruntée à Victor Hugo :

*Tout vient et tout passe !*

Il rentra dans la maison, non sans ressentir une indéfinissable tristesse. Se réveillant durant la nuit, il trouva un parallèle entre le destin de la vieille poubelle et le sien. Il avala un antidépresseur et se rendormit aussitôt, mais sans faire le moindre rêve.

À son réveil, le lendemain, il se rendit compte que la cueillette avait déjà été faite... mais que les éboueurs n'avaient pas ramassé la vieille poubelle, qu'il trouva au même endroit, toujours à l'envers. Il y vit un mauvais présage.

Il rentra les deux poubelles dans le garage, la tête penchée et en proie à de sombres pensées. Pour se remonter le moral, il écouta une émission animée par Denise Bombardier portant sur les différences générationnelles. Mais rien n'y fit. Il cala un double gin et avala un antidépresseur.

La semaine suivante, il colla un papier sur la vieille poubelle avec la mention *À jeter* et la plaça en vue sur le bord de la chaussée, loin de la neuve, pour bien marquer la différence et faciliter le travail des éboueurs. Après quoi, il se posta à la fenêtre pour s'assurer que tout se passerait comme prévu.

Le camion s'engagea dans le croissant au moment même où Antoine recevait un appel de l'avocate de Yolande, qui exigeait une augmentation de sa pension alimentaire. Il accepta la proposition, somme toute raisonnable. Il espérait, mais sans vraiment y croire, le retour de Yolande, d'où sa réponse accommodante.

Quand il revint à la fenêtre, la vieille poubelle se trouvait toujours là, à l'envers, le papier *À jeter* encore bien visible.

— Crisse ! Y savent pas lire le français, ces innocents-là ! aboyait-il, en colère. Puis il se dit, après réflexion : « Ah ! c'est peut-être ça, le problème. Ce sont des immigrants qui font ce job-là et ils ne doivent pas parler le français. »

Puis il rentra les deux poubelles en élaborant un plan...

La semaine suivante, il plaça les deux poubelles côte à côte avec un papier sur la vieille sur lequel il était indiqué : *Garbage*. Quelques minutes avant le passage du camion, il courut ajouter au crayon-feutre : *To be putted away*. Il n'était pas sûr de son anglais, mais se dit que cette note ferait le travail.

— Ah ben... calvaire ! Ç'a pas marché non plus ! Y comprennent pas l'anglais. Chu toujours pas pour écrire en arabe ou en chinois, sacrement ! s'exclame-t-il en rentrant une fois de plus les deux poubelles dans le garage.

La semaine suivante, plus que déprimé par cette affaire, il se rendit compte avec horreur que par erreur, il avait déposé des ordures dans la vieille poubelle. « Si ça continue, je vais devoir consulter un psychiatre ! »

Il se résigna à la remettre à la rue et ramassa à la pelle les débris qui étaient passés à travers le fond défoncé.

—Bon, qu'est-ce que je fais, astheure ? se questionna-t-il en se versant un verre de gin tonic qu'il but d'une lampée.

Il se resservit. Et encore. Ensuite, c'est avec une voix pâteuse qu'il appela le 311 pour demander conseil.

La préposée lui indiqua que la municipalité avait accordé le contrat de cueillette des ordures à une compagnie dont le propriétaire était roumain, et que par solidarité, ce dernier n'engageait que des employés de sa nationalité.

—Écrivez *NU* sur votre poubelle. Ça veut dire *NON* en roumain. Ils vont comprendre.

*Ils* ne comprirent pas et la vieille poubelle resta sur le bord de la rue. Antoine rentra de nouveau les deux poubelles en versant quelques larmes et en étouffant un sanglot ou deux. Après quoi, il courut à la salle de bain prendre deux antidépresseurs, la dose quotidienne maximale recommandée, et un gin.

Le dimanche suivant, comme c'était l'anniversaire de sa mère, il invita cette dernière au restaurant *Chez Mathers*, à l'intersection des autoroutes 440 et 13.

Chaque dimanche, un chanteur qui imitait à la perfection Michel Louvain, le préféré de sa mère, charmait les vieilles dames avec des chansons romantiques. Antoine adressa au chanteur une demande spéciale, assortie d'un dix dollars de pourboire. Son choix : *Maman, tu es la plus belle du monde*, un tube de Luis Mariano. Il se souvenait que sa mère montait le volume de la radio *RCA Victor* chaque fois que cette chanson passait aux *Joyeux troubadours*. Un beau souvenir.

Étrangement, ce soir-là, lors de chaque reprise du refrain, Antoine entendait : *Maman, tu es la poubelle du monde !*

—Je capote, sacrament ! Il faut que je règle le problème de la maudite poubelle avant de devenir complètement fou !

Une solution lui vint alors à l'esprit. Se débarrasser de la *maudite* poubelle en allant la jeter quelque part à la campagne. Comme ladite poubelle n'entrait pas dans sa vieille *Tercel*, il l'attacha au support du toit de la voiture. Après une heure de recherche, il repéra l'endroit idéal pour en disposer. Il la détacha et la projeta rageusement le plus loin possible du chemin, dans une *swamp*, un lieu humide où jusque-là, coassaient en toute quiétude des grenouilles cachées dans les nénuphars. Soudain, Antoine entendit une voix forte lui crier...

—Hey, vous-là ! Je vous ai vu. Ramassez vos cochonneries ou j'appelle la police ! C'est 1,000 \$ d'amende !

Antoine se retourna et vit un cycliste mince, presque rachitique, en cuissard et maillot très ajustés, descendre de son vélo *Marinoni* et se diriger vers lui d'un air menaçant. Du coup, il n'eut d'autre choix

que de patauger dans la mare, récupérer la poubelle, la remettre sur le toit de l'auto et décarrer à toute allure. Il aurait aimé faire crisser les roues de son véhicule pour projeter un peu de *garnotte* sur le cycliste qui les mains sur les hanches, l'observait avec un sourire malveillant. Malheureusement, son tacot fut incapable de réaliser son souhait.

Arrivé à la maison, il prit deux gin tonics et un antidépresseur. Ceci fait, il se remit à réfléchir. C'est alors qu'il comprit alors son erreur, ou plutôt, l'erreur de la préposée. Il ne fallait pas écrire *Non*, ce qui signifiait : « *Ne touchez pas à cette poubelle* », mais *Oui*. Il consulta Internet et apprit que *Oui* se traduisait par *DA* en roumain. Comme en russe. En grosses lettres rouges, il écrivit donc *DA* sur la poubelle.

— Je ne prendrai pas de chance. Je vais m'asseoir sur le balcon d'en avant et les attendre. Ils vont la prendre, la crise de poubelle ! Ils n'auront pas le choix !

Le camion arriva et l'éboueur lut le *DA*. Il lança alors à Antoine une courte tirade en roumain en le saluant de la main avec un grand sourire. Puis le camion repartit... en laissant la vieille poubelle défoncée sur le bord de la rue.

— Non, *NU*, cria Antoine en s'élançant derrière le camion avec la vieille poubelle à la main.

Malheureusement, il trébucha sur un dos-d'âne, tomba, puis se fractura la clavicule et le nez. Pas beau à voir ! Oh non ! Le voisin sortit, s'approcha et lui dit : « *Pauvre vous ! J'ai appelé l'ambulance. À propos... ça fait longtemps qu'on n'a pas vu votre femme...* »

Comme Antoine, qui se tordait de douleur, ne répondait pas, l'homme ajouta : « *Ne vous en faites pas pour la poubelle, je vais la rapporter chez vous et la placer contre le mur de côté de la maison pour éviter qu'elle ne se fasse voler.* » L'ambulance mit trente longues minutes à arriver.

De son lit d'hôpital, Antoine contacta un courtier immobilier et fit publier l'annonce suivante dans le journal local :

POUR VENTE TRÈS RAPIDE :

Beau bungalow dans un croissant tranquille.

Trois chambres et sous-sol fini. Garage.

Terrain de 4 800 pc.

Inclusions : poubelles, électros.

Prix : 275 800 \$, soit l'évaluation municipale -15 %.

À qui la chance ? !

## L'ÉCOLE DU SAVOIR-ÊTRE

Eugène Geoffrion, un riche promoteur immobilier, décida, à 60 ans, de mettre sur pied une fondation privée consacrée à l'étude du décrochage scolaire, dans laquelle il injecta un montant initial de 100 millions de dollars.

Une firme d'avocats de Montréal prépara tous les documents juridiques nécessaires et se chargea de répondre aux demandes d'information des gouvernements. Un cabinet comptable fut également mandaté pour établir les politiques et les processus financiers, question d'optimiser l'administration de la fondation.

L'étape suivante consistait à désigner un directeur général. Avec l'aide d'une firme de consultants en ressources humaines, Eugène Geoffrion choisit Adèle Arsenault, une docteure en psychologie. Dotée d'une forte personnalité, cette jeune retraitée de l'Université du Québec se révélait une sommité dans le domaine de la recherche appliquée à l'éducation.

Emballée par le projet de recherche de la fondation, elle avait su convaincre monsieur Geoffrion de modifier sa démarche et d'étudier les facteurs de succès scolaire plutôt que de restreindre l'étude aux facteurs de décrochage. « *Ce sera nettement plus positif et plus bénéfique pour la société* » lui avait-elle dit. Devant l'hésitation du PDG à modifier son approche, elle lui avait donné l'exemple suivant : « *Qu'est ce qui est le plus utile pour les organisations ? Identifier les facteurs responsables des faillites, ou les facteurs qui mènent au succès à long terme des entreprises ?* »

Un argument qui avait immédiatement convaincu monsieur Geoffrion, un homme un peu frustré, mais d'une grande intelligence.

La psychologue Arsenault disposait d'un budget de cinq millions de dollars pour mener à bien son programme de recherche, soit les intérêts de 5 % du montant global investi dans la fondation. Elle réunit des chercheurs et des penseurs que l'on pourrait qualifier d'*équipe du tonnerre*. Cette équipe comprenait :

- Albert De Cotret, Ph.D., un philosophe qui avait beaucoup écrit sur le rôle de l'éducation dans la société ;
- Jean-Marc Boudreau, un Ph.D. (Harvard) en statistiques et professeur à l'Université de Montréal ;
- Antoine Pasquini, Ph.D., un psychologue spécialisé en stratégies de recherche ;
- Elise Du Ruisseau, une éducatrice ayant œuvré dans des écoles secondaires des secteurs publics et privés ;

- Marie-Maude Lemay, une sociologue comptant de nombreux écrits scientifiques sur le sujet de l'éducation.
- José Boisclair, un Ph.D. en économie de la *London School of Economics*.

Cette équipe de sept experts amorça ses travaux sur les chapeaux de roue et fit montre d'une motivation à toute épreuve tout au long de son mandat. Dès la première réunion, Adèle Arsenault avait indiqué clairement le cadre de référence des travaux de son équipe...

—Je vous demande de faire preuve d'une rigueur implacable dans toutes nos discussions et dans tous nos travaux. Bien sûr, je vous ai engagés pour vos grandes connaissances professionnelles, mais aussi, pour votre capacité à comprendre et à interpréter objectivement nos résultats. Notre travail aura un impact majeur sur l'histoire de l'éducation au Québec. Si on veut réussir notre mandat, il faut se laisser surprendre par les résultats de notre recherche, sans les faire entrer dans nos schèmes et nos conditionnements actuels.

Antoine Pasquini lui donna raison et précisa que malheureusement, la recherche visait souvent à justifier les préjugés des chercheurs, ce qui expliquait la falsification de 15% des résultats des recherches universitaires.

Tous les membres de l'équipe approuvèrent ce jugement lapidaire... pour l'avoir eux-mêmes observé dans leur milieu respectif.

Madame Arsenault contacta un sous-ministre du ministère de l'Éducation qu'elle connaissait, dans le but de faciliter le travail de recherche sur le terrain. Cet homme lui confia que le ministère s'apprêtait justement à lancer une vaste consultation sur les facteurs du décrochage scolaire, notamment au secondaire. Ce Comité de consultation sur le décrochage scolaire, le CCDS, présidé par un sous-ministre adjoint et constitué de représentants des partis politiques et des syndicats d'enseignants, devait tenir ses premières audiences dix-huit mois plus tard. Le temps de bien se préparer à entendre les différents intervenants sur cette importante question.

—Nous avons maintenant un échéancier! annonça Adèle à ses collègues, le sourire aux lèvres. Dans dix-huit mois, à Québec, nous devons présenter les résultats et les conclusions de notre recherche!

L'équipe consacra deux mois à la préparation du design de la recherche, à la définition opérationnelle des critères de performance scolaire et à la validation statistique des outils de recherche, dont des tests psychométriques et des questionnaires psychologiques. L'étude se déroula fort bien, grâce à la participation active des directions d'école, des enseignants et des élèves. Les résultats de la recherche

étonnèrent cependant l'équipe, qui dut réaliser des analyses complémentaires pour mieux les comprendre et les valider.

Avec l'aide d'une firme de consultants en multimédia, les membres de l'équipe préparèrent un montage *PowerPoint* très dynamique et particulièrement innovateur, avant de l'envoyer au CCDS afin qu'il soit projeté lors de leur présentation.

Perfectionniste, Adèle Arsenault s'assura que la présentation soit répétée à de nombreuses reprises pour atteindre un niveau de fluidité exceptionnel. Arrivée au Hilton de Québec en début d'après-midi la veille de la présentation, tous révisèrent une dernière fois le document *PowerPoint* pour tenter de prévoir les questions du Comité consultatif.

Le lendemain, à huit heures trente précises, André Tourangeau, le président du CCDS, donna le coup d'envoi, énuméra les objectifs de la consultation et présenta les membres du comité.

À neuf heures, il invita le premier groupe à dévoiler son rapport. Trois membres du Groupe de recherche et d'intervention psychosociales progressistes, le GRIPP, s'assirent à une table et s'exécutèrent. Pour le GRIPP, le problème relié au décrochage résultait essentiellement du système d'éducation à deux vitesses, soit le privé et le public. Il proposait donc d'éliminer le système privé, *l'apanage des nantis*, pour investir exclusivement dans le *système public*. Il vint à l'esprit d'Adèle cette phrase de René Levesque: «*Ce n'est pas en tuant le bien-portant que l'on va améliorer le sort du malade!*»

Les membres du Comité consultatif, tout comme ceux du Parti de la solidarité sociale, ne posèrent aucune question tant le rapport du GRIPP était biaisé et sans valeur.

Adèle Arsenault profita de la courte pause qui suivit pour contacter le responsable de l'organisation matérielle, un dénommé Robert Langlois, et s'assurer que la présentation *PowerPoint* se trouvait bel et bien dans le système.

— Nous n'avons rien reçu, répondit l'homme.

— Bizarre. J'ai pourtant reçu un accusé de réception de la part du comité. Voici une clé USB qui contient le fichier de notre présentation.

Le Comité consultatif du gouvernement invita ensuite l'économiste bien connu Pierre Fortin à présenter son témoignage.<sup>7</sup> Celui-ci y alla d'abord de quelques statistiques sur le décrochage, puis poursuivit en comparant les taux de diplomation des Québécois et des Ontariens, à l'avantage de ces derniers. Il énonça plusieurs facteurs pour expliquer l'écart entre les performances de ces deux groupes d'étudiants:

---

7. Tiré de l'article de Pierre Fortin publié dans l'Actualité de novembre 2020.

les notes de passage plus exigeantes au Québec (60 % vs 50 %) et l'année additionnelle d'enseignement imposée par le système ontarien. Il ajouta que l'école obligatoire jusqu'à 18 ans en Ontario contre 16 ans au Québec pouvait également s'avérer un facteur d'explication. Il mentionna enfin que la plus grande facilité des Québécois de *raccrocher*, grâce à des programmes à cet effet, pouvait banaliser, dans une certaine mesure, le décrochage.

Le Comité consultatif remercia le docteur Fortin pour sa présentation et décréta une courte pause de 10 minutes. Robert Langlois profita de celle-ci pour aller voir Adèle Arsenault et lui dire que la clé USB n'était pas compatible avec leur équipement audiovisuel.

— Je peux aller examiner ce qui se passe et régler facilement le problème, proposa Jean-Marc Boudreau.

— Sachant que tu es un expert en informatique, je leur ai offert ton aide, dit Adèle Arsenault, mais ils ont refusé. Bizarre.

— La présentation PowerPoint est dans mon téléphone... C'est une affaire de rien que de le brancher sur leur ordinateur.

— *Le groupe de recherche de la Fondation Geoffrion est demandé à la table de présentation*, annonça-t-on.

— Trop tard, lança Adèle Arsenault. N'y faisons pas allusion pour ne pas indisposer le comité.

Tout sourire et forts d'une recherche qui allait changer la donne en éducation, les membres de l'équipe s'installèrent aux côtés de la directrice.

— Je demande la parole, s'écria l'une des deux membres du comité représentant le Parti de la solidarité sociale.

— Accordé, répondit le président.

— On connaît toutes et tous le promoteur immobilier Eugène Geoffrion, lança sans ambages une femme dans la quarantaine aux cheveux roux. Ce monsieur Geoffrion est un capitaliste sans foi ni loi qui a fait fortune sur le dos des *petits*. Il augmente le prix des loyers de façon à étouffer ses locataires et à les mettre à la rue, ce qui ouvre la porte à l'embourgeoisement toxique. Nous, du Parti de la solidarité sociale, refusons d'entendre le rapport sans doute mensonger de ce groupe de laquais matérialistes.

Les deux membres quittèrent la salle, sous les applaudissements d'une partie des invités et... de trois membres du comité ! Outré, Eugène Geoffrion se leva et rétorqua d'une voix forte à cette passionaria : « *Ma Fondation a exclusivement comme objectifs de contribuer à la soc...* »

Or, il fut interrompu et menacé d'expulsion par Robert Langlois. Rouge de colère, Eugène Geoffrion, choisit de se taire.

L'esclandre du Parti de la solidarité sociale ayant nécessité une bonne quinzaine de minutes, Adèle Arsenault décida d'intervenir.

— Monsieur le président, nous tenons à préciser que monsieur Geoffrion a limité son rôle au financement de notre recherche et qu'il n'est jamais intervenu pour... euh... comment dire... *orienter* notre étude. Comme vous le verrez, les résultats de notre recherche n'avantagent d'aucune façon l'entreprise commerciale de monsieur Geoffrion. Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons commencer notre présentation.

— Allez-y... décréta sèchement le président du comité.

— Merci, monsieur le président.

Sachant que la crédibilité et l'indépendance du groupe de recherche avaient été mises en doute par le Parti de la solidarité sociale, Adèle Arsenault prit plus de temps que prévu à présenter chacun de ses collègues, des universitaires chevronnés connaissant parfaitement le milieu de l'éducation.

Elle exposa ensuite les objectifs et la stratégie générale de la recherche, soit identifier scientifiquement et clairement les facteurs responsables de la performance scolaire des étudiants du secondaire. Elle remarqua qu'au prononcé du mot *performance*, plusieurs personnes, tant au sein de l'assistance que parmi les membres du Comité consultatif, affichèrent une grimace. Soudain, une main se leva...

— Vous parlez de *performance*, interjeta un membre du comité. Notre syndicat est tout à fait opposé à la *Méthode Toyota* qui vise à presser le citron et à déshumaniser les employés. *Performance* est un mot tabou chez nous!

Madame Arsenault rétorqua de la façon la plus calme possible...

— Pour nous, du groupe de recherche, répondit madame Arsenault le plus calmement possible et en évitant d'ajouter la *Fondation Geoffrion* à sa phrase, le mot *performance* s'applique exclusivement à la réussite scolaire des élèves du secondaire. Il n'est aucunement question de méthodes qui visent à augmenter la cadence ou la charge des enseignants. Je vais maintenant demander au docteur Jean-Marc Boudreau et au docteur Antoine Pasquini de présenter la méthodologie de notre recherche. Je dévoilerai ensuite les principaux résultats et les recommandations de notre groupe.

— Je vous recommande de nous présenter tout de suite les résultats, intervint aussitôt le président, sans... euh... entrer dans les détails de votre méthodologie...

Les membres du Comité de consultation acquiescèrent de la tête.

— Vous savez, monsieur le président, et vous, les membres du Comité consultatif, que la qualité et la validité des résultats d'une

étude -et des conclusions qui s'ensuivent- sont totalement tributaires de la qualité et de la validité de la méthodologie qui a permis de les obtenir. Je propose donc de présenter, sous une forme abrégée, pour répondre à votre requête, notre méthodologie scientifique pour que vous puissiez considérer nos résultats, nos conclusions et nos recommandations en toute confiance.

Jean-Marc Boudreau et Antoine Pasquini firent un travail de vulgarisation exceptionnel et la présentation de la méthodologie fut complétée en moins de dix minutes. Un tour de force.

—Maintenant, poursuivons avec le résultat principal ! annonça Adèle Arsenault.

Un membre du Comité consultatif lança un soupir, suivi d'un « *Enfin !* » bien sonore qui fit éclater de rire une partie des visiteurs.

—Comme il ne reste plus que dix minutes, je vais aller à l'essentiel.

—Je vous avais dit de *sauter* la méthodologie, maugréa le président sur un ton péremptoire.

D'un calme olympien, la docteure Arsenault s'abstint de relever cette remarque mesquine et enchaîna...

—Notre recherche démontre de façon scientifique que parmi tous les facteurs de performance scolaire que nous avons mesurés, soit le quotient intellectuel des élèves, la qualité et la modernité des équipements immobiliers et pédagogiques des écoles, le statut socio-économique des parents, la région administrative des écoles et bien d'autres, c'est la qualité de la relation enseignant-élève qui s'avère le plus important pour favoriser la réussite scolaire. Et de loin ! Ce facteur, c'est-à-dire la relation privilégiée élève-enseignant, explique à lui seul plus de 80% du succès scolaire des élèves. Voilà la voie à suivre pour développer un système scolaire qui réponde aux objectifs d'une société égalitaire et juste et qui pourra aussi se distinguer à l'international.

—Vous ne me ferez pas croire, lança un membre du comité, que les élèves d'une école moderne ne réussissent pas mieux que ceux d'une vieille école démodée...

—C'est pourtant ce que notre étude scientifique démontre très clairement. Ce n'est pas l'aménagement d'une classe ou la qualité architecturale d'une école qui importe pour expliquer la performance scolaire, mais bien ce qui se passe entre un enseignant et ses élèves.<sup>8</sup>

—Je n'en crois pas un mot !

—Notre méthodologie et nos résultats sont pourtant incontes-

8. Cette nouvelle s'inspire des résultats de deux études réalisées par l'auteur -aussi psychologue industriel dans le milieu de l'éducation.

tables, insista la docteure Arsenault.

Puis, cette dernière regarda chacun des membres du Comité consultatif dans les yeux, un à un, et dit d'une voix forte :

— Notre temps est écoulé et je dois mettre fin à notre présentation. C'est bien dommage ! Au nom de mes collègues, je vous remercie de nous avoir accordé toute votre attention. Si vous voulez connaître l'ensemble de nos résultats et de nos recommandations, notamment sur le nouveau rôle du titulaire d'une classe et sur le rapport enseignant-élèves optimal, je vous suggère d'écouter la conférence de presse que nous tiendrons devant les principaux médias du pays, cet après-midi à 15 heures, en direct de l'hôtel Hilton.

— Bravo ! s'écria Eugène Geoffrion en applaudissant devant les membres du Comité consultatif. En état de choc, ceux-ci en oublièrent même de remercier le groupe de recherche de la Fondation Geoffrion.

La conférence de presse connut un tel succès, que les chercheurs durent se répartir les entrevues individuelles avec les représentants des principaux médias nationaux. La distinction que fit Albert De Cotret entre la scolarisation et l'éducation des élèves, c'est-à-dire entre le savoir et le savoir-être, suscita beaucoup d'intérêt chez les journalistes. La recommandation de modifier le rôle du titulaire pour que celui-ci veille en priorité au développement psychosocial des élèves, maintenant en cohortes de dix, fit l'objet de plusieurs questions très intéressantes. La docteure Arsenault recentra les échanges en précisant que chaque élève, pour présenter une performance optimale, devait avoir un tuteur qui suivrait et guiderait son développement tout au long de son secondaire. « C'est la conclusion inéluctable de notre recherche », termina-t-elle.

— Mais les coûts seront astronomiques ! laissa entendre une journaliste de la section économique de La Presse+.

Le docteur José Boisclair, économiste émérite, démontra que le décrochage actuel engendrait déjà des coûts financiers et sociaux astronomiques pour le Québec. Le nouveau rapport enseignant (tuteur)-élèves, un pour dix, coûteux au départ, mettrait fin au décrochage et viendrait ainsi équilibrer assez rapidement le budget du ministère de l'Éducation.

— Comment anticipez-vous la réaction des syndicats à votre proposition ? s'enquit une autre journaliste.

— Je l'ignore, répondit Adèle en toute transparence. Mais je ne vois aucun problème de ce côté. Enseigner à des décrocheurs en puissance représente une charge mentale considérable et des problèmes de discipline qui minent la qualité de vie des enseignants dans leur milieu professionnel et celle de tout le personnel d'une école. Cette situation

explique l'absentéisme effarant des professeurs et leur défection de la profession.

Les téléjournaux de fin de soirée firent tous état des résultats et des conclusions de la recherche de la Fondation Geoffrion. Puis, le lendemain, ce furent au tour des médias américains et européens de manifester un fort intérêt envers le nouveau rôle du titulaire de classe, soit celui d'être un véritable *éducateur*.

Une surprise attendait Adèle : les excuses présentées au téléphone par la ministre de l'Éducation pour le *traitement épouvantable que le Comité de consultation vous a infligé*. Elle révéla aussi, après avoir obtenu la promesse de confidentialité d'Adèle, que le comité avait pris connaissance à l'avance de la présentation du groupe Geoffrion et qu'il avait volontairement saboté le matériel électronique de présentation. Le comité avait de plus fomenté la contestation des conclusions de la recherche. La ministre indiqua de plus que les travaux de ce comité étaient suspendus, le temps de réaligner ses objectifs et ses effectifs. Elle termina en annonçant que le président, un survivant de l'ancien gouvernement, avait été congédié.

La semaine suivante, Eugène Geoffrion organisa une fête (*un gros party!*) au Ritz-Carlton et informa l'équipe de recherche qu'il avait reçu des demandes de consultation pour Adèle en provenance du Japon, de la Corée du Sud, de l'Australie, de l'Allemagne, et que d'autres allaient sûrement suivre.

— Adèle va donc voyager beaucoup dans des pays qui ont déjà un excellent système d'éducation. C'est tout dire ! Elle aura certainement besoin de vos services. Merci à vous tous ! Pour vous exprimer ma reconnaissance, parce que c'est la contribution de ma vie à la société, je voudrais que vous vous partagiez le solde du budget de recherche de cette année qui n'a pas été dépensé, soit 750 000 \$ ! Je n'ai qu'un seul regret, confessa Eugène Geoffrion d'un air penaud... c'est que le Hilton de Québec ne soit pas à vendre !

Sur ce, tout le monde s'esclaffa.

**«EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT...»**

**1. Amir Rachid.**

**2. Serge et Francesca.**

**3. Francesca, Serge et Amir Rachid.**

## AMIR RACHID

Amir Rachid était arrivé au Québec à l'âge de vingt-neuf ans, et il en avait maintenant trente-huit. Son père, un ingénieur d'origine iranienne, avait trimbalé sa famille dans pratiquement tous les pays arabes, avant de s'établir au Maroc de façon permanente.

Amir s'était fait remarquer dès l'âge de douze ans pour ses qualités athlétiques. D'une résistance peu commune, il avait choisi de devenir marathonien. Surnommé *mollet d'acier*, il avait participé aux Jeux olympiques juniors du Maroc à l'âge de seize ans et s'était mérité la médaille d'or. Alors qu'un avenir des plus prometteurs s'offrait à lui en athlétisme, il se mit à fumer deux paquets de *Gitanes* par jour et relâcha son entraînement, devenu trop pénible. C'est ainsi qu'il devint un simple amateur courant pour le simple plaisir.

Ses études avaient également été menées à l'avenant. Ayant suivi quelques cours en économie sociale à l'Université Ibn Zohr d'Agadir, il impressionnait ses confrères par ses idées anticapitalistes qu'il savait défendre avec calme et logique. À l'instar de son père, il était aussi une personne très religieuse.

Avec le temps, il finit par retenir l'attention des Fils de Sala ed-Din<sup>9</sup>, une organisation terroriste peu connue et mal structurée, mais qui disposait de fonds importants provenant de l'Arabie saoudite.

Le chef de cette organisation, Ahmed Sélim, avait envoyé Amir faire un stage en Iran pour apprendre le maniement des explosifs. Après cette formation, le chef avait indiqué à sa recrue qu'il avait été choisi par Allah pour aller à Montréal, au Canada, apprendre les coutumes nord-américaines et attendre la mission divine qu'on lui confierait. Ainsi, un jour, mais peut-être jamais, serait-il appelé à infliger aux capitalistes et aux infidèles méprisables une cinglante défaite, comme l'avait fait neuf siècles plus tôt Sala ed-Din aux Croisés venus d'Europe.

C'est avec enthousiasme qu'Amir avait accepté cette mission. Depuis, il était devenu une taupe parmi les Canadiens.

Muni d'un faux diplôme en économie, il chercha un poste d'analyste financier au sein des banques et des compagnies d'assurances. Or, il ne réussissait jamais à franchir le stade de la première entrevue d'embauche tant ses lacunes dans le domaine étaient flagrantes. Il fut cependant reçu à trois reprises par Sylvie Gagnon, une conseillère en ressources humaines du Mouvement Populaire Mutuel (MPM), séduite par sa *beauté mâle* et son charme basané.

---

9. Saladin

Après lui avoir conseillé d'oublier le poste qu'il convoitait chez MPM, elle lui offrit ses services personnels pour faciliter son intégration à la culture québécoise. Voyant que son charme opérait en grande auprès de cette femme au physique ingrat, Amir accepta immédiatement cette proposition alléchante. Après deux mois de *cours pratiques*, les deux se marièrent civilement, malgré le désaccord véhément de la famille de la mariée. «Ce sont de vulgaires racistes et ils ne sont pas dignes d'entrer dans notre maison», décréta Amir avec l'accord de sa dulcinée. Et il en fut ainsi.

Le couple fit son voyage de noces aux chutes Niagara grâce à l'argent qu'avait secrètement envoyé Ahmed Sélim à Amir. De retour au Québec, ce dernier indiqua à sa nouvelle épouse qu'il ne voulait pas d'enfants et qu'il ne pourrait pas travailler avant deux ou trois ans puisqu'il souffrait de fibromyalgie. «Ça ne fait rien, mon amour, nous vivrons très bien avec mon salaire», répliqua Sylvie, prête à bien des sacrifices pour démontrer tout son amour au prince charmant.

Six mois plus tard, Amir lui proposa un petit tour de passe-passe qu'il avait appris d'une connaissance bien au fait des lois québécoises et canadiennes. Le plan était simple. Ils se sépareraient légalement et ensuite, Amir réclamerait de l'aide sociale tout en travaillant au noir pour des *cousins*. Il louerait un petit appartement minable pour la forme, mais continuerait bien sûr de vivre avec Sylvie. C'était un stratagème subtil, impossible à découvrir. Sylvie acquiesça. L'important, pour elle, consistait à vivre un grand amour. Comme elle le disait à ses consœurs de travail : «Jamais je n'aurais espéré marier un si bel homme ! »

Amir vécut une vie de rêve pendant cinq ans. Le matin, après un copieux petit déjeuner que lui préparait sa femme avant d'aller travailler, il écoutait le football européen à la télévision grâce à un logiciel, un cadeau d'un cousin qui lui permettait de pirater le signal de *Bell Canada*. Guéri comme par miracle de sa fibromyalgie, il faisait son jogging l'après-midi et s'arrêtait régulièrement visiter une compatriote qui savait vraiment faire l'amour, contrairement à sa grosse Québécoise passive. Si une forte journée de pluie ou de neige l'empêchait de courir, il empruntait l'auto de Sylvie et se rendait à son café préféré, sur la rue St-Denis, pour y rencontrer des amis. En leur compagnie, il pouvait discuter pendant des heures au sujet du capitalisme, source de tous les maux de la planète.

Un jour, le père de Sylvie qui se réveillait la nuit pour détester son gendre décida que c'en était assez. Aussi, dénonça-t-il Amir auprès du ministère du Revenu. Amir dut rembourser aux gouvernements provincial et fédéral un montant de quarante-deux mille deux

cent cinquante dollars, qu'il ne contesta pas. L'argent lui fut envoyé sans discussion par Ahmed Sélim et les fils de Sala ad-Din.

Puis il quitta Sylvie et devint chauffeur de taxi. Honteuse et dépressive, la pauvre femme quitta son emploi et retourna vivre chez ses parents à Sherbrooke... si on peut appeler *vivre* le fait de rester couchée toute la journée et d'entretenir des pensées suicidaires.

Un jour, Amir reçut un message codé de la part d'Ahmed Sélim. On lui confiait enfin une mission. Une mission divine !

## FRANCESCA ET SERGE

Serge a toujours détesté son prénom et son nom, Serge Croteau. Il trouvait que cela sonnait vulgaire, en plus d'avoir une connotation très peu musicale.

Godefroy, son père, souhaitait le prénommer *Alexandre*, mais pour Clothilde, sa mère, c'était Serge et rien d'autre. Godefroy finit par laisser tomber *Alexandre* après avoir comparé objectivement sa contribution personnelle à celle de sa femme dans la grossesse et la naissance du bambin. Un long accouchement pénible par le siège.

Serge fut exclusivement élevé par sa mère, une véritable voleuse d'âmes. En grave déficit affectif, Godefroy passa alors beaucoup de temps avec une Haïtienne fraîchement débarquée de Port-au-Prince qu'en tant que passionné de Baudelaire, il appelait affectueusement sa Malabaraise. Il mourut d'une crise cardiaque dans des circonstances lubriques que Clothilde préféra taire et laisser dans le *noir*, pour ainsi dire.

Doté d'une grande intelligence qualifiée de *très spéciale* par ses professeurs, Serge apprenait tout avec une grande facilité, y compris des disciplines sportives comme le karaté, le tennis sur table, le badminton et... la clarinette. À l'heure des choix professionnels, il opta pour la psychologie, sans trop savoir pourquoi. Après l'obtention d'une maîtrise de sortie<sup>10</sup>, il décrocha un poste de professeur dans un cégep de Laval.

Serge est un homme très séduisant : grand, musclé, cheveux noirs, yeux gris bleu hérités de sa mère, des dents dignes d'une réclame publicitaire et un beau visage viril. Malgré son charme indéniable, il connaît une vie amoureuse rangée et ne se contente de fréquenter qu'occasionnellement des adjointes administratives et quelques collègues.

Il prit sa retraite dès qu'il le put et s'acheta une petite maison à Saint-Liguori, sur le bord de la rivière Ouareau. Après quelques mois consacrés à la pêche, aux marches quotidiennes et à la lecture, il décida de changer sa routine, et de se remettre à la clarinette et à la musique. Il commanda donc une clarinette sur le site web d'un magasin de musique situé à Joliette.

— Ah ! C'est vous la clarinette en si bémol ? Êtes-vous un clarinettiste professionnel ?

— Clarinettiste professionnel ? Non, madame. Si je l'étais, je n'aurais pas acheté une *Yamaha*.

---

10. Diplôme décerné aux étudiants qui ne se rendent pas au doctorat.

La vendeuse, une très jolie brunette aux yeux pétillants, devait avoir quelque trente-cinq ans. De plus, elle avait un très léger accent italien qui lui allait à merveille.

— Les *Yamaha* se sont beaucoup améliorées, précisa-t-elle. Vous avez fait un excellent choix avec le modèle *YCL 450*. C'est une clarinette de niveau intermédiaire, mais de très bonne qualité. Voulez-vous l'essayer ? Si oui, il vaut mieux aller à l'arrière.

La jolie vendeuse emmena Serge dans une pièce qui servait d'entrepôt. Il y fit quelques gammes, puis plusieurs sauts de quintes et d'octaves.

— Il y a des années que je n'ai pas joué et mon son est plutôt mince. À l'époque, j'avais une *Buffet Crampon*. Il faudra que je m'habitue à ce nouvel instrument et surtout, aux anches en plastique.

— Votre son va s'améliorer avec la pratique. Il est déjà pas mal. La *Yamaha* a un son plutôt américain, tandis que la *BF* a un son plus clair, plus français.

— Vous semblez bien connaître cet instrument. Êtes-vous clarinettiste ?

— Non, violoncelliste et compositrice. Je joue parfois comme surnuméraire pour différentes formations invitées au festival de Lanaudière. En revanche, mon ex-mari, lui, jouait de la clarinette. Au fait, je m'appelle Francesca Pellicano. Retournons à l'avant, je vais faire votre facture.

— J'ai aussi acheté une chaîne stéréo et quelques CD. J'espère que je n'aurai pas de difficulté avec les branchements.

— Non. Le plus difficile sera de les sortir de leur boîte. Vous semblez beaucoup aimer Mahler et Chostakovitch... Quand j'étais au Conservatoire de musique, j'ai fait le trio opus 67, une œuvre magnifique.

— J'adore ce trio ! Une musique très inspirée. Le mouvement lent est tout simplement déchirant.

— Je vois que vous êtes aussi un mélomane averti. Je vais vous accorder l'escompte de 15 % dont bénéficient nos clients réguliers.

— Merci. Vous êtes très gentille.

Serge rangeait ses achats dans le coffre de sa voiture et s'apprêtait à démarrer, quand il fut rejoint par Francesca.

— Monsieur Croteau, je viens d'avoir une idée. Je termine actuellement la composition d'une courte pièce, une berceuse en do mineur pour violoncelle et hautbois commandée par un couple d'amis musiciens qui attendent un bébé. Je pourrais arranger la partie de hautbois pour la clarinette, et nous pourrions la faire ensemble. Vous pourriez ainsi pratiquer votre son et votre rythme. Qu'en pensez-vous ?

— C'est une excellente idée. J'en serais ravi. Appelez-moi dans une ou deux semaines. D'ici là, je vais pratiquer sérieusement avec la méthode Klose. N'oubliez pas de transposer ma partie en ré mineur, le si est bémol.

— Ne vous en faites pas. J'ai l'habitude, assura Francesca avec un grand sourire.

Une semaine plus tard, cette dernière arriva dans une *Volkswagen Passat* familiale blanche. Serge lui fit visiter les lieux, notamment le bord de la rivière qu'elle trouva fort joli. Puis elle sortit son violoncelle de la voiture, ainsi qu'une glacière dans laquelle se trouvaient des pâtés, des fromages et un *Valpolicella* grand cru.

— Est-ce que vous avez eu le temps de pratiquer ? s'enquit-elle.

— Francesca, on pourrait se tutoyer, même si c'est la première fois que je rencontre une compositrice en chair et en os.

— Un peu trop en chair, je pense.

— Non, tu es... très belle...

— Merci. Tu es gentil. Essayons de faire la berceuse.

Après quarante minutes, dont dix minutes passées à accorder leurs instruments, Francesca et Serge parvinrent à jouer parfaitement la pièce. Serge félicita sa nouvelle amie pour la qualité de son œuvre.

— Bah... c'est tout simple. Je travaille actuellement à la composition d'un poème symphonique pour Grand Orchestre et c'est nettement plus compliqué.

— Impressionnant ! s'exclama Serge.

— Si nous mangions un petit quelque chose ?

— Volontiers. Sur le patio...

— Excellente idée !

Francesca déballa les pâtés et les fromages pendant que Serge ouvrait la bouteille de vin. Un véritable festin à l'italienne ! Le vin portant souvent à la confiance, la musicienne en vint à parler de son ex-conjoint.

— Mon ex-mari et moi ne faisons qu'un... lui ! Il avait une bonne écoute, mais seulement quand c'est lui qui parlait. Puis il s'est mis à me tromper avec une collègue médecin. Comme le mari de cette collègue la soupçonnait d'infidélité, il a engagé un détective privé qui a découvert le pot aux roses. Il a fait son rapport avec photos à l'appui, et le mari m'a envoyé un double du tout. J'étais si en colère, que j'ai mis mon ex à la porte en lui refusant le droit d'emporter quoi que ce soit. J'ai donc *hérité* d'une très belle maison sur l'Île Dupas que je n'aurais jamais pu m'offrir avec mon salaire de vendeuse et de musicienne. Ce qui me désole, ce n'est pas mon divorce... ça arrive à plein de gens... C'est...

Devenue émotive, des larmes apparurent dans les yeux de Francesca. Serge la laissa parler sans intervenir.

— Je voulais des enfants, mais mon mariage était en péril. J'aurais tellement aimé être mère. J'approche tranquillement de la quarantaine, alors... je pense que ce sera dans une prochaine vie... Et toi, Serge, parle-moi de toi...

— Une vie simple et très linéaire. J'ai été professeur de psychologie dans un cégep. Je n'ai eu droit à aucune reconnaissance, ni de la direction ni des étudiants. Une vie professionnelle ennuyeuse, somme toute. Vingt-cinq ans après mon embauche, je donnais encore les mêmes cours qu'au tout début. Aussi stimulant que de regarder un poisson lave-vitre dans un aquarium !

Remarque qui ne fut pas sans faire rire Francesca.

— Côté... romantique ? J'ai eu un amour de jeunesse... et puis... des aventures sans lendemain. J'ai failli épouser une collègue, mais j'ai appris qu'elle couchait avec tous les profs consentants du collègue... et ils étaient nombreux à consentir

Après avoir vu un sourire sur les lèvres de son interlocutrice, Serge reprit.

— J'aime la musique, la pêche et les chats. Dans ma jeunesse, j'ai fait du karaté, mais j'ai dû arrêter parce que je me suis brisé la main en essayant de pulvériser mon record de *cassage* de briques... 14 !

Précision qui soutira un nouveau sourire à Francesca.

— Je suis bon cuisinier, surtout pour apprêter le veau. Voilà...

— Tu as un bon sens de l'humour, Serge. Maintenant, je dois partir, car je travaille demain. La prochaine fois, c'est toi qui viens chez moi. Promis ?

— J'ai beaucoup aimé ce temps passé avec toi. C'est promis. La semaine prochaine ?

Après le départ de Francesca, Serge ressentit du vague à l'âme sans trop savoir pourquoi. Puis, il réfléchit et trouva la cause de sa tristesse : les enfants. L'idée d'en avoir ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Jamais. Francesca avait éveillé en lui cette pensée qui l'obséda une bonne partie de la nuit. Des enfants, pourquoi pas ? Mais il y avait ce blocage... Est-ce qu'il aurait dû en parler à Francesca ?

Une petite semaine plus tard...

— Est-ce que tu as eu de la difficulté à trouver l'endroit ?

— Pas du tout ! Tes indications étaient très claires. Pas besoin d'un GPS avec toi. Tu as vraiment une très belle maison... Et qui donne sur l'eau en plus.

— Oui, c'est le chenal aux Castors. C'est très poissonneux. On y pêche du doré, de l'achigan et du brochet. Ma maison date des années 1930. Évidemment, elle a été restaurée depuis à de nombreuses reprises. Elle a été construite avec la brique rouge, signe de succès et de prospérité à l'époque des marchands de foin. Tu connais l'expression *Faire du foin*? Eh bien, elle remonte à cette période.

— Très intéressant. Je t'ai apporté des fleurs...

— Comme c'est gentil de ta part!

Cela dit, Francesca se rapprocha et donna un bisou sur la joue de Serge, dont le cœur fit un bond. Le deux se sourient.

— Comme il est 15 h 00, je propose de faire une balade pour voir l'île et aussi, visiter la petite église de la Visitation qui est fort jolie.

— D'accord, je te suis.

Durant leur promenade, Serge se demandait s'il devait tenir la main de son hôtesse. Or, c'est elle qui prit la décision. Du coup, il sentit une main chaude envelopper la sienne.

Francesca parlait beaucoup, se plaisant à décrire les différentes propriétés et les propriétaires qui les habitaient.

— En 1860, raconta-t-elle, une crue soudaine des eaux a inondé toute l'île et une douzaine de personnes se sont noyées. Il y a une plaque qui commémore cette catastrophe à l'autre bout de l'île.

Voyant que le ciel s'ennuageait, le duo décida de rentrer.

— Il est possible qu'on ait un orage et dans la région, les orages frappent généralement très fort. Je ne sais pas pourquoi... mais c'est comme ça.

Une fois rentrés, Francesca fit visiter la maison, pièce par pièce.

— J'ai une surprise pour toi... annonça-t-elle en ouvrant le tiroir d'une commode installée dans l'une des chambres d'invités.

— Une clarinette! Une *Buffet Crampon*! s'écria Serge.

— Oui, et avec une embouchure *Selmer*. Elle appartenait à mon ex. Les anches sont finies, mais j'en apporterai d'autres du magasin. Des anches en bois et aussi, en plastique.

Après quoi, les deux s'assirent au salon.

— Qu'est-ce que tu prends comme apéro?

— J'aime beaucoup les Manhattan... Est-ce que...

— Pas vrai? C'est aussi mon cocktail préféré! Je ne devrais peut-être pas te dire ça, mais je bois un apéro tous les soirs quand je reviens du travail. Ça me relaxe. Et généralement, c'est un Manhattan.

— Pareil pour moi. Même si je suis à la retraite, j'ai quand même besoin de relaxer...

— Veux-tu entendre de la musique? Du Mendelssohn, peut-être? J'ai des quatuors joués de façon superbe par le Quatuor Sorrell.

Sans plus attendre, Francesca inséra un CD dans le lecteur *Bang & Olufsen*. Par la suite, elle servit l'apéro et vint s'asseoir tout près de Serge, qui lui adressa un sourire. Ils restèrent silencieux quelques minutes, le temps d'écouter la musique de Mendelssohn, puis Francesca demanda :

— Dis-moi, Serge, pourquoi aimes-tu autant la musique de Mahler ?

— Difficile à dire. En fait, j'aime cette musique depuis l'adolescence. Elle me fait éprouver des sentiments que les mots ne peuvent pas expliquer. Les psychologues ont identifié les principaux sentiments humains : la colère, l'amour, la frustration, la tristesse et la joie. Mais en peinture, ce sont comme des couleurs primaires. Il y a tellement de nuances possibles et c'est ce que cette musique réussit à exprimer.

— J'imagine que composer doit ouvrir tout un monde ? reprit Serge après que Francesca eut acquiescé de la tête.

— Oui, composer, c'est exprimer l'indicible. Je mets en musique des émotions nouvelles impossibles à décrire avec des mots. Composer, c'est une exploration au plus profond de soi-même. C'est pour cette raison qu'on ressort souvent épuisé de cette expérience.

À la suite de cette explication, le couple se replongea dans l'écoute de Mendelssohn. Fermant les yeux, Serge prit conscience qu'il était vraiment bien avec Francesca. Une nouvelle relation avec un fort potentiel. Il se sentait calme, en confiance et comme... transformé. C'est son hôtesse qui à nouveau, rompit le silence.

— Est-ce que tes parents aimaient la musique ?

— Mon père aimait la poésie, surtout celle de Baudelaire. Je crois qu'il connaissait tous ses poèmes par cœur. Enfin, les principaux. Il aimait les chanter sur la musique de Léo Ferré. Tu sais... Les *Fleurs du mal* ?

— Oui, je connais. Je préfère toutefois la poésie moderne.

Soudain, on entendit au loin un grondement de tonnerre. On aurait dit un long roulement de timbales.

— Je crois qu'on aura droit à une véritable tempête. Regarde ces gros nuages noirs et jaunes qui semblent rouler sur eux-mêmes. Ouf ! Ça va cogner !

Alors qu'un coup de vent fit voler les rideaux d'une fenêtre ouverte, Francesca poursuivit...

— Et ta mère... elle aimait la musique ?

Serge ne répondit pas tout de suite, sentant une profonde tristesse l'envahir, fortement accentuée par le Manhattan. Mais était-ce vraiment de la tristesse ? C'était là un sentiment qu'il éprouvait chaque fois qu'il faisait jouer du Mahler. Celui de tomber dans un abysse.

— Oh ! Excuse-moi. Elle est peut-être décédée ?

— Non, elle est vivante. Elle a soixante-quinze ans.

Le tonnerre gronda de nouveau. Plus fort. Plus près. Puis un vent du nord-est chargé d'odeurs végétales pénétra par la fenêtre du salon. Serge quitta le fauteuil, fit quelques pas et alla à la fenêtre, suivi du regard par Francesca, soudainement très inquiète. Voyant que Serge était manifestement troublé par l'évocation de sa mère, elle faillit intervenir pour changer de sujet, mais préféra se taire et écouter. Le système stéréo laissait entendre du Mendelssohn, alors que dans la pièce, l'atmosphère était devenue mahlérienne.

— Ma mère est toujours vivante, reprit Serge, mais pour moi, elle est morte quand j'avais treize ans. Ce que je vais te dire, ajouta-t-il en reprenant sa place sur le sofa, je ne l'ai jamais dit à personne... À personne. Tu seras la première à l'entendre.

Francesca se dit qu'elle devrait fermer les fenêtres avant que l'orage ne se transforme en déluge, mais s'abstint, sentant qu'il s'agissait d'un moment important, autant pour son invité et pour elle, que pour eux.

— Ma mère, poursuivit Serge, m'a toujours voué un amour maladif, voire névrotique. J'étais un enfant unique, vois-tu, et je représentais le centre de son univers. C'est comme vivre avec un conjoint possessif et jaloux. Ça peut être valorisant au début de se sentir à ce point aimé, mais à la longue, ça devient une relation morbide, pathologique et toxique.

— Oui, je sais.

— Ce n'est pas de l'amour, c'est de la possession. Une possession étouffante. C'est tisser sa toile dans le cerveau de l'autre, à la manière d'une araignée insidieuse. À cause de ma mère, mon père n'a jamais pu développer une relation satisfaisante avec moi. Lui et moi étions des étrangers l'un pour l'autre. Seulement des étrangers. Il est tombé en amour avec une jeune Haïtienne et par la suite, nous ne l'avons que très peu revu.

Serge s'arrêta un moment, but une gorgée de Manhattan et continua son histoire. Sa voix était telle, qu'on aurait dit qu'elle traçait un sillon noir dans l'atmosphère de la pièce.

— Une fin d'après-midi, alors que j'étais en deuxième secondaire, je suis rentré de l'école. C'était en décembre, quelques jours avant Noël. La porte de la chambre de mes parents, enfin de ma mère, était ouverte et elle m'a appelé. Quand je suis entré, elle était nue, étendue sur le lit, et me souriait... « *Viens !* m'a-t-elle dit. *Viens, mon amour !* »

J'étais stupéfié, paralysé, j'en avais le souffle coupé. C'était la première fois de ma vie que je voyais une femme nue. J'ai commencé à trembler, puis elle s'est levée, est venue vers moi et a essayé de m'embrasser. Je l'ai repoussée brusquement et elle est tombée par terre. Elle s'est mise à pleurer ; doucement au début et ensuite, à grands sanglots. Elle a pris un peignoir et s'est couverte, pendant que je pleurais moi aussi. Et je me suis sauvé, Francesca. Oui, je me suis sauvé, avec l'intention de ne plus jamais revenir. Alors, j'ai erré dans les rues avoisinantes, complètement désorienté, avec en moi un magma de sentiments qui se heurtaient comme des plaques tectoniques. Je n'arrêtais pas de trembler. Tellement, que mes dents claquaient dans ma bouche. Je transpirais et répandais une odeur âcre que je pouvais sentir à travers mon anorak. À vingt-trois heures, j'ai décidé de rentrer à la maison. Je n'avais pas le choix, car je ne connaissais pas l'adresse de mon père. J'avais peur. C'était épouvantable. Quand je suis entré, ma mère était là, dans le salon, à lire un des livres de la série *Chronique des Pasquier* de Duhamel. Elle m'a souri et m'a demandé : «*Alors, Serge, tu as passé une bonne journée à l'école ?*»

Elle tentait d'effacer l'ineffaçable, de coudre une blessure qui saigne encore. C'est pour cette raison que j'écoute Mahler...

Lorsqu'il tourna la tête vers Francesca, Serge vit des larmes couler doucement sur les joues de son beau visage. Elle s'approcha de lui, puis ils s'enlacèrent.

\*\*\*

Serge vendit sa maison de Saint-Liguori et s'installa chez Francesca. Il lui avait offert de payer la moitié de la maison de l'Île Dupas, mais elle avait refusé. «*Cette maison ne m'a rien coûté, avait-elle prétexté. Je ne peux donc pas accepter ton offre. Mais pourquoi tu n'achèterais pas un bateau ? Avec toutes les îles et les chenaux qu'il y a ici, c'est l'endroit parfait pour avoir un bateau de plaisance !*»

Proposition que Serge avait acceptée avec enthousiasme. Mais comme c'était alors l'hiver, ce projet avait été remis au printemps.

\*\*\*

Un matin, avant que Francesca ne parte travailler...

— Serge, ce soir, je vais rentrer un peu plus tard. Pourrais-tu t'occuper du repas ?

— Que dirais-tu d'une bonne soupe aux fruits de mer ?

—Excellent ! Mais à ce temps-ci de l'année, tu devras te contenter de surgelé. Mais ça devrait être très bon.

Serge décida de marcher jusqu'à Berthier pour acheter les ingrédients dont il avait besoin. Outre tout ce qu'il fallait pour préparer la soupe, il se procura du saumon fumé et une bouteille de champagne. Se sentant des plus heureux, il avait envie de fêter sa nouvelle vie, sa renaissance.

Complètement transi, il revint à la maison et alluma un feu dans la cheminée pour se réchauffer. Un vrai froid de janvier ! Il mit le *Concerto de Noël* de Corelli dans le lecteur et entreprit de préparer le repas. Ceci fait, il dressa la table de la salle à manger avec les assiettes et les ustensiles des grands jours. Non seulement la cuisine faisait face au chenal, mais de plus, la lune donnait au paysage une apparence mystique. En ce début de soirée, toute la nature semblait baigner dans une ombre bleutée.

Enfin, Serge entendit Francesca arriver. Comme il faisait très froid, ses pas rapides faisaient crisser la neige. Le feu dans la cheminée et le champagne sauraient bien la réchauffer. S'attendant à ce qu'elle lui demande : « *Pourquoi cette ambiance de fête ?* » il prépara sa réponse. « *C'est parce que je t'aime !* »

Il avait confiance que cette réplique toute simple fasse bel effet. C'est comme ça en amour. Seules les amours compliquées nécessitent un langage alambiqué et des subterfuges, tant au niveau des mots que des gestes.

—Serge, je suis en retard, s'excuse Francesca.

—Tu as les joues toutes rouges ! Mais non, ma belle Francesca, tu n'es pas en retard. Tu m'avais prévenu que tu rentrerais un peu plus tard.

—Et moi, je te répète que je suis en retard.

—Cinq ou dix minutes, ce n'est pas un problème. Comment trouves-tu la table ? s'enquit Serge en esquissant un grand sourire de satisfaction, persuadé d'avoir droit à un « *WOW !* » ou à un « *Pourquoi as-tu fait tout cela ?* »

Mais le scénario fut quelque peu différent.

—Serge, j'insiste. Je suis en retard de... deux mois !

Dans de telles circonstances, la femme s'attend à ce que son amoureux comprenne immédiatement la situation et ne brise pas le rythme de l'annonce d'un si grand événement. Or, Francesca dut attendre un peu. La phrase : « *Je suis en retard... de deux mois !* »

s'était perdue dans le lobe occipital de Serge, avant de faire des allers-retours entre ses lobes pariétaux, pour enfin trouver un sens dans son lobe frontal. Au bout d'un moment, il comprit enfin le mes-

sage. Il fut alors possible d'assister à la fois au plus pauvre et au plus riche dialogue de tout le théâtre, d'Aristophane à Tremblay, en passant par Shakespeare.

Se tenant l'un en face de l'autre, Francesca et Serge, comme Tony et Maria qu'on peut voir à la salle de danse dans le film *West Side Story*...

— Non...

— Oui...

— Non...

— Je te le dis...

— Fantastique!

— Es-tu content?

— Oh oui! Mais tu es sûre?

— Je suis sûre!

— Sûre ou certaine? Il y a une différence entre les deux. Être certaine... c'est plus fort qu'être sûre.

— Alors... je suis certaine. Je sors tout juste de chez le médecin.

— Ha! C'est pour cette raison que tu es arrivée plus tard...

— Oui. Es-tu content?

— C'est le plus beau jour de ma vie... de toute ma vie! Je n'en reviens pas! Je vais être père et toi, tu vas être mère!

— Oui! Que je suis contente! C'est un rêve qui se réalise...

Mais, dis-moi, pourquoi as-tu fait tout ce tralala? Je vois même une bouteille de champagne. Quelle belle table! Pourquoi?

— Parce que j'avais tout simplement envie de te dire: *Je t'aime*...

La réponse qu'avait préparée Serge fit mouche. Francesca soupira et enleva son châle, découvrant ses épaules et mettant en œuvre, sans trop s'en rendre compte, des millénaires de séduction féminine que l'on pourrait qualifier d'*anthropologique*.

— Viens, mon amour! Allons fêter la bonne nouvelle, suggéra-t-elle en entraînant son homme dans la chambre à coucher.

— Tu es sûre que c'est correct pour le bébé?

— Certaine!

## FRANCESCA, SERGE ET AMIR

Depuis une semaine, Francesca sortait son violoncelle et pratiquait tous les soirs. Profitant d'une pause, Serge, qui finissait de laver la vaisselle, lui demanda :

— Le concert a lieu quand ?

— Mardi soir de la semaine prochaine à la salle Wilfrid-Pelletier. Il y aura une répétition mardi après-midi, juste avant le concert. L'orchestre est en tournée et joue tout au plus deux ou trois programmes. Les musiciens n'ont pas besoin de beaucoup de répétitions, mais moi je dois m'exercer si veut être parfaite !

— L'Orchestre Philharmonique Juif. L'OPJ, je ne connaissais pas cet orchestre.

— Moi non plus. Ils avaient besoin d'une personne pour remplacer un violoncelliste et ils m'ont appelée. Je suis contente de jouer dans un orchestre symphonique. Voilà deux ans que je ne l'ai pas fait.

— Pourquoi ont-ils fait appel à toi ? Un orchestre juif...

— Comme le professeur qui m'enseignait le violoncelle au Conservatoire était Juif, je suis capable de produire *un son juif*.

— Je ne savais pas qu'il y avait un *son juif*.

— Oui, c'est comme pour la clarinette, il y a le son français, le son américain et le son allemand. C'est la même chose avec les instruments à cordes ; il y a différentes écoles de sons. Les différences ont toutefois tendance à s'amenuiser avec le temps. Bon, je me remets au Copland et ensuite, au Bernstein. Je maîtrise parfaitement le Mendelssohn.

Le mardi matin, Francesca mit son violoncelle dans le coffre de la *Passat* et se prépara à partir.

— J'aurais dû refuser leur invitation. Je suis triste à l'idée de te quitter. N'oublie pas que le peintre vient cet après-midi. J'ai hâte de voir la chambre du bébé. Je vais revenir vers minuit et demi. Attends-moi et prépare-moi un bon Manhattan. Ça va me relaxer avant de dormir, dit-elle avec un sourire coquin.

— D'accord. Bonne répétition et bon concert.

Le couple s'embrassa avec chaleur et Francesca démarra la voiture.

— Sois prudente, prévint Serge. Je t'aime.

Sa douce sourit et lui envoya la main.

\*\*\*

Amir Rachid n'avait pas perdu son temps. Après avoir analysé les documents codés que les Fils de Sala ed-Din lui avaient fait parvenir, il avait élaboré un plan d'attaque susceptible de déjouer les dispositifs de sécurité les plus étanches. Un plan parfaitement inutile tant la sécurité était absente à la Place des Arts. N'importe qui pouvait s'introduire dans l'édifice par l'entrée des artistes s'il connaissait l'hébreu, langue qu'Amir parlait très bien en dépit d'un accent indéfinissable. Avec sa kippa, lors de la répétition de l'après-midi, il avait pu circuler partout sans problème. Il avait prétexté un problème avec son violon pour ne pas avoir à prendre part à la répétition. On ne l'avait même pas remarqué. Un jeu d'enfant!

Le soir du concert, il repéra quelques agents de sécurité, des employés de la Place des Arts particulièrement inoffensifs. Avec son smoking et son étui sous le bras, il n'eut aucune difficulté à se mêler aux musiciens. Au moment d'entrer dans la salle où devait avoir lieu le concert, il laissa l'étui de son violon parmi les autres, en le coinçant derrière les étuis contenant les contrebasses. Ceci fait, il s'éclipsa rapidement par la porte de service. Il avait un avion à prendre et une nouvelle vie à vivre.

\*\*\*

Serge regrettait que le concert de Francesca ne soit pas diffusé sur les ondes. Pour compenser, il fit jouer la Symphonie No.4 de Mendelssohn sur *YouTube*, avec Abbado au pupitre de la Philharmonie de Berlin. Puis il sélectionna la suite de *West Side Story* de Bernstein, dirigée par le compositeur. Des musiques que jouait présentement Francesca en compagnie de l'orchestre juif.

Puis, fatigué de tourner en rond dans la maison, Serge décida de sortir prendre l'air. Quelques minutes seulement... Il ne tenait pas en place. Il avait tellement hâte que Francesca revienne! Il aimait tellement cette femme. Elle serait certainement déçue d'apprendre que le peintre s'était décommandé, mais ce n'était que partie remise.

Serge s'assit dans le fauteuil et se remémora la fois où il avait raconté à Francesca *l'incident* survenu avec sa mère. Après réflexion, il décida de visiter cette dernière, de reprendre contact avec elle en présence de sa bien-aimée. Il avait maintenant l'impression de vivre une vie nouvelle qui lui permettait de reléguer aux oubliettes sa vie antérieure et les quelques mauvais souvenirs qui s'y rattachaient. Le présent tue le passé. Il était maintenant un homme nouveau grâce à cet amour et à l'enfant qui naîtrait bientôt... son enfant. Si c'était un garçon, il proposerait à Francesca de l'appeler *Alexandre*, comme

lui-même aurait été prénommé si sa mère avait accepté le choix de son père. Un très beau nom. Il n'aurait pas de difficulté à convaincre Francesca de l'adopter, il en était sûr.

Il décida de s'assoupir en attendant son amoureuse. Juste avant, il mit dans le lecteur CD le *Dixit Dominus* de Pergolèse et baissa le volume au minimum. Une musique apaisante.

À vingt-trois heures précises, une voiture de la Sûreté du Québec vint se garer dans l'entrée du garage de la maison. Deux policiers en descendirent et frappèrent à la porte. S'ensuivit un grand cri. La vie de Serge venait de s'arrêter pour toujours.

Pour toujours !

## LA CONTRIBUTION DE JÉRÔME

Le vice-président aux opérations, Paul Semoncelli, démarra la rencontre à 15 heures précises. Si vous étiez en retard à ses réunions, la porte était verrouillée et vous n'aviez plus qu'à regagner votre bureau, frustré et inquiet. C'est pourquoi les personnes conviées arrivaient toujours quinze minutes avant le début de la réunion. Avec Paul Semoncelli, on ne courait aucune chance.

— Chers amis, merci d'être à l'heure. Je vous ai réunis pour que nous puissions solutionner un très grave problème. Voilà... Notre usine fabrique des panneaux utilisés par l'industrie chimique pour construire des réservoirs de produits... chimiques. Comme vous le savez, ces panneaux doivent être réfrigérés de l'usine jusque chez le client.

Le directeur de l'ingénierie, Jean-Sébastien Véronneau, intervint aussitôt.

— Paul, c'est plus que simplement *réfrigéré*. Les panneaux doivent être gelés. Et ils doivent le rester jusqu'à leur livraison chez les clients, qui les traitent selon un protocole bien précis pour en faire des réservoirs.

— Fort juste. Le problème, c'est que certains de nos panneaux, soit environ un sur soixante-dix, dégèlent, puis regèlent à notre insu. Mais, lors de la réception chez nos clients, ça ne se voit pas. Ils pensent donc que nos panneaux sont conformes, alors qu'ils présentent un sacré défaut... impossible à détecter ! Ils construisent le réservoir pour se rendre compte, après un mois ou deux, qu'une section se délamine et fuit. Voilà une grosse incidence environnementale et économique pour nous ! On a reçu des mises en demeure et les actions en justice vont suivre, à n'en point douter. Heureusement que notre excellente relation avec notre client nous a protégés jusqu'à maintenant de recours plus musclés. Mais ça risque de nous coûter gros si on ne trouve pas rapidement une solution au problème. Je vous ai donc réunis aujourd'hui pour étudier le problème et le résoudre. Il y a ici l'équipe d'ingénierie dirigée par Jean-Sébastien, et le service de contrôle de la qualité représenté par notre chimiste en chef, Marie-France. J'ai pris la liberté d'inviter Jérôme, un employé horaire qui travaille sur le plancher, à la manutention, une étape importante du processus. Il a peut-être vu quelque chose qui aurait pu nous échapper.

Intimidé par tous ces experts réunis autour de la table, Jérôme risqua un timide *Bonjour*.

— Commençons la discussion, poursuivit Paul. Vous connaissez la formule du nombre d'interactions possibles dans une réunion : c'est

N(N-1) /2. Nous sommes dix, il y a donc une possibilité de 45 interactions potentielles. Ça fait beaucoup. Donc, on respecte le droit de parole des autres et on fait preuve de discipline et d'écoute. Comme d'habitude. Qui veut partir le bal ?

— C'est sûrement pendant le transport par train que le problème survient. Parce que lorsqu'ils partent de chez nous, ils sont parfaitement bien gelés !

— Oui, c'est possible, Marie-France.

— Le problème ne vient pas de chez nous, c'est certain, mais du moyen de transport.

— Est-ce que les wagons ont des thermostats qui assurent que la température reste toujours en bas de 0°C ?

— On me dit que oui, répondit Paul. Si la température descendait au-dessous de zéro, une alarme sonnerait pour indiquer au transporteur qu'il doit intervenir rapidement.

— Vraiment embêtant !

— Il faudrait peut-être diminuer davantage la température. À -48°C. En procédant ainsi, c'est certain que les panneaux vont rester gelés sans risquer de dégeler. C'est un principe chimique, signifiera Marie-France.

— Ouais, peut-être. Mais tout fonctionnait correctement, avant !

— Les panneaux sont formés d'agrégats et dès qu'ils sortent de l'assemblage, ils sont gelés et doivent rester gelés. C'est donc qu'ils dégèlent et regèlent quelque part.

— Pas à notre usine !

— Oui, mais il faut examiner toutes les alternatives et chaque possibilité.

— Il faudrait procéder à une analyse de risques !

— Bonne idée.

— Il faut aller immédiatement aux solutions. On analysera les causes plus tard. C'est un problème urgent qui nécessite une solution urgente, même si elle n'est pas parfaite.

— Bonne idée ! approuva Paul. On est tous d'accord avec cette approche ? On trouve une solution rapide pour éviter le pire, et on trouvera la ou les causes dans un deuxième temps.

— C'est pas très orthodoxe comme démarche, mais on n'a pas le choix. Notre usine offre un produit unique. Si ce produit s'avère défectueux, on perd nos clients et on met la clé sous la porte, ce qui représente 550 mises à pied.

— Faut trouver une solution rapidement.

Jean-Sébastien leva la main, comme à la petite école.

— Vas-y, Sébaste.

— Une analyse chimique du produit lorsqu'il arrive chez le client pourrait nous révéler si le produit a dégelé.

— Bonne idée !

— Dans ce cas, il faudrait analyser tous les produits, c'est-à-dire tous les panneaux, ce qui serait long et dispendieux.

— Ce serait efficace, j'en suis sûr, mais pas très efficient. Il faudrait prélever un échantillon et l'analyser. Qui paierait ? Le client ? Nous ?

— Je vois une autre méthode moins dispendieuse, laissa entendre un membre de l'ingénierie catalogué de véritable *nerd*. D'après mes calculs, la masse d'un panneau va changer s'il y a eu dégel et regel.

— Je comprends ton idée. On le pèse au sortir de l'usine et le client le pèse à son tour à l'arrivée. S'il y avait une différence, même minime, c'est que le produit a été altéré. Le client le met de côté et on le récupère.

— Intéressant. Il faudrait donc une balance très précise, autant chez nous que chez le client. C'est ça ?

— Exact.

— Ce serait une tâche supplémentaire, mais qui aurait le mérite de ne pas coûter très cher.

— Il faut quand même prendre en considération le temps des employés qui vont l'effectuer.

— Tant chez nous que chez le client, il faudrait peser tous les produits individuellement. Si nos concurrents n'ont pas ce problème, nos clients vont changer de fournisseurs, c'est certain.

— Vraiment embêtant !

Paul remarqua que Jérôme n'avait pas dit un mot depuis le début de la réunion. Il lui demanda donc :

— Jérôme, qu'est-ce que tu penses de tout ça ? Pas trop technique, notre discussion ? Tu sais... quand des ingénieurs et des chimistes étudient un problème, ça finit toujours par devenir compliqué... Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— Vas-y, mon Jérôme, on t'écoute, lance un ingénieur sur un ton sarcastique... Dis-nous ce qu'il faut faire...

— J'aurais une idée...

S'ensuivirent quelques discussions spontanées entre des ingénieurs et des chimistes au sujet des deux solutions mises de l'avant. Aussi, personne n'écoutait Jérôme qui s'arrêta aussitôt de parler. Voyant cela, Paul ramena tout le monde à l'ordre.

— On écoute Jérôme, s'il vous plaît.

—Moi, commença Jérôme après avoir dégluti, je proposerais une solution très simple et facile à appliquer. On pourrait même commencer demain matin ou même, sur le *shift* de ce soir.

—Vraiment ? s'étonna un chimiste d'un air sceptique.

—Bon, je vais essayer de m'expliquer le plus clairement possible. Voici ma solution. Dès que le panneau sort de la machine d'assemblage, on lui colle un *Ziploc* qui contient un cube de glace à l'intérieur. Un vrai cube bien formé. L'équipe de manutention peut le faire sans problème. On pourrait utiliser le congélateur du frigo de la cuisine des employés pour un temps, mais ce serait préférable d'acheter un vrai congélateur. Je continue. Si le panneau fond quelque part en chemin, on le saura juste en regardant le cube dans le *Ziploc*, et le client le mettra de côté. C'est une solution facile à mettre en place. Évidemment, ça ne nous dira pas où, quand et pourquoi le panneau a dégelé, mais au moins, le client ne l'utilisera pas pour la construction de son réservoir. Ce serait déjà ça de pris.

La proposition de Jérôme impressionna tout le monde par sa grande simplicité. Pourquoi n'avait-on pas envisagé cette solution ? Il s'écoula une bonne minute avant que Jean-Sébastien ne dise...

—Pas bête, comme idée, vraiment pas bête.

—Merci, Jérôme, pour ta contribution, reprend Paul en exhibant un sourire. C'est ce qu'on va faire. Je commande tout de suite le congélateur, qu'on devrait recevoir demain. On achètera les *Ziploc* et les cubes chez le dépanneur tout près. Merci, tout le monde !

—Si on vérifiait périodiquement et fréquemment le cube de glace, ajouta Jérôme avant de sortir de la salle, disons... toutes les heures, on finirait bien par trouver l'origine du problème. Oh ! Dernière chose pendant que j'y pense... Il faudrait peut-être penser à faire vérifier la machine d'assemblage des panneaux.

—Ça été fait par le manufacturier il y a quatre mois, lui répondit sèchement l'un des ingénieurs... une compagnie allemande de Frankfort. Tous les indicateurs sont bons. La machine fonctionne parfaitement.

Jérôme posa une dernière question...

—Et depuis combien de temps est-ce que le problème du gel-dégel existe ?

—À peu près quatre mois... répondit Paul d'un air songeur.

—Merci de m'avoir invité à votre réunion, conclut Jérôme avant de s'éclipser. Ce fut très instructif.

Plus tard, en après-midi, Paul Semoncelli envoya au président de l'entreprise, Ray Lebrun, la note de service suivante :

*De : Paul Semoncelli, VP Opérations*

*À : Ray Lebrun, PDG.*

*Objet : Problème de conformité des panneaux destinés à l'industrie chimique.*

*Ray,*

*J'ai réfléchi au problème des panneaux non conformes et j'ai trouvé la solution. Il s'agit simplement d'attacher un Ziploc avec un cube de glace à chacun des panneaux. Si le produit a dégelé en cours de route, nous le saurons immédiatement grâce à la forme du cube. D'autre part, j'ai noté que notre problème date de la dernière inspection du manufacturier, il y a quatre mois. J'ai donc fait revenir -à leurs frais- une équipe technique pour trouver la source du problème.*

*Salutations.*

*Et la réponse...*

*De : Ray Lebrun*

*À : Paul Semoncelli*

*Excellent. Félicitations Paul. Merci.*

## «VIVE LA SCIENCE!»

Avant de se transformer en un puissant tsunami, le phénomène n'était qu'une vaguelette : un article écrit par un sociologue français, Henri de la Vergeture, paru en 2002 dans la revue de l'Organisation mondiale de la culture, *L'Observatoire culturel*.

Henri de la Vergeture avait intitulé son article «*Le pouvoir des livres.*»

N'ayant jamais été cité par des chercheurs internationaux, cet article n'eut aucun impact culturel, social ou scientifique. Seul subsistait un résumé (*Abstract*) de sept lignes, et en anglais, publié dans quelques répertoires.

Une (petite) vaguelette.

Henri de la Vergeture détenait une maîtrise obtenue à la Sorbonne et durant toute sa carrière, avait enseigné les sciences sociales dans un lycée près de chez lui à Versailles.

Dans cet article, ce sociologue maintenant à la retraite soutenait que le nombre de livres dans un foyer avait une *incidence importante sur la réussite scolaire et sociale des enfants*. Pour arriver à cette conclusion, le sociologue avait réalisé des entrevues individuelles auprès de dix parents de maisonnées-sans-livres et de dix parents possédant une bibliothèque-bien-garnie. Il s'agissait de parents d'élèves de son lycée. Il avait par la suite comparé les taux de réussite scolaire (notes figurant au bulletin) et sociale (nombre d'amis) des enfants de ces deux groupes. Pour ce sociologue, les résultats de cette étude étaient probants et la conclusion, claire et définitive :

*Si vous voulez que vos enfants réussissent dans la vie, il faut des livres dans la maison, qu'ils les lisent ou non.*

L'*Abstract* de sept lignes fut découvert en 2015 par un libraire américain de La Jolla en Californie, Paul Skinner, qui pressentit tout le potentiel commercial et financier de cette trouvaille fortuite. Il tenait un véritable filon d'or.

Skinner réunit une dizaine d'investisseurs et, assisté d'un avocat en droit corporatif, présenta son plan : créer un nouveau réseau de distribution qui vendrait des millions de livres partout dans le monde. Ce réseau serait financé à même les fonds publics, grâce à son objectif social ultime qui était de *développer les enfants*. Les investisseurs se mirent d'accord pour une mise de fonds initiale de 50 000 \$ chacun.

L'avocat suggéra d'appeler ce nouveau réseau *Books For Children*, ou BFC, proposition qui reçut un accueil des plus enthousiastes chez les participants.

Trois années plus tard, la vague devint un tsunami d'une force incompressible.

L'ONU avait appuyé sans réserve la diffusion de livres dans tous les foyers de la terre, même dans les pays plus reculés. La direction de l'OMS fit de même en prétendant que l'on avait enfin trouvé la solution aux problèmes reliés à la pauvreté endémique et aux inégalités sociales. Rien de moins !

Le comité directeur de BFC proposa d'adopter le modèle écologique de la diversité naturelle et de publier le plus grand nombre possible d'ouvrages différents pour *solliciter tous les réseaux neuro-niques des enfants*.

Pour leur part, les gouvernements nationaux se montrèrent plutôt sceptiques devant cette suggestion, étant d'avis qu'envoyer dans chaque foyer la même caisse de vingt livres conviendrait parfaitement. Devant cette attitude qualifiée de *passéiste* et de *rétrograde*, le BFC mobilisa les jeunes et toutes les villes furent le théâtre de manifestations monstres.

À Paris, Londres, New York, Rome, Montréal et Genève, onregistra des manifestations comptant plus de 200 000 jeunes chauffés à bloc scandant des slogans prolivres. « *On veut nos livres ! On veut se développer ! On veut nos livres ! On veut se développer !* »

Lors d'une manifestation à Montréal, on montra à la télévision une jeune fille de 13 ans. En larmes, elle balbutiait : « *Je veux me développer, et mon gouvernement ne veut pas !* »

S'ensuivit une diffusion virale sur l'ensemble des réseaux sociaux.

Tous les médias entrèrent dans la farandole et sommèrent les gouvernements de se conformer au principe de la diversité des lectures.

Devant les sondages qui leur étaient fort défavorables, les leaders politiques cédèrent, même les plus réfractaires. Ils créèrent donc un fonds colossal géré par le BFC, qui consentit une subvention maximale de 20 000 \$ américains pour chaque nouveau livre publié. On laissa de côté les publications numériques qui, disait-on, n'avaient aucun effet sur le développement des enfants. Il fallait *voir* les livres, les *sentir*, les *toucher*. Ce fut alors une véritable frénésie !

Tout le monde ou presque se mit à écrire et à soumettre un, voire plusieurs manuscrits, au réseau BFC. Ce fut le cas des professeurs d'université qui n'avaient jamais autant travaillé, consacrant plus de deux mille heures annuellement à produire leurs *œuvres littéraires*. À

20 000 \$ le titre, des records furent battus. Ainsi, un professeur d'une université de New South Wales en Australie publia soixante livres au cours d'une seule et même année ! Un record de tous les temps.

Le centre d'édition du réseau en était rendu à publier des manuscrits sans même les avoir lus tant la demande était forte. Un véritable chaos incontrôlable, mais pour une noble cause : le développement des enfants.

\*\*\*

Judith DesMoines, Ph.D., directrice de la faculté de recherches psychologiques de l'Université Marie-Curie en Alabama, s'était procuré l'article original d'Henri de la Vergeture grâce à son réseau de contacts professionnels. Née d'un père français et d'une mère américaine, elle comprenait parfaitement le français et avait pu étudier l'article à fond.

Pas du tout impressionnée par la méthodologie de cette recherche, elle décida de reprendre l'étude française, mais avec un échantillon représentatif de la population américaine. Les résultats de cette étude scientifique furent très clairs. L'étude du sociologue français ayant lancé le mouvement BFC n'était pas valide et ne valait pas un clou.

Forte de cette conclusion, la docteure DesMoines demanda à un collègue canadien, Victor Lanoux, de volontairement jouer les trouble-fête et de critiquer sans retenue son étude, qu'elle comptait publier dans une revue scientifique.

Selon ce collègue, une sommité en matière de méthodologie, l'étude de la docteure DesMoines était parfaite et les résultats d'une validité sans failles. Il décida de reprendre lui-même l'étude avec un échantillon canadien et obtint les mêmes résultats. Il pria ensuite un confrère français de reproduire l'étude en France, mais cette fois, avec une méthodologie scientifique. Si les résultats de l'étude française devaient s'avérer semblables aux recherches nord-américaines, ils enlèveraient toute légitimité à l'étude du sociologue Henri de la Vergeture et au BFC.

Or, la suite s'avéra tout... sauf scientifique !

À la fin de sa journée de travail, Judith DesMoines prit son auto pour retourner à son appartement où l'attendait son conjoint, un consultant en génie mécanique. Chemin faisant, elle se rendit compte que sa voiture roulait mal. Elle sortit et fit le tour de sa *Corolla*, pour noter que le pneu arrière droit était à plat. Elle appela donc son garage et un préposé vint examiner le problème.

— Votre pneu a été dégonflé, madame. Ce n'est pas une crevaisson.

— Vraiment étrange, répondit la professeure. Sûrement des jeunes qui voulaient faire une blague.

Une semaine plus tard, elle mit le point final à son article rapportant les résultats de sa recherche, auquel elle ajouta ceux de l'étude canadienne de Victor Lanoux en guise de contre-validation. Après quoi, elle expédia le tout à cinq revues scientifiques qui, selon un protocole bien établi, le soumettraient à un comité réviseur avant de le publier. Simple routine, pensait Judith, car au plan scientifique, sa recherche était impeccable.

Un beau jour, au retour d'un cours, elle trouva la porte de son bureau placardée de petits collants de type *Post-it* sur lesquels figuraient des mots injurieux et des menaces.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? se questionna-t-elle.

Deux jours plus tard, sa connexion Internet fit défaut, ce qui l'empêcha de communiquer avec ses étudiants et divers chercheurs.

Quand son horaire le permettait, elle se faisait un plaisir de luncher avec ses collègues à la cafétéria de l'université. Toujours à la même place, à la même table. Or, pas cette fois-ci, car on avait changé la configuration des tables et sa place avait disparu. Frustrée, elle mangea donc son muffin et son yogourt à son bureau.

La docteure DesMoines en arriva à la conclusion qu'on la boycottait. Mais pourquoi ? Elle appela le secrétariat général pour prendre rendez-vous avec le doyen de la Faculté des sciences, Stuart Grant, pour formuler une plainte et obtenir des explications. Le doyen la reçut la journée même...

— Entre, Judith, viens t'asseoir. Comment vas-tu ?

— Mal ! Je t'ai déjà envoyé une note concernant mon pneu dégonflé intentionnellement et les papiers collés à ma porte. Ce matin, je me suis rendu compte que le cours de statistiques appliquées que je devais donner demain a été annulé, sous prétexte que j'étais *indisposée*. Qui fait ça ? De plus, on ne veut plus de moi à la cafétéria. C'est évident que je fais l'objet actuellement d'une campagne de harcèlement lancée par certains collègues et étudiants. Je voudrais qu'une enquête interne soit instaurée pour trouver les coupables.

— Une enquête interne... Hum... Je ne sais pas...

— Voyons, Stuart, tu ne peux pas laisser passer ça ! Tu ne peux pas me faire ça ! J'enseigne ici depuis dix ans et j'ai une solide réputation dans le milieu de la recherche. Tu me l'as dit toi-même lors de ma dernière évaluation. La recherche, c'est ma vie et l'honnêteté, une valeur fondamentale chez moi.

—Judith... honnêteté ou naïveté ? Je n'irai pas par quatre chemins. Tu as droit à une sabbatique... Pourquoi tu ne la prendrais pas ?

—Quoi ? Jamais de la vie ! Je suis sur le point de publier une recherche très importante qui aura une portée et des conséquences incroyables. Tout le mouvement BFC repose sur du vent et je le démontre très clairement. Lanoux au Canada a validé mes résultats et mes conclusions dans sa propre recherche. Une autre réalisée en France devrait, selon les résultats préliminaires, en arriver aux mêmes conclusions. Ça va faire tout un tabac ! Ce sera bon pour la réputation d'intégrité de notre université.

—Non, Judith... soupira Grant en secouant la tête, tu ne comprends pas le *Big Picture*. Le sens politique t'a toujours fait défaut. Tu es comme ça... une personne d'un bloc, dédiée, ultra compétente... mais tu ne saisis pas le *Big Picture*.

—Explique-moi alors ce qu'est le *Big Picture*.

—Judith, la planète est en effervescence. Elle est en ébullition littéraire. Tout le monde écrit. C'est formidable ! Les maisons d'édition du BFC n'arrivent plus à soutenir le rythme et les auteurs deviennent tous millionnaires. Tu as vu les *Mercedes*, les *BMW* et les gros *VUS* dans le stationnement de notre université ? Tout ça parce qu'une étude française a lancé un mouvement international des plus bénéfiques, le BFC. Je me fous de la valeur de cette étude, ce n'est pas important. Ça ne compte pas ! Et toi, tu veux mettre fin à tout ça à l'aide de ta recherche. Pense à tes collègues qui publient grâce à ce mouvement. Ils n'ont jamais autant travaillé ! C'est formidable. L'Université, qui auparavant était un véritable dortoir, file maintenant à cent milles à l'heure. C'est fantastique ! Et toi, Judith DesMoines, tu veux arrêter ça ? Voyons ! Penses-y un peu. C'est normal que tes collègues et les étudiants qui profitent d'une petite mine d'or ne soient pas contents et qu'ils t'en veuillent. Tout à fait normal. Je n'y peux rien. Écoute mon conseil... Prends une sabbatique ! De toute façon, tu ne seras pas publiée. Toutes les revues scientifiques prennent le parti de BFC. Tu ne seras pas publiée, je le sais de source sûre. N'oublie pas, Judith, le *Big Picture* ! Je vois que tu ne veux pas comprendre. Maintenant, j'ai autre chose à faire. Merci de ta visite.

—Mais c'est dégueulasse ! Je n'en reviens pas !

Judith DesMoines revint à son bureau, dont la porte avait été de nouveau placardée de *Post-it* menaçants, et appela son collègue canadien Victor Lanoux. « *Il n'y a plus d'abonné à ce numéro* »

. Elle composa alors son numéro personnel. Comme elle tomba sur sa boîte vocale, elle le pria de la rappeler. Or, le docteur Lanoux préféra lui envoyer un texto.

*Judith, je viens d'être congédié de mon poste d'enseignant et de chercheur. Apparemment, des plaintes anonymes pour agressions sexuelles envers des étudiantes ont été déposées sur les réseaux sociaux. Ce sont évidemment de fausses accusations. Tu le sais, je suis gai et fidèle. On m'offre une compensation financière importante pour que je quitte l'université sans faire de vague. J'ai accepté.*

*Oh! Judith. J'allais oublier. La recherche française confirme nos résultats. Le BFC, c'est de la merde!*

La docteure Judith DesMoines rédigea sa lettre de démission le soir même et l'envoya au doyen par Internet. Sa démission prenait effet immédiatement.

Après réflexion et discussions avec son mari, elle décida de lancer son blogue et de publier des études de haut calibre sur les facteurs de réussite scolaire et sociale que les *revues scientifiques* continuaient de refuser par souci du... *Big Picture*. Elle vivrait grâce aux abonnements à son blogue et aux consultations qu'elle réaliserait aux centres de recherche d'entreprises privées.

Mais avant de se lancer dans cette nouvelle aventure, Judith DesMoines et son mari décidèrent de déménager dans une belle résidence près du lac Tahoe au Nevada. De même, ils s'achetèrent un voilier qu'ils nommèrent *Vive la science!*

Deux ans plus tard...

Les recherches qu'avait publiées la docteure DesMoines sur son blogue, la sienne, celle du docteur Lanoux ainsi que l'étude française, suscitèrent beaucoup d'intérêt et provoquèrent une polémique de tous les diables. Les gouvernements se dissocièrent progressivement du BFC, accusé de fraude et de détournement d'argent. L'organisme mourut d'une mort pas très douce, accablé de dettes, de procès et d'opprobre.

La docteure Judith DesMoines fut ensuite désignée par le *New York Times* comme étant l'une des vingt femmes les plus influentes aux États-Unis. Harvard lui offrit un poste prestigieux dans la recherche, mais elle déclina la proposition, préférant la vie de consultante et de conférencière internationale, qui convenait mieux à son intégrité et à sa... *naïveté*.

Elle entreprit la rédaction de son autobiographie et Stuart Grant prit sa retraite deux mois avant sa parution.

Vive la science!

## « T'ES PAS TANNÉE... »

J'ai reçu d'un éditeur international une offre vraiment alléchante : écrire un livre *populaire*. Moi, un scientifique admiré par mes pairs, mes clients et, surtout, par ma conjointe.

Jusque-là, je n'avais écrit que des livres sérieux sur le sentiment d'appartenance du personnel, les habiletés politiques, la méthodologie des sondages organisationnels, la neuroscience et autres sujets scientifiques très loin des intérêts du grand public. Je dois toutefois admettre que ces livres n'avaient pas obtenu un grand succès en librairie !

Pour vous aider à comprendre mon dilemme et mon processus décisionnel, voici l'essentiel de ma conversation avec l'éditeur...

L'éditeur international (ÉI) : Dr DuBois, j'ai lu vos écrits et j'aime votre style direct et efficace. Le lecteur ne s'ennuie pas avec vous ! C'est pour cette raison que je vous contacte. Vous seriez l'auteur parfait pour une série de livres populaires. C'est ce qui se vend le plus ! La *pop-psychologie* bat tous les records. On manque de livres pour répondre à la demande, et ce, dans le monde entier.

Moi : Moi, écrire un livre *populaire* ? Je n'y ai jamais pensé. Mais qui achète ce genre d'ouvrage ?

ÉI : Surtout les femmes, pour toutes sortes de raisons. Elles cherchent à mieux se connaître, à mieux se comprendre et à mieux comprendre leur entourage, surtout leur conjoint ou conjointe. Plus de 90% de notre lectorat est féminin. Il faut donc répondre à leurs besoins, et c'est ce que nous faisons !

Moi : Mais, c'est de la manipulation ! Ça ne m'intéresse pas ! Le code d'éthique de mon ordre professionnel ne me le permettrait pas.

ÉI : Il faut comprendre, cher docteur, que votre livre *populaire* serait traduit dans une vingtaine de langues et vous rapporterait des redevances de 20%. En général, les bons auteurs gagnent plus de 75 000 \$ américains par livre, lesquels sont discrètement déposés dans un compte en Suisse.

Moi : Intéressant ! Est-ce que je pourrais utiliser un pseudonyme ?

ÉI : Bien sûr. Garder le titre *Docteur*, c'est vendeur, et prenez un pseudonyme allemand. Les Allemands font sérieux et scientifiques.

Moi : Et... pour les questions de style et de sujets ?

ÉI : Style lapidaire. Brutal, même. Un juron de temps en temps ne nuit pas, même si le lectorat est féminin. Il ne faut pas avoir peur de frapper fort. Mais il faut des textes très courts. 2000 mots maximum. Une plaquette. N'importe quel sujet susceptible d'intéresser les lectrices.

Moi : Bon, je vais essayer.

ÉI : Je vous envoie le contrat par Internet.

Je me mis aussitôt à la rédaction de mon premier livre populaire, vraiment populaire, sans même attendre le contrat d'édition.

Je trouvai immédiatement le titre... *lapidaire, voire brutal*, m'avait indiqué l'éditeur international. Alors le voici, ce titre: *T'es pas tannée de te faire fourrer, crise de folle<sup>11</sup>!*

C'est sûr que lire un ouvrage ainsi titré dans le métro peut faire sourciller certains passagers et même, susciter des réactions malveillantes. À vérifier avec mon éditeur international...

\*\*\*

«*T'es pas tannée de te faire fourrer, crise de folle!*» par le Docteur Peter Van Wald<sup>12</sup> *B.A., B.Ph., MA, Ph. D.*

— Bonjour, ici l'aide juridique, mon nom est Jeanne, comment puis-je vous aider ?

— Heu...

— Comment puis-je vous aider... madame ?

— Oui... heu... c'est pour annuler mon rendez-vous de demain avec Me Courtemanche, Me Marie Courtemanche...

— Quel est votre nom ?

— Mon nom ? Heu... Mélanie... Brochu.

— Qu'elle est la raison de cette annulation ?

— ... C'est que... on a reprend... non, on a repris, mon *chum* et moi... Ça va beaucoup... mieux...

— Madame Brochu, je consulte votre dossier et c'est la quatrième fois que vous annulez une procédure de séparation. Quatre fois en un an. Vous faites appel à nous parce que vous êtes victime de violence conjugale, et puis vous annulez à la dernière minute... Toujours la même histoire !

— Oui, mais là mon *chum* m'a promis de ne plus me frapper... Il est très sincère. Il m'a même apporté des fleurs. C'est signe que...

— Bon ! J'annule le rendez-vous avec Me Courtemanche. Peut-être devriez-vous demander conseil à un psychologue chevronné. Je vous recommande Peter Van Wald qui est vraiment excellent.

— Un psychologue ? Van qui ? Pourquoi faire ?

---

11. «Crisse de folle» ou CDF est une expression consacrée en psychiatrie et fait partie du vocabulaire courant de cette discipline. Exemple : «*J'ai vu ce matin une patiente... une vraie CDF!*» La version masculine est aussi utilisée.

12. Traduit de l'allemand par Linus Peevey.

—Peter Van Wald. C'est un docteur en psychologie. Il règle tous les problèmes, même les plus difficiles et les plus compliqués. Il n'y a rien à son épreuve, croyez-moi !

—Bon, je vais essayer.

\*\*\*

CONSEILS DU Dr PETER VAN WALD, *B.A., B.Ph., MA, Ph. D.*

### *PSYCHOLOGUS ÉMÉRITUS*

Crise de folle !

J'ai pris connaissance de ton cas et je n'en reviens pas ! Je dois rêver !

T'aimes ça manger des claques sur la gueule ? T'aimes ça manger des claques derrière la tête à te faire sauter les lunettes ? Te faire serrer les bras et porter des manches longues en pleine canicule pour tenter de camoufler les bleus que t'a faits ton ivrogne et malade mental de mari ?

Si tu penses que ça va arrêter, tu te trompes. Ça va continuer jusqu'à ce qu'il te détruise complètement. Tu vas claquer une dépression et toute une ! Tu vas devenir une grosse vache amorphe qui aura toujours une larme coupable à l'œil ! Tu vas penser au suicide. Tu sais ce que c'est, le suicide ? C'est une solution permanente à un problème temporaire. Oui, temporaire, parce que tu peux t'en sortir.

Je vais te dire comment, mais il faudra que tu suives mes directives à la lettre. On va commencer par analyser ta situation d'un point de vue psychologique. Je vais être très direct. Si tu n'aimes pas ce que je te dis, arrête de me lire et continue à manger des claques sur la gueule. Dis-toi que tu les auras bien méritées !

Puisque ton *chum* t'a détruite, il faudra que tu te reconstruises. Tu ne me crois pas ? Tout d'abord, quand tu as appelé l'aide juridique, tu hésitais, tu bafouillais. C'est un signe qui ne ment pas. Tu as maintenant aussi confiance en toi qu'une grenouille devant un serpent. Pas très fort ! Et puis, je vais te demander de faire l'exercice suivant : nomme-moi deux belles qualités que tu as développées au cours des années que tu as passées avec ton raté ? Deux. Seulement deux ! Ah ! Je te vois. Tu hésites... C'est peut-être ceci ? Non... C'est peut-être cela ? Non plus ! C'est ça que ton *mongol* de *chum* t'a fait. Il t'a détruite. Tu ne sais même plus qui tu es, tu ne sais même plus où tu t'en vas et tu ne sais même plus d'où tu viens. Et tu voudrais que ça continue ? Faut être une épaisse rare !

Pourquoi ton *chum* t'a-t-il détruite? Pour mieux te manipuler, te dominer, te contrôler, t'imposer ses volontés... Tu es devenue un pantin sans moyens de défense. Un jouet brisé entre les mains d'un caractériel.

Une autre preuve? Retourne dix ans en arrière. Qu'est-ce que tu aurais répondu à ma question au sujet de tes deux belles qualités? Sociable et toujours de bonne humeur. Et maintenant, tu n'es même plus en mesure de répondre. C'est ça détruire une personne. On ne sait plus qui on est.

Imagine qu'un médecin vienne te voir et te demande de participer à une expérience scientifique. Il va t'injecter une substance qui va te rendre dépressive, suicidaire et anxieuse pour le restant de tes jours. Il te donne 50 000 \$ pour participer à cette expérience de destruction psychologique. Vas-tu accepter? Non, tu vas refuser. Pourtant, c'est ce tu vis actuellement... sans recevoir un traître sou, en plus! Francement, il faut que ça arrête!!!

Tu vaux plus que ça! Je le sais. Tu as de la valeur, il faut que tu le redécouvres. Oui, le REDécouvres... Tes qualités sont maintenant enfouies au fond de toi, noyées dans une diarrhée de culpabilité et d'impuissance. Il faut qu'elles émergent! Il faut que TU émerges!

La première décision à prendre, c'est de quitter ton *tata*. Pas facile, mais c'est le début de ton émancipation, de ta libération et de tes retrouvailles avec toi-même. Tu dois redevenir celle que tu étais auparavant. Je me répète, mais répéter, c'est pédagogique. Surtout dans ton cas!

Tu vas donc rappeler le service d'aide juridique et maintenir ton rendez-vous avec Me Courtemanche. Tu lui diras:

*« Me Courtemanche, je veux me séparer de mon « moron » et je peux vous assurer que je ne changerai pas d'avis. Pas cette fois. J'ai enfin rencontré un vrai psychologue, le docteur Peter Van Wald, qui n'a pas eu peur de me dire mes quatre vérités. Je vais suivre ses conseils à la lettre. Il veut que je me « reconstruise » et c'est ce que je vais faire! Mais pour y arriver, j'ai besoin de votre aide. »*

Bravo! Mais je veux aussi que tu penses à ta sécurité. Très important. Quand ton alcool va apprendre que tu le quittes, il va tenter de te manipuler une fois de plus et comme tu vas lui résister, il va se fâcher. Sois prudente et parles-en à ton avocate. Elle va peut-être te suggérer d'aller dans un refuge pour femmes battues. Accepte! Il n'y a pas de honte à y avoir. Si tu dois récupérer tes effets personnels à l'appartement, fais-toi accompagner par un homme... Un vrai! Pas par une copine qui mesure 1m20 et qui pèse 40 kilos! Un policier pourrait aussi s'y rendre avec toi. N'hésite pas! Je connaissais un po-

licier qui faisait ce travail d'accompagnement à la perfection, mais il a pris sa retraite. Oh, qu'il en a accroché des morons comme le tien sur la patère de l'entrée !

\*\*\*

Bon ! Tu es partie ! C'est fait ! Bravo ! C'était le plus dur ! Tu t'es trouvé un bon appartement bien éclairé et pas trop cher dans une rue calme. Maintenant, on va entreprendre un long processus de reconstruction.

Première chose à faire : t'acheter un chat ! Tu es surprise de ma recommandation ? Simple à comprendre. Tu auras besoin d'un être qui sera content quand tu reviendras du travail. Un être qui va vraiment t'aimer, te le manifester, qui va jouer avec toi et que tu pourras caresser sans qu'il ouvre sa braguette ! Donc, un chat !

Deuxième chose à faire, et attention, celle-là est très importante : chaque jour, il te faudra écrire dans un journal une bonne action que tu auras faite au cours de la journée. Il faut l'écrire et pas juste l'avoir en tête. Chaque jour. Une bonne action. Tu l'écris dans ton journal acheté à cette fin. Une bonne action aussi simple que de tenir la porte au centre commercial pour la personne qui te suit. Complimenter un enfant. Aider une personne âgée à traverser la rue. Au bout de seulement trois mois, et c'est démontré, tu vas te rendre compte que tu deviens progressivement *quelqu'un* et surtout, *quelqu'un d'autre* : toi-même ! À partir de ce moment, tu développeras une véritable estime de soi. Oui, tu vas commencer à te trouver *bonne* et à t'aimer. S'aimer, c'est essentiel pour pouvoir aimer *quelqu'un d'autre*. S'aimer, c'est essentiel pour être en mesure d'avoir une relation d'égal à égal avec les autres, en particulier avec un homme. Comme le disait un poète<sup>13</sup>, tu vas arrêter de *marcher à côté de toi d'un pas qui n'est pas le tien*.

Maintenant, ton physique. Tu n'es pas une star de cinéma, mais tu es loin d'être moche. Comme la grande majorité des femmes, d'ailleurs. Mets-toi en valeur. Prends soin de toi. Coiffure. Maquillage. Fragrance. Ne dépense pas une fortune, mais, en demandant conseil, tu seras belle et tu auras *un genre*, sans faire sauter la banque ! Achète-toi peu de vêtements, mais de qualité. Par contre, ne va pas chez *Escada*, il te faudra des années avant de rembourser tes achats et de plus, tu ne seras pas toi-même !

Perds du poids, mais sans te faire souffrir. Je ne veux pas que tu vives à cinq kilos du bonheur le restant de tes jours ! Les hommes n'aiment pas plus les maigrichonnes squelettiques que les obèses !

---

13. Saint-Denys Garneau, 1912-1943.

Tu as arrêté l'école après ton secondaire et tu travailles comme caissière dans une grande surface. C'est correct. Tu as généralement de bons contacts avec le public, sauf lors des périodes de crise conjugale. Je voudrais que tu te poses une simple question : est-ce que tu souhaiterais faire autre chose ? Je sais que tu n'aimais pas trop les études. Mais tu as changé. Tu es maintenant plus mature et tu as davantage confiance en toi. Peut-être pourrais-tu envisager d'étudier au cégep à temps partiel. N'aie pas peur du ridicule, il y aura d'autres adultes, dans ta classe, qui auront aussi le grand mérite de vouloir s'en sortir. Tu verras, les jeunes vont vous regarder avec admiration.

Tu pourrais aussi envisager la possibilité de devenir une préposée aux bénéficiaires dans un CHSLD. Il se donne d'excellentes formations dans ce domaine. Ils ont malheureusement engagé des blancs-becs qui ont *sacré leur camp* après seulement deux semaines et qui sont maintenant incapables de payer leur formation. Une vraie misère ! Toi, c'est différent. Tu as souffert et ce que tu as vécu va t'aider à comprendre la souffrance des autres, leur désarroi et leur solitude. C'est une idée. Je te demande de seulement y penser.

Je veux que tu atteignes un bel équilibre psychologique et que tu sois heureuse. Pour ce faire, tu dois équilibrer quatre rôles fondamentaux : professionnel, conjugal, social et personnel. Prends ton temps. Rome ne s'est pas construit en une journée. Permits-moi de jouer au professeur de cégep, un instant. Je te donne une idée de la nature de chacun de ces rôles.

Professionnel : tu dois travailler dans un milieu qui te respecte et qui te valorise. Et réaliser des tâches qui font appel à ton potentiel et qui répondent à tes intérêts.

Conjugal : tu dois choisir un conjoint qui te respecte et qui te valorise. Je te recommande d'attendre au moins six mois avant de te remettre sur *le marché*. Il faut que tes plaies se cicatrisent. Tu n'es pas encore prête. Dis-toi que le tiers des femmes et des hommes vivent seuls. Donc, ce n'est pas honteux d'être célibataire.

Social : l'équilibre, c'est aussi d'avoir des amis. Des connaissances.

Personnel : c'est très souvent un facteur de déséquilibre. On fait passer les autres avant soi et on s'oublie. Oui, on oublie les activités que l'on aimait quand on était plus jeune. Tu aimais la danse... eh bien, danse ! Tu ne pouvais pas le faire avant à cause de ton *tata* qui préférait boire toute la soirée plutôt que de sortir et de fréquenter un groupe de danse. Je veux que tu danses !

Voilà. J'espère que je t'ai aidée et pardonne-moi pour les mots durs que j'ai utilisés au début de la consultation. Je voulais te réveiller. Je te souhaite bonne chance. Je sais que tu seras heureuse.

Peter Van Wald, *B.A., B.Ph., MA, Ph.D.*

## LE DOCTEUR PETER VAN WALD VOUS RÉPOND...

### NOTE DE L'ÉDITEUR INTERNATIONAL

Devant l'incroyable succès remporté par le livre du docteur Peter Van Wald, *B.A., B.Ph., MA, Ph.D., T'es pas tannée de te faire fourrer, crise de folle!*, nous avons décidé de lancer une émission WEB en direct, émission au cours de laquelle vous pourrez poser vos questions à notre fameux spécialiste de réputation mondiale.

Il vous répondra avec compétence et avec sincérité, et tâchera de solutionner tous vos problèmes, peu importe leur nature. N'hésitez pas! Le docteur Van Wald, *B.A., B.Ph., MA, Ph.D.*, est une véritable encyclopédie du savoir humain.

Ne donnez que votre prénom et l'endroit d'où provient votre appel. Le coût de chaque question est de 200 \$ américains, payable dès votre entrée en ligne.

Utilisez la langue de votre choix, car notre logiciel-traducteur fera le nécessaire pour assurer une pleine compréhension entre les intervenants.

\*\*\*

### LE DOCTEUR VOUS RÉPOND...

Peter Van Wald, *B.A., B.Ph., MA, Ph.D.*

—JE VOUS ÉCOUTE...

—Stanley, Londres, UK. Cher docteur Van Wald, mon cas est pathétique et très difficile à résoudre, mais je crois en vous depuis que j'ai lu *T'es pas tannée de te faire fourrer, crise de folle!* Extraordinaire! De plus, toutes ces lettres après votre nom... *B.A., B.Ph., MA, Ph.D.*, sont très impressionnantes et inspirent la plus grande confiance.

Voilà. Je suis fonctionnaire depuis 24 ans et je déteste mon travail. Mes supérieurs et mes collègues me haïssent, et me font la vie dure. On m'a déménagé dans un petit bureau sans fenêtre et sans téléphone. On ne me donne plus de travail, ce qui fait que je n'ai rien à faire de toute la journée. C'est à se péter la tête contre les murs. Ma femme m'a quitté parce que je ne parlais plus que de mon boulot; elle s'est tannée. Hier, mon chien adoré a été frappé par une automobile

juste devant chez moi, alors que je ruminais sur le balcon. Je l'ai vu mourir en se lamentant. Il m'a lancé un dernier *Au revoir* de la queue et est mort dans un hoquet sonore. J'ai pleuré toute la nuit. Que faire?

—Boire du scotch à même la bouteille! *Suivant...* JE VOUS ÉCOUTE...

—Greta, Stockholm, Suède. Bonsoir, docteur Wald. J'ai 18 ans, mais j'en parais 12. Je milite activement pour le climat et j'ai quelques problèmes de santé mentale. J'ai le syndrome d'Asperger, une forme d'autisme; je souffre de névrose obsessionnelle et de mutisme sélectif. J'empêche ma mère de poursuivre sa carrière de chanteuse d'opéra pour éviter qu'elle prenne l'avion et qu'elle pollue ainsi la planète. J'ai volontairement donné l'impression que mon expédition en Amérique sur le voilier *La Vagabonde* visait à réduire mon empreinte de CO<sup>2</sup> lors de ce voyage, alors que dans les faits, j'ai omis de dire que les membres de l'équipage du bateau ont dû prendre l'avion pour retourner en Europe. Je sais que c'était mal. Avez-vous des conseils pour moi?

—Oui! Une vie sexuelle active devrait amoindrir vos problèmes de santé mentale, si évidemment vous réussissez à trouver un ou une partenaire. Autre conseil. Vous devriez faire comme le célèbre environnementaliste Michael Shellenberger qui dans son livre intitulé *Apocalypse Never* (Harper, 2020), s'est excusé d'avoir induit la population en erreur pendant de nombreuses années. Un exemple à suivre. *Suivant...* JE VOUS ÉCOUTE...

—John, Gander, Terre-Neuve, Canada. Salut, docteur Wald. Félicitations pour votre émission. J'ai acheté une *Subaru Crosstrek* neuve et je dois maintenant me procurer de nouveaux pneus d'hiver. Quelle marque de pneus me conseillez-vous?

—Question intéressante. Le meilleur pneu d'hiver est le *Cooper Discover True North*, mais il est fabriqué en Chine. À vous de voir. Le *Hankook Winter* est aussi un excellent pneu, mais sa tenue de route est inférieure à celle du *Cooper*. Vous pourriez aussi considérer le *Blizzak de Bridgestone*, le *WS90*. Attention! Pas le *WS80* qui a été discontinué. Si vous deviez crever, vous auriez un mal fou à le remplacer, surtout dans le bled où vous vivez. Il y a le *Michelin X-Ice Xi3* qui est nouveau cette année et qui est bien coté. Je ne vous le recommande pas parce que dans le passé, les pneus *Michelin* d'hiver ont été très décevants. Les *Subaru* sont généralement équipées de pneus quatre saisons *Falken* qui sont excellents. Mais les pneus d'hiver de cette marque sont très bruyants. Remarquez que si vous avez un (e) conjoint (e) qui n'arrête pas de vous donner des conseils pendant que vous conduisez, un pneu bruyant, à plus forte raison les quatre, pour-

rait constituer un avantage. Ajoutez au bruit des pneus de la musique de Wagner à plein volume et vous êtes en *business* pour faire bonne et longue route. Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

—Rachid, Le Caire, Égypte. Salam, docteur Wald. J'étais avec un copain, Salim, sur un chameau et nous retournions au Caire après le marché. À un feu rouge, un pacha au volant d'une grosse *Mercedes* noire, sans doute un membre des Frères musulmans, a dit à voix haute à son passager: «Regarde les deux trous du cul sur le chameau»

. Salim et moi sommes descendus pour voir ça et notre chameau en a profité pour se sauver. Devrait-on poursuivre cet homme pour la perte de notre animal? Nous avons le numéro de plaque de la voiture.

—Non! Surtout pas! Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

—Bill. Vancouver, Canada. Bonjour, docteur Wald. Je possède un utilitaire sport (VUS), un *Hummer*. Depuis deux mois, ce véhicule présente des problèmes bizarres que j'aimerais comprendre grâce à votre aide. Lorsque le moteur tourne au ralenti, il fait des *Tac-tac-clic-tac-tac-clic*. Sur la route, il accélère sans raison. Je parviens à garder le contrôle en mettant la transmission au neutre, mais c'est quand même dangereux. Qu'est-ce qui se passe avec mon véhicule?

—Votre véhicule souffre d'un déficit d'affection. Ces VUS sont maintenant les mal-aimés de notre société et éprouvent de sérieux problèmes psychologiques comme la dépression, l'anxiété et l'agressivité. Observez bien, lorsque vous serez arrêté à un feu rouge, le regard courroucé des gens (Un *Hummer*, pouah!), qui par simple ignorance, attribuent à ce type de véhicule tous les problèmes de la planète. Les accélérations spontanées sont sûrement causées par la présence, dans son environnement immédiat, de véhicules électriques qui le narguent. La solution? L'amour! Bichonnez votre *Hummer*. Lavez-le souvent et parlez-lui comme si vous parliez à un animal que vous aimez. Appliquez-lui lentement et affectueusement une cire de qualité, comme on applique une huile essentielle dans un salon de massage. Lorsque vous croiserez un véhicule électrique, dites à votre *Hummer*: «Ne t'en fais pas, ils n'ont... ni ton autonomie ni ta maturité». Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

—Ron, Dallas, États-Unis. Bonjour! J'irai droit au but! Ma femme me reproche d'uriner partout autour de la toilette. Elle n'aime pas, dit-elle d'un ton courroucé, *se mettre les pieds dans la pisse*. Un conseil, s'il vous plaît.

—Remarquez que, bien des femmes célibataires malgré elles souhaiteraient retrouver des traces d'or d'un mâle, le matin, autour de leur toilette. Ce n'est toutefois pas le cas de votre conjointe. Mon conseil? Urinez bien assis sur la cuvette de la toilette, comme une

femme. N'oubliez pas d'actionner la chasse et aussi, de fermer le couvercle. Les femmes attachent beaucoup d'importance à ces gestes délicats. Vous mettrez alors des points dans votre conjugo-banque... échangeables contre des faveurs spéciales. Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

—Jean, Genève, Suisse. Bonjour, docteur Wald. Encore une autre dispute avec ma nouvelle blonde! Elle me demande de choisir entre elle et le golf. Que me conseillez-vous?

—Le golf. Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

—Simon, Gand, Belgique. Je suis anthropologue et je fais actuellement une étude sur la psyché des Québécois nés dans les années 50. Je ne comprends pas mes résultats et j'ai besoin de votre aide. Ces Québécois sont divisés en deux groupes pratiquement égaux : les optimistes et les pessimistes. Aucun facteur biométrique mesuré ne distingue ces deux groupes, que ce soit le statut social, la scolarité, la ville de naissance... rien! Quel peut-être le facteur responsable de l'humeur des Québécois nés durant cette période?

—Je suis ravi de pouvoir vous aider. Dans les années 40 et 50, les mâles québécois prenaient un bain par semaine, le samedi soir, avant le match de hockey du Canadien de Montréal. Après le match ils faisaient l'amour à leur femme et des enfants naissaient de ces ébats. Or, si le Canadien avait gagné la partie, les enfants conçus dans ces circonstances développaient une personnalité joviale et optimiste. Si, par contre, des enfants étaient conçus après une amère défaite du Canadien (surtout contre Toronto!), ils développaient une personnalité défaitiste, dépressive, voire suicidaire. Voilà l'explication de vos résultats. Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

—Rosalie, Marseille, France. Docteur Wald, j'ai besoin de vos conseils. Mon mari ne me trouve pas assez sexy et dit en plus que la place de la femme, c'est dans la cuisine. Que faire?

—Faites installer un poteau de danse érotique dans la cuisine, juste au milieu de la table, puis laissez-vous aller! Irrésistible! Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

—Hans, Berlin, Allemagne. Bonsoir, docteur Wald. Je crois que le plastique est l'ennemi de notre civilisation et de notre planète. On en retrouve partout dans les océans. Ce produit devrait disparaître. Tout simplement. Qu'en pensez-vous?

—Vous avez tort. Le plastique est un produit miracle. Je m'explique. Le problème, ce n'est pas le plastique comme tel, mais la gestion des déchets de certains pays. Sachez que 50% des plastiques que l'on retrouve dans les océans proviennent de quatre pays : la Chine, l'Indonésie, les Philippines et le Vietnam. Il s'agit donc de montrer à

ces pays du tiers-monde comment disposer des déchets du plastique et de les aider en leur fournissant les moyens technologiques pour y arriver. Des menaces de sanctions économiques contre ces pays en cas de récidive pourraient aussi contribuer à l'assainissement des océans.

Maintenant, posons-nous la question : quels produits le plastique a-t-il remplacés ? Il y en a principalement deux : l'ivoire et la carapace des tortues. L'ivoire était utilisé pour fabriquer les touches blanches qu'on retrouve sur le clavier des pianos. On parle, ici, de tous les pianos dans le monde ! Ce n'est pas rien ! On estime qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, on a consacré un minimum de deux millions de tonnes d'ivoire pour produire le revêtement de ces touches. Deux millions de tonnes, c'est 160 000 éléphants qui ont été tués à cette unique fin ! Le plastique a sonné le glas à cette pratique épouvantable.

Les produits de toilette comme les peignes, les brosses à cheveux et aussi, certains bijoux, étaient fabriqués à partir de la carapace de tortues. On estime que neuf millions de tortues ont été tuées afin de réaliser ces produits. C'est terminé, maintenant, grâce au plastique.

Dans certaines épiceries des États-Unis, dont les *Publix*, on va vous demander à la caisse : *plastic or paper?* (sacs en plastique ou sacs en papier ?) On va opter naturellement pour le papier en croyant bien faire. Erreur ! La production d'un sac en papier émet quarante fois plus de CO<sup>2</sup> dans l'atmosphère que celle d'un sac en plastique.<sup>14</sup> Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

— Didier, San Francisco, États-Unis. Bonjour, docteur Wald, je désire devenir végétarien. Qu'en pensez-vous ?

— C'est la découverte du feu et la consommation de viandes riches en protéines qui ont permis à l'Homme passer de la marche à quatre pattes, comme des animaux, à la position debout. Maintenant, si vous voulez faire le chemin inverse... libre à vous ! Blague à part ! Tout dépend du type d'activités que vous faites. Comme me le disait récemment la danseuse étoile Scout Forsythe, du New York City Ballet, beaucoup de danseurs de ballet étaient végétariens... question de garder la ligne et la santé. Mais, après quelques mois de ce régime, ils se sont rendu compte que les entorses et les fractures étaient malheureusement plus fréquentes. Ces danseurs sont donc revenus aux diètes normales. Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

— Miguel, Rio de Janeiro, Brésil. Allo, docteur Wald ! J'ai un chien et un chat, et j'aime leur montrer des tours pour épater mes amis. Ainsi, mon chien fait des saltos arrière à répétition et avec ses miaulements nuancés, mon chat accompagne à la perfection les chansons de

---

14. Les idées et les statistiques de cette réponse proviennent du livre *Apocalypse Never* de Michael Shellenberger (Harper, 2020).

Céline Dion. Je voudrais maintenant que mon chat apprenne à japper et que mon chien apprenne à miauler. Comment faire ? Je vais suivre vos précieux conseils à la lettre, soyez-en sûr.

—Ce sont malheureusement des tours que vos animaux ne pourront faire qu'une seule fois. Mais c'est spectaculaire et ça en vaut la peine. Commençons avec le chat. Vous l'endusez de butane (il faut en mettre beaucoup !) et vous lui lancez une allumette. Vous allez alors entendre un *Wouf* très sonore. Je vous conseille de pratiquer avec les chats du voisinage pour trouver la bonne quantité de butane à utiliser. Il faut aussi pratiquer le lancer de l'allumette et respecter une distance sécuritaire entre votre animal et vous pour éviter de vous blesser et de blesser vos invités. Je conseille deux mètres. Avec le chien, c'est plus compliqué. Il faut le mettre au congélateur et attendre deux ou trois jours. Quand il est gelé au maximum, vous prenez une scie à chaîne et vous le coupez en deux. Ça va faire comme *Miow* ! Encore là, je vous recommande de pratiquer pour atteindre la perfection et vraiment épater vos proches. Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

—Wolfgang, Bonn. Allemagne. Bonsoir, Herr Doktor ! Mon fils de 18 ans hésite entre deux professions : sociologue ou menuisier. Que devrait-il choisir ?

—Menuisier, sans l'ombre d'un doute. Qui a besoin d'un sociologue dans sa famille ? Suivant... JE VOUS ÉCOUTE...

—Francine, Rocamadour, France. Bonsoir. Je vois que vous avez un doctorat ou un PH.D. Moi aussi, j'ai un PH.D. Pas un Hostie de Diplôme. La trouvez-vous drôle ?

—Très amusant. Merci. Ce sera gratuit pour vous. Suivant... JE VOUS ÉCOUTE... DERNIÈRE QUESTION

—Jeanne, Montréal, Canada. Bonjour, docteur Wald. Je travaille pour l'aide juridique et je voudrais avoir des nouvelles de Mélanie Brochu que je vous avais recommandée pour consultation. J'ai évidemment lu votre thérapie-choc *T'es pas tannée de te faire fourrer, crisse de folle !* que j'ai trouvé extraordinaire. Comment va-t-elle ?

—Merci de vous soucier du parcours de madame Brochu, ce qui démontre tout votre professionnalisme. Bravo ! Madame Brochu a changé d'emploi. Elle a suivi une formation pour devenir préposée aux bénéficiaires dans un CHSLD. Elle adore ses nouvelles fonctions, les personnes âgées (qu'elle appelle affectueusement *mes amours*) et ses collègues de travail. Elle vient de se mettre en ménage avec un dénommé Ronald qui travaille au même CHSLD en tant que cadre aux finances. Elle a dû se défaire de son chat parce que Ronald est allergique aux poils d'animaux. Ce fut un deuil, mais largement compensé par la gentillesse de son nouveau conjoint. Elle avait entrepris

des études collégiales, puis a abandonné à la mi-session pour suivre la formation de préposée aux bénéficiaires qui lui convenait mieux. Son ex a quitté le logement sans payer les deux derniers mois de loyer et comme elle était colocataire, le propriétaire a menacé de la poursuivre. C'est Ronald qui lui a donné l'argent pour régler cette dette. Un beau geste. Elle le mérite bien. Chère Jeanne, je vous remercie pour votre question et il n'y aura pas de frais pour votre appel.

MERCI ET À LA SEMAINE PROCHAINE !

## LE PARADIS PERDU !

Avant le *Péché industriel*, la Terre était un paradis, un jardin.

Oui. Un paradis et un jardin. Rien de moins ! L'Homme pêchait. L'Homme chassait. Et la Femme dépeçait. Que demander de plus ?

Les petits oiseaux turlutaient gaiment, accompagnés par le hurlement des loups, le coassement des grenouilles et les grognements des pourceaux qui se baignaient dans l'étang. Il arrivait même que des louves gardent les enfants pendant une pleine lune particulièrement favorable à la procréation humaine. L'harmonie totale entre l'Homme et la Nature. C'était comme ça avant le *Péché industriel*.

L'Homme ne détruisait pas les forêts pour y construire son habitat. Non. Respectueux de son environnement, il installait plutôt son campement dans les clairières ensoleillées et sur les rives dénudées des cours d'eau. À cette époque, les rivières et les lacs, comme de jeunes amoureux, ne sortaient jamais de leur lit. Ils coulaient des jours heureux.

Bien sûr, la température évoluait au gré des saisons, mais en augmentant ou en diminuant de façon progressive et linéaire, une fraction de degré par jour. Jamais dans le mauvais sens. Jamais de brusquerie. Jamais de bouleversements. Jamais de dérèglements. Le rythme des jours et des saisons ressemblait à un long boléro monotone.

Puis, un jour, l'Homme remplaça la carriole par la bagnole activée, comme on le sait, par le sale pétrole. Alors, tout bascula dans l'abysse. Terminés le paradis et le jardin. Terminée la douceur de vivre.

Commença l'ère du *Jamais vu* ! Du *Jamais vu* au point qu'il fallut ajouter au dictionnaire des mots comme...

*Canicule* : vague de chaleur apparue après 1860, causée par les *changements climatiques*.

*Feux de forêt* : incendies qui se propagent depuis 1860 dans les surfaces boisées, causés par les *changements climatiques*.

*Feux d'arbustes* : incendies de petits arbres ou de broussailles existant depuis 1860, causés par les *changements climatiques*.

*Ouragans* : grosses tempêtes tropicales, apparues après 1860, causées par les *changements climatiques*.

*Inondations* : montée des eaux. Anomalie apparue après 1860, causée par les *changements climatiques*.

On vit aussi l'apparition de phénomènes sociaux, également causés par les *changements climatiques*, comme...

La multiplication de vendeurs de certitudes climatologiques.

Une augmentation du nombre d'autistes pontifiants et d'artistes *pactifiants*.

L'écoanxiété chez les jeunes et l'apparition d'un nouveau champ de pratique en psychologie, l'écothérapie.

Plus de 15 000 études sur les *changements climatiques* généreusement subventionnées par différents paliers gouvernementaux. Le pactole !

L'intimidation, le boycottage et les menaces (parfois de mort !) à l'endroit de scientifiques qui, dans certaines universités, exprimaient un doute sur les causes et les conséquences de l'augmentation de la température terrestre de 1°C depuis 1860.

Des modèles climatiques tronqués conçus par des climato-hystériques prédisant la fin du monde.

L'apologie de la pensée unique et circulaire.

La mise sous tutelle de la véritable démarche scientifique et la disparition du scepticisme dialectique, pourtant la source historique et déterminante du développement scientifique et social.

La censure des médias envers les recherches qui ne vont pas dans le sens d'une catastrophe climatique.

Le silence craintif et inquiétant des géologues et des paléontologues devant les déclarations absurdes des pseudo-experts du climat.

*Du Jamais vu !*

## BIENVENUE MAESTRO !

Pol Berger, le directeur général de l'orchestre, convoqua les musiciens une heure avant le début de la première répétition avec le nouveau chef, le maestro Vladimir Kolotov.

— Chers amis musiciens, comme vous le savez, maestro Kolotov est pressenti pour devenir notre chef d'orchestre attitré suite au départ de Manuel Ortiz à la fin de la saison dernière.

— Pas une grosse perte ! cria un musicien.

Une remarque que le directeur général ne releva pas.

— Maestro Kolotov, poursuivit-il, a franchi avec succès toutes les étapes du processus de sélection et le comité le recommande sans réserve pour ce poste. Le chef avait le choix entre Munich et nous, et il nous a choisis. Nous pouvons en être fiers. Le concert de jeudi constitue l'étape ultime avant la finalisation de son contrat d'embauche. Il est donc très important que le public et les critiques aiment, et le mot est faible, le concert que vous présenterez sous sa direction. On connaît tous l'importance de cette nomination pour l'avenir de l'orchestre.

Une main se leva... celle de José Vaillancourt, premier hautboïste de l'orchestre et président du Syndicat des musiciens.

— Oui, José...

— Je trouve que le Syndicat des musiciens n'a pas eu une grande voix au chapitre de cette nomination.

— Voyons, José ! Il y avait Suzie que tu as toi-même désignée pour représenter le syndicat au comité de sélection. Elle a d'ailleurs très bien joué son rôle et posé des questions très intelligentes sur les orientations et le développement de l'orchestre. Le syndicat a été très bien représenté, je te l'assure. La convention collective a aussi été suivie à la lettre.

José Vaillancourt dit encore :

— Les informations que j'ai obtenues des représentants des orchestres que Kolotov a dirigés montrent que c'est un dur, peu enclin aux compromis.

— Il ne faut pas confondre *dur* et *exigeant*. Kolotov est un chef exigeant, mais tous les chefs le sont. Pensez à Charles Dutoit, à Montréal et à Philadelphie, ou à Pierre Boulez à Cleveland. Les enregistrements de Kolotov ont été primés par la critique internationale et il fait salle comble partout. Je suis convaincu qu'il saura amener l'orchestre à un excellent niveau avec tout ce que cela comporte comme avantages en termes de visibilité, d'enregistrements, de tournées et tout le reste. De plus, il est jeune, mi-quarantaine, très talentueux et tout à fait

rompu aux nouvelles technologies de diffusion numérique. Enfin, il parle très bien français. Il a tout pour lui... et pour l'orchestre.

José Vaillancourt leva la main de nouveau...

— José... Est-ce que tu veux me poser une question en tant que président du syndicat ou en tant que musicien ? Je souligne que nous aurons une rencontre patronale-syndicale mardi de la semaine prochaine.

— En tant que musicien. Le programme du concert de jeudi ne comprend aucun soliste. Est-ce l'orientation que compte prendre Kolotov ?

— Ce sont les musiciens de l'orchestre et les chefs de section, dont toi, José, qui seront les principaux solistes avec le *Concerto pour orchestre* de Bartok, l'œuvre principale qui figure au programme. Kolotov n'a pas voulu d'un concerto pour piano ou pour violon, qui ne confère à l'orchestre qu'un rôle mineur d'accompagnement. Il veut vous connaître et vous mettre en valeur. Autres questions ?

José fit signe que non à l'aide d'un geste de la main. Le directeur général mit fin à la rencontre en disant :

— Je vous demande donc d'impressionner le chef, le public et les critiques par votre discipline, votre musicalité et votre engagement. Je vous remercie.

Vladimir Kolotov arriva quelques minutes plus tard à la salle de répétition, précédé de son assistante, une séduisante brune bien tournée qui soutira des sourires narquois à plusieurs musiciens. Grand, mince, une abondante chevelure, un profil volontaire, Kolotov dégageait une forte présence.

Le premier violon, Marc-André Lafrance, se leva et l'accueillit avec quelques paroles bienveillantes.

— Maestro, nous sommes heureux de vous recevoir et de travailler avec vous. Votre excellente réputation vous précède. Nous vous souhaitons une longue et fructueuse carrière parmi nous.

Le maestro déposa lentement ses partitions sur le lutrin et jeta un regard circulaire sur les musiciens de l'orchestre, question d'établir un contact avec chacun d'eux.

— Merci. Merci beaucoup. Le directeur général m'a longuement vanté les mérites de l'orchestre et ce sera un plaisir de préparer le concert de jeudi avec vous. Nous allons surtout nous concentrer sur le Bartok, une pièce assez difficile et particulièrement exigeante pour les chefs de section. Nous garderons la petite *Symphonie en do majeur* de Bizet pour la dernière répétition. Cela dit, je vous présente mon adjointe, mademoiselle Valérie Dumas, qui est française d'origine. Elle s'occupe de répondre à tous mes besoins.

Lorsque les musiciens éclatèrent de rire en entendant cela, le chef se demanda qu'elle blague bien involontaire il avait pu faire pour provoquer une telle réaction. Son adjointe s'approcha et lui souffla quelques mots d'explication à l'oreille. Du coup, le chef afficha un grand sourire et lança :

— Ah bon ! Je comprends, maintenant... mais ce qui est dit est dit.

Puis les musiciens et mademoiselle Dumas de s'esclaffer.

— Occupons-nous du Bartok, je vous prie.

Les musiciens ouvrirent leur partition, puis le chef ajouta :

— Nous allons d'abord nous accorder. Premier hautbois, s'il vous plaît.

José Vaillancourt, joua le *la* traditionnel.

— Je regrette, intervint aussitôt le chef, mais ce n'est pas tout à fait un *la*. C'est très près, mais ce n'est pas la note exacte à 440 Hz<sup>15</sup>.

José reprit son instrument et joua une note prolongée...

— Est-ce que c'est mieux ? demanda-t-il.

— Parfait ! Vous vouliez me... comment dit-on... ? me tester, n'est-ce pas ? Maintenant que c'est fait, allons-y... Premier mouvement. Introduction très lente... Allegro rapide et très rythmé. Suivez-moi bien. Jouons le mouvement au complet et je vous ferai mes remarques par la suite...

Kolotov fut très déçu de ce qu'il entendait. Tout était approximatif. Cet orchestre avait été dirigé par un incompetent et il avait perdu de sa rigueur. Les entrées étaient souvent imprécises, légèrement en avance ou en retard. Les nuances indiquées dans la partition n'étaient pas suivies par l'ensemble des musiciens, ce qui créait de sérieux déséquilibres sonores. De plus, quand ils ne jouaient pas, certains musiciens discutaient entre eux. Le son de l'orchestre, notamment des cordes, n'était pas mauvais, mais manquait singulièrement d'homogénéité. Décidément, le chef aurait fort à faire pour amener ce groupe à un niveau international, ce qui constituait son principal mandat.

Avec beaucoup de ménagement, il fit part de ses remarques aux musiciens, à qui dut-il demander à plusieurs reprises de rejouer certains passages difficiles. Il termina la répétition avec quelques mots d'encouragement et convia tout le monde à la répétition du lendemain matin, à huit heures trente minutes précises.

Le directeur général attendait maestro Kolotov à la sortie de la salle de répétition. Ce dernier lui transmit ses inquiétudes en vue du concert de jeudi.

---

15. Note de référence pour l'accord des différents instruments d'un orchestre. Cette note est donnée par le piano ou, en son absence, le hautbois.

— Je vais planifier deux répétitions supplémentaires, dont l'une jeudi après-midi, juste avant le concert. Il faut faire une excellente impression auprès du public et des critiques, dit le directeur !

Le chef et son adjointe regagnèrent leur hôtel situé à quelques minutes de marche de la salle de concert. Lors du souper, ils discutèrent longtemps du potentiel de l'orchestre. Il faut dire que mademoiselle Dumas était une violoniste accomplie et dotée d'un jugement sûr.

Le lendemain...

— Bienvenue à cette deuxième répétition. Nous allons reprendre le premier mouvement du Bartok et travailler le deuxième. Mais que se passe-t-il ? Le premier basson et la première clarinette sont absents ?

— Ils sont désolés, répondit Marc-André Lafrance, le premier violon, mais ils avaient des obligations. Leurs assistants les remplacent pour les répétitions de ce matin et de cet après-midi. Ils seront de retour demain matin.

— Ce n'est vraiment pas l'idéal, rétorqua le chef. En raison de l'absence du premier basson, nous ferons le 2<sup>e</sup> mouvement du Bartok demain. Ce matin, nous allons plutôt travailler le 3<sup>e</sup>, l'élégie.

La répétition se déroula mieux que la précédente. Kolotov ajusta sa chironomie<sup>16</sup> pour être le plus précis possible... comme au conservatoire de Saint-Petersbourg quand il était étudiant... sous l'œil sévère de ses professeurs !

Après la répétition, il invita le premier violon Lafrance à manger avec lui afin d'en savoir davantage sur l'historique et la dynamique de l'orchestre. Il apprit que son prédécesseur, Manuel Ortiz, ne l'avait pas eu facile et avait finalement démissionné à la fin de la saison.

— Mais pourquoi ? questionna mademoiselle Dumas.

— Le chef Ortiz attaquait personnellement les musiciens qui commettaient des erreurs. Un tyran. La quatrième trompette lui a même intenté un procès pour harcèlement... qu'il a perdu. L'ambiance était devenue épouvantable et le syndicat s'est braqué. Il faut dire aussi que la direction d'Ortiz était floue et jetait une certaine confusion chez les musiciens. Souvent, sur un premier temps, il descendait le bras, et ensuite le poignet. Des musiciens portaient donc *au bras*, et d'autres *au poignet*. Un problème qui échappait au grand public, mais pas aux mélomanes avertis et aux critiques qui se faisaient de plus en plus vitrioliques.

Le chef regarda son assistante qui lui murmura : « Très méchantes ».

---

16. Ensemble des gestes qu'effectue un chef d'orchestre pour indiquer les entrées des musiciens, le rythme et les nuances.

— Oh désolé ! s'excusa Marc-André Lafrance. Vous parlez si bien le français que j'ai oublié qu'il ne s'agissait pas de votre langue maternelle. Je continue. À la suite des critiques qui étaient continuellement *très méchantes*, le public a commencé à désertier nos concerts. Nos commanditaires et nos mécènes ont progressivement fermé le robinet et c'est ce qui explique votre venue. Vous êtes ici pour nous permettre de nous en sortir. En d'autres mots, vous êtes notre sauveur et comme votre direction est très précise et inspirée, nous allons devenir un excellent orchestre.

— Merci du compliment et pour ces informations, répliqua le chef. Il est temps maintenant d'y aller pour la prochaine répétition.

Les musiciens s'installèrent...

— Cet après-midi, le quatrième et le Finale du Bartok. Mais où sont passés le premier cor et la première flûte ?

— C'est que cette répétition a été ajoutée à la dernière minute, répondit un musicien des percussions et nos deux collègues avaient déjà des engagements qu'ils se devaient de respecter. C'est prévu dans notre convention collective.

— Nous allons donc faire le Bizet. Une pièce facile. Du bonbon pour les musiciens et le public.

La répétition du jeudi matin fut convenable, hormis que le premier contrebassiste était absent. « Pas trop grave », se dit Kolotov. Une situation à corriger de façon prioritaire... s'il décidait d'accepter le poste.

La répétition du jeudi après-midi, celle précédant le concert, devait permettre au chef et à l'orchestre de revoir certains détails pour livrer une prestation pour le moins fort acceptable, à défaut d'être convaincante.

— Mais où se trouve la première trompette ? s'enquit Vladimir Kolotov. Mes chers amis, c'est très difficile de travailler dans de telles conditions. Les chefs de section s'absentent vraiment trop souvent et aux mauvais moments. À l'avenir, il faudra planifier votre temps de façon à être toujours présents aux répétitions. Je donne en exemple le premier hautbois qui n'a pas manqué une seule répétition... Quel est votre nom, déjà ? Je ne m'en souviens plus...

— José Vaillancourt, lui souffla Valérie Dumas.

— Merci, monsieur Vaillancourt pour votre assiduité.

— Merci, monsieur Kolotov, répondit José Vaillancourt. Je dois toutefois vous aviser que je ne pourrai pas être présent au concert de ce soir.

Alors que plusieurs musiciens se mirent à glousser, le maestro Vladimir Kolotov, engagé pour sauver l'orchestre, prit calmement ses

partitions, sa baguette, mit le tout sous son bras, et donna à sa charmante adjointe le signal du départ... pour Munich.

Mademoiselle Valérie Dumas avait acheté les billets... la veille.

La fine mouche !

## LE PRIX

Dans le portique d'une modeste maison du quartier Rivière-des-Prairies à Montréal, un couple se préparait à partir...

— Et puis, Guillaume, comment me trouves-tu ?

— Tu es tout simplement superbe, ma belle Marianne ! Superbe ! Tu vas faire sensation au party de Noël de la compagnie. Maintenant, il faut partir pour ne pas rater le discours du grand patron. On m'a indiqué qu'il ne fallait surtout pas arriver en retard...

— Ah bon ! Pourquoi ?

— C'est comme ça. Ils ont dû dire ça à tout le monde. Il y a peut-être une surprise au tout début du party ou un spectacle...

Toute cette histoire commença au party de Noël de la compagnie *Véronneau Transport*. Il y eut un avant et un après.

La direction de l'entreprise tenait à ce que le party de 2017 souligne une année financière exceptionnelle et pour cette raison, voulait en faire un événement mémorable. Elle avait loué la grande salle d'un hôtel lavallois situé en bordure de l'autoroute 15 pour faciliter le déplacement des 225 membres de son personnel, tous accompagnés de leur conjoint-conjointe ; une première.

La compagnie avait aussi retenu les services d'un organisateur professionnel, d'un designer pour veiller à la décoration de la salle, d'un humoriste bien connu pour animer la fête et d'un orchestre de dix musiciens pour créer une belle ambiance et faire danser les invités. L'organisateur assurerait le bon déroulement des différentes activités prévues au programme.

Au milieu de la grande salle, trônait le tout nouveau camion que la compagnie venait d'acquérir. En fait, il n'y avait que le tracteur, car la remorque, évidemment, n'y était pas. Un mastodonte dernier cri aux couleurs vert et or de l'entreprise.

L'organisateur demanda d'abord aux convives de se référer au plan des tables et de gagner la place qui leur avait été assignée. Un certain brouhaha s'ensuivit, mais dans la bonne humeur générale. Puis, il pria le président-directeur général, Louis-Joseph Véronneau, de venir au microphone pour prononcer un petit discours.

Le silence se fit immédiatement. Le PDG Véronneau dégageait une autorité, une confiance et un leadership naturels hérités de son père, le fondateur de l'entreprise. Bel homme, grand, athlétique, début cinquantaine, il avait *tout pour lui* comme le disaient souvent ses employés. Quant au principal intéressé, il avait adopté une formule qu'il aimait répéter, surtout quand il avait pris un verre ou deux : « *Vaut mieux être beau, riche et en santé que pauvre, laid et malade !* »

Divorcé et célibataire, il était un bon vivant et en menait large. Le voici qui monta sur la scène d'un pas rapide et souple...

— Chers amis, je vois que la fête est déjà bien commencée et donc, je serai bref. Très bref. Je vous remercie pour l'année exceptionnelle que nous venons de vivre. Sachez que la prochaine année s'annonce aussi bonne, peut-être meilleure. Un grand merci, notamment aux chauffeurs, le cœur de notre organisation. Je voudrais aussi souligner la présence et la participation des conjointes et des conjoints, à cette fête; une première, mais sûrement pas une dernière

Remarque qui fut suivie par des applaudissements nourris.

— Maintenant, reprit le PDG, une grande surprise. Sans vous le dire, nous avons organisé un concours spécial et avons déterminé un gagnant.

Après des murmures entendus dans la salle, il poursuivit.

— Quel est le prix? Conduire pendant une année complète le magnifique camion qui se trouve devant vous. Je l'ai essayé moi-même et c'est une merveille technologique. J'ai dû suivre une formation de trois heures pour comprendre les fonctionnalités et j'aurais eu besoin de trois autres heures, et peut-être plus, pour tout saisir.

Entendant des rires au sein de l'audience, il enchaîna en disant:

— Ce camion a une tenue de route impeccable. Il est presque autonome. Il ne faut quand même pas s'endormir au volant! Qui sera le chauffeur gagnant? Car oui, mes amis, notre concours se limite aux chauffeurs. On n'aurait pas voulu, par exemple, que mon adjointe, la charmante Suzanne, gagne le concours, elle qui a eu cinq accidents en cinq mois. Toujours la même fichue colonne dans le stationnement, qui est maintenant de la même couleur que sa voiture!

L'auditoire croula de rire, puis Suzanne se leva tout sourire pour saluer le PDG de la main. Celui-ci continua...

— Oh que ça n'a pas été facile de choisir un gagnant parmi tous nos chauffeurs! Que voulez-vous... ils sont tous très bons! Excellents, même!

— Nous sommes les meilleurs! s'exclamèrent en chœur les chauffeurs.

— Pour les départager, nous avons élaboré une grille de critères avec l'aide de notre consultante en ressources humaines, la sexy Catherine. C'est ainsi que j'ai le plaisir de vous annoncer que le chauffeur qui remporte le prix est... est... est... Guillaume Laliberté!

Une ovation debout s'ensuivit. Guillaume Laliberté méritait ce prix. Sympathique, poli, presque timide, très aimé des clients, jamais d'accident, aucune contravention... Le chauffeur modèle, pour ne pas dire idéal.

— Viens, mon Guillaume, viens chercher les clés ! C'est symbolique... Tu ne dois pas partir tout de suite avec le camion ... Le party n'est pas fini.

Sous les rires de ses confrères, Guillaume vint retrouver le PDG sur l'estrade. Aussitôt, une photographe se précipita et le flash crépita. C'était pour *Le Volant*, le journal de la compagnie. Titre pas très original, mais issu d'un concours lancé au sein du personnel.

Son discours terminé, Véronneau invita Guillaume et sa conjointe, Marianne, à la table d'honneur, où ils prirent place en face de lui. Cette table accueillait aussi Pascal Véronneau, répartiteur en chef et cousin du PDG, ainsi que Bob Lafortune, vice-président aux finances, et sa conjointe, Maureen, une employée de bureau.

Comme on pouvait s'y attendre, c'est Louis-Joseph Véronneau qui animait la conversation.

— Te souviens-tu, Guillaume... c'était ta première année chez nous, on t'avait remis un bout de papier avec, écrit dessus, une pièce d'équipement qu'il fallait porter chez un client à Sherbrooke. Un de nos chauffeurs n'était pas capable de décharger parce que le *coupling* était mâle et qu'il fallait un *coupling* femelle. Mon Guillaume part avec le pick-up... et va porter le papier à notre chauffeur... le papier, mais pas la pièce ! On n'avait bien rigolé, cette fois-là.

— Je me souviens très bien. J'ai eu honte pendant six mois.

— Tu ne m'as jamais raconté ça, dit Marianne, surprise.

— Je n'ai pas osé. Ce n'était pas mon meilleur coup...

— Mais notre Guillaume est un excellent chauffeur, et c'est pour cette raison qu'il a gagné le prix.

Puis, regardant Marianne, Véronneau demanda :

— Ça fait combien de temps que vous êtes ensemble, vous deux ?

— Deux ans. Nous sommes des amis d'enfance. Quand on était enfants, nous étions voisins. Guillaume et moi allions à la même école. On a fini le cégep, on a commencé à travailler, puis on a décidé de vivre ensemble. Comme ça, tout naturellement.

— Est-ce que vous avez des enfants ?

— Non, répondit Guillaume, pas encore. Nous sommes jeunes et nous préférons attendre un peu.

Ce n'était pas tout à fait exact. Marianne et Guillaume désiraient des enfants, mais il y avait un problème du côté de Guillaume. Une insuffisance de spermatozoïdes. Le couple envisageait même l'aide à la procréation.

Le repas fut servi pendant que l'humoriste y allait d'une série de blagues si amusantes, qu'on se tordait de rire à toutes les tables. Sauf Guillaume qui se contentait de sourire. Sa gaffe de débutant racontée

par le PDG l'avait décontenancé au point de lui en avoir fait perdre ses moyens.

— Connaissez-vous l'histoire du Newfie qui pilote son Cessna et qui atterrit à Dorval? questionne l'humoriste. Un gros crash... l'avion à l'envers, une aile arrachée, tout le kit! Le Newfie sort de peine et de misère de son avion et dit aux secouristes: «Y sont donc ben niaiseux, ici, de faire une piste de 12 000 pieds de large et de seulement 200 pieds de long!»

Après avoir provoqué un rire soutenu chez les spectateurs avec ses blagues, l'humoriste quitta la salle en faisant de grands gestes de la main pour remercier son public réceptif et bon enfant. Bob Lafortune le suivit pour le rémunérer pour sa prestation. En *argent comptant*, évidemment. Puis, l'orchestre s'amena et le plancher de danse se remplit.

— Tu ne dances pas, Guillaume?

— Je ne suis pas un bon danseur, monsieur Véronneau.

— Tu permets que j'emprunte Marianne?

— Certainement. Ma femme est une excellente danseuse.

— *J'étais* une bonne danseuse, mais ça fait longtemps. Je m'entraînais avec une de mes cousines dans le sous-sol de mes parents. On faisait jouer les vieux vinyles de ma mère... Paul Anka, les Classels, Elvis... On avait beaucoup plaisir.

Pendant que Marianne dansait avec le grand patron, Guillaume alla voir son prix, bientôt rejoint par une dizaine de chauffeurs qui, tour à tour, grimperent dans le camion. L'avis était unanime. Ce bijou était une véritable merveille.

Le PDG fit danser Marianne à plusieurs reprises, puis Maureen et d'autres conjointes, ainsi que des employées de l'entreprise. Il était un excellent danseur, du Twist au Tango, en passant par les *slows*.

À la fin de la fête, vers les deux heures du matin, Véronneau revint au micro.

— J'espère que tout le monde a aimé la soirée, lança-t-il avant d'entendre des applaudissements bien nourris. Moi, en tout cas, j'ai adoré. La direction a réservé une dizaine de taxis. Si vous n'êtes pas en mesure de conduire, utilisez-les. On peut en commander d'autres s'il venait à en manquer. C'est l'entreprise qui paie avec des coupons, alors n'hésitez surtout pas. Si vous perdez votre permis, vous, les chauffeurs, ne pourrez plus conduire pour Véronneau. Ne l'oubliez pas!

— Et puis, Marianne, comment as-tu trouvé le party? demanda Guillaume à sa conjointe une fois sur le chemin du retour.

— Très bien. Amusant. Mais j'en ai soupé des blagues de New-fies. C'est un peu dépassé. Et toi ? Es-tu content d'avoir gagné le prix ?

— Oui. J'ai hâte de conduire le nouveau camion. Toutefois, je n'ai pas aimé que Véronneau rappelle la gaffe stupide que j'ai faite à mes débuts... Mais à part ça, c'était bien.

— Je suis d'accord. Il a manqué de tact et ça t'a mis mal à l'aise. C'était évident.

— Je me suis replacé, après. Tu as aimé danser avec lui ?

— Véronneau est un excellent danseur. Un peu *colleux*, surtout vers la fin du party, mais c'était l'alcool, j'imagine.

— Le patron est un homme à femmes. Tu as dû lui tomber dans l'œil ...belle comme tu es !

— Ouais... passons !

Guillaume passa une semaine complète à apprendre les fonctionnalités et la conduite un peu spéciale du nouveau camion. Après quoi, il eut enfin le feu vert du formateur de la compagnie *Paccar* pour prendre la route.

Pascal Véronneau, le répartiteur en chef, le convoqua pour lui annoncer :

— Guillaume, tu pars demain pour Vancouver avec un chargement d'huile d'olive et tu reviens avec des brocolis. Il faudra évidemment changer de remorque. Te sens-tu en confiance avec le nouveau camion ?

— Absolument. Donc, on parle de 72 heures de route pour aller et le même nombre d'heures pour revenir ?

— Exact. C'est important de respecter les normes gouvernementales. Dans trois semaines, même itinéraire avec les mêmes produits. Au retour, tu livres les brocolis chez *Les Jardins Cousineau* à Saint-Constant.

Une semaine plus tard, le téléphone sonna au domicile de Marianne et Guillaume.

— Allo...

— Allo, Marianne... C'est Louis-Joseph.

— Louis-Joseph... dit Marianne en tentant de mettre un visage sur la voix au bout de la ligne.

— Louis-Joseph Véronneau de Véronneau Transport. On a dansé ensemble au party de Noël.

— Ah oui ! Comment allez-vous, monsieur Véronneau ? Guillaume est actuellement sur la route, en direction de Vancouver.

— Oui, je sais, mais c'est à toi que je voulais parler.

— À moi ?

— Oui. J'ai une grande faveur à te demander.

— À moi ?

— Oui, à toi. Je t'explique. Je fais partie d'un club privé qui s'appelle *l'Empereur*. Ce club, formé de dirigeants d'entreprises, vient en aide aux plus démunis de notre société. C'est une œuvre de charité, au fond. Moi, par exemple, je verse 50 000 \$ par année et la majeure partie de cette somme va à divers organismes sociaux qui aident les gens.

— C'est une bonne action de votre part, répliqua Marianne.

— Oui, je le crois. J'ai hérité d'une entreprise que mon père a fondée et qu'il a fait prospérer. C'est donc normal que je sois généreux envers les autres. Je le fais de bon cœur. Je t'explique la raison de mon appel, maintenant. Ce club organise un souper vraiment chic et j'aurais...

— Vous avez besoin de moi comme hôtesse ? interrompit Marianne avec une nervosité qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant.

— En quelque sorte... Le souper aura lieu à l'Hôtel *Le Phoenix*, à Blainville. C'est l'établissement le plus chic de la région. J'y demeure moi-même, plus précisément dans le quartier Fontainebleau.

— C'est pour quand cet événement ?

— Vendredi, dans deux jours. Ce serait vraiment épatant si tu venais. J'enverrais un taxi te chercher... disons à 18 h 30. J'ai ton adresse. Tu pourrais mettre la même robe que tu portais au party de Noël. D'accord ? Après le souper, un taxi irait te reconduire chez toi.

— Qu'est-ce que je devrai faire ?

— Sourire et parles aux gens.

— D'accord.

— Super ! Merci d'avoir accepté. Tu rends vraiment service au club. À vendredi !

Marianne alla donc chez le coiffeur et envoya sa robe *chic* chez le nettoyeur avec la mention *Urgent*. Après avoir hésité, elle prit également rendez-vous chez une esthéticienne pour une manucure, une première pour elle. Mais une grande question la préoccupait... Devait-elle mettre Guillaume au courant de cette invitation ? Quelque peu mal à l'aide, elle ne savait trop que faire. Mais qu'est-ce qu'y avait-il de mal à jouer l'hôtesse dans le cadre d'un événement caritatif ? Après tout... c'était *rendre service*, comme l'avait si bien précisé monsieur Véronneau.

Guillaume l'appela depuis Kamloops, l'une des étapes de son trajet devant la conduire à Vancouver.

— Bonsoir, ma chérie, comment vas-tu ?

— Très bien et toi ?

— Je m'ennuie de toi. Dire que je vais devoir repartir peu de temps après mon retour... Encore pour Vancouver. C'est ennuyeux.

—Aimes-tu le nouveau camion ?

—Il est extraordinaire ! Il y a encore des fonctionnalités que je ne maîtrise pas encore, mais j’y arrive tranquillement.

—Quand reviens-tu ?

—Dimanche. Je t’aime.

—Moi aussi. J’ai hâte que tu reviennes. Bonne nuit !

Marianne raccrocha, elle qui avait pourtant l’habitude d’attendre que ce soit Guillaume qui le fasse en premier.

Le vendredi, une limousine arriva à 18h30 pile. C’était la première fois que Marianne voyageait dans une voiture aussi luxueuse. Il y avait même, face au siège arrière, un écran de télé ou d’ordinateur, sauf qu’il était éteint. Le chauffeur ne passa aucun commentaire sur la *pauvre* maison de la *Rivière-des-mal pris*, mais Marianne avait honte de cet ancien chalet d’été converti en maison et acquis pour seulement 82 500 \$. Une véritable cambuse !

Le chauffeur, qui répondait au nom de Pascal, fit tout son possible pour que sa passagère se sente à l’aise... et importante. « *Quel genre de musique préférez-vous, classique semi-classique, populaire ?* » « *Quelque chose à boire, peut-être ?* » « *Est-ce que la température à bord de la voiture vous convient ?* » « *Voulez-vous écouter la télé ?* »

Après une vingtaine de minutes, Marianne se détendit. Elle se sentait à présent comme une véritable *reine* digne des feuilletons télévisés ! Elle pensa à *La vie des gens riches et célèbres*, une émission qui l’avait tant fait rêver.

La limousine arriva devant l’hôtel à 19h15. Lorsque Marianne voulut saisir la poignée de la portière pour sortir, le chauffeur se précipita pour lui ouvrir.

—Selon les ordres du patron, je dois vous reconduire chez vous vers 23h00.

—Très bien, merci.

Louis-Joseph Véronneau attendait son invitée dans le hall de l’hôtel.

—Bonsoir, Marianne, je suis très content de te revoir.

—Moi aussi...

Les mots étaient sortis spontanément, sans réfléchir, ce qui fit que Marianne ajouta un peu de rosé à son fond de teint.

—Viens, les autres invités ne sont pas encore arrivés. Le dîner ne commence qu’à 20h00.

—D’accord. Qu’est-ce que je dois faire ? Mon rôle n’est pas tout à fait clair.

— Tu m’accompagnes, tout simplement.

— Ah ! Je croyais que je serais hôtesse et que j’accueillerais les gens...

— C’est ça. Étant donné que je paie pour cette réception, je suis l’hôte, et comme tu m’accompagnes... tu es donc l’hôtesse.

— Ce n’est pas ça qu’on appelle *jouer sur les mots* ?

— Tu es aussi intelligente que belle ! lança Louis-Joseph Véronneau après s’être esclaffé.

— Pour bien jouer mon rôle, il faudra que je vous tutoie, se contenta de dire Marianne en souriant.

— Et que tu me tiennes le bras.

\*\*\*

Après la soirée, la limousine attendait Marianne à la porte de l’hôtel. Dès qu’il la vit, le chauffeur l’aida à s’installer dans le siège arrière et lui demanda :

— Vous avez passé une belle soirée, madame ?

— Excellente, je vous remercie.

Pendant que le chauffeur se concentrait sur sa conduite, Marianne, soucieuse, tenta de trouver une explication pour justifier son absence de la maison, advenant le cas où Guillaume aurait tenté de l’appeler durant la soirée.

Elle soupesa les alternatives : dire la vérité et lui avouer qu’elle avait accompagné Louis-Joseph à une soirée ? À rejeter, et ce, pour des raisons évidentes. Elle se rendit aussitôt compte que dans sa réflexion, elle avait utilisé le prénom de monsieur Véronneau, ce qui la perturba davantage. Dire à Guillaume qu’elle était chez une amie qui avait eu besoin d’elle suite à un problème personnel quelconque ? Il faudrait alors mettre cette amie au courant de sa sortie, ce qui déclencherait inévitablement une série de questions importunes. À rejeter. Dire qu’elle s’était sentie indisposée et qu’elle avait pris un somnifère pour mieux dormir ? C’était une bonne alternative. Toutefois, elle attendrait que Guillaume l’interroge sur son absence avant de lui servir cette réponse. Pourquoi se mettre martel en tête ? Après tout, l’occasion de revoir monsieur Véronneau ne devrait pas se reproduire de sitôt. Il n’en avait pas été question lorsqu’il l’avait raccompagnée à la limousine. Rien. Seulement : *« J’ai bien aimé cette soirée passée en ta compagnie. Au revoir. »*

Et voilà tout !

Or, Guillaume revint et ne posa aucune question. Il était fatigué et l’amour attendit au surlendemain.

Comme il avait neigé, il prit une pelle et déblaya un corridor menant à la rue en compagnie de Marianne. Après quoi, ils se livrèrent à une bataille de boules de neige et, comme d'habitude, c'est Guillaume l'emporta. S'ensuivirent des conversations normales entre gens normaux.

La semaine suivante, Guillaume repartit pour l'Ouest canadien. N'ayant aucune nouvelle de monsieur Véronneau, Marianne se sentait à la fois soulagée et vaguement déçue.

Elle reprit son travail de préposée à la clientèle dans un kiosque de téléphones cellulaires au Centre commercial des Galeries d'Anjou. Pour s'y rendre, elle devait prendre trois autobus. Tous ces hommes qui la dévoraient du regard, malgré son manteau d'hiver ! Il lui faudrait une automobile, même usagée, pour avoir la paix. C'était le prix à payer pour sa beauté. Un prix parfois trop élevé, hélas !

Une fin d'après-midi, de retour à la maison après le travail, elle entendit le téléphone sonner. Sachant d'instinct, elle sut qu'il s'agissait de Louis-Joseph, elle se demanda si elle devait répondre ou non. Elle avait le pressentiment que cet appel bouleverserait sa vie. Mais peut-être exagérait-elle...

— Allo !

— Marianne, c'est Louis-Joseph, il faut que je te parle... c'est très important.

— Oh ! Bon ! je t'écoute...

— Non, pas comme ça... pas au téléphone. Il faut que je te voie. Comme la jeune femme ne répondait pas, Véronneau poursuivit.

— Marianne...

— Oui...

— Marianne... je t'aime... oui, je t'aime... et je veux te rencontrer pour... enfin pour...

Comme les mots ne venaient pas, Véronneau se mit à pleurer.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe, Louis-Joseph ?

— Je... balbutia Véronneau en reprenant son souffle. Marianne, je ne pense qu'à toi, quoi que je fasse. Tu es là. Tu es toujours là dans mon esprit. Toujours. Depuis le party de Noël. J'ai tout essayé pour t'oublier, mais c'est impossible. Impossible ! Je n'ai jamais connu un sentiment pareil. Jamais.

— Je suis désolée.

— Tu n'as pas à l'être. Est-ce que je pourrais aller te chercher pour qu'on s'explique, qu'on discute. Là, maintenant.

Troublée comme jamais auparavant et ressentant une bouffée de chaleur intense, Marianne s'entendit répondre :

— D'accord.

— J'arrive !

Marianne voulut rappeler pour se décommander, mais l'afficheur indiquait : *Numéro confidentiel*.

Louis-Joseph avait pleuré. Un homme comme lui ! Et ce, à cause des sentiments qu'il éprouvait à son égard. Pour elle ! Il était donc sincère. Il l'aimait, et véritablement. Aucun doute.

La jeune femme se doucha et enfila des vêtements sport. Pantalon noir et chemisier rose, qu'elle accompagna d'un maquillage léger. Certainement pas un accoutrement pour séduire. Elle portait un bijou que Guillaume lui avait donné lors de leur premier anniversaire de vie commune. Elle l'enleva, sans juger bon de le remplacer.

Voyant Louis-Joseph arriver dans une rutilante *Mercedes*, elle sortit de la maison. Ce faisant, elle vit les rideaux de la maison d'en face remuer. Encore la chipie de madame Lacroix qui écornifle ! Et puis... elle s'en foutait !

— Je suis vraiment content que tu aies accepté de me rencontrer. Je t'en suis très reconnaissant.

— Où allons-nous ?

— Chez moi... Nous serons plus à l'aise pour discuter.

— Votre maison est certainement plus belle que la nôtre, répliqua Marianne

Elle tenait à faire allusion au fait qu'elle était en couple avec Guillaume, histoire de rappeler à Véronneau qu'elle n'était pas seule dans l'équation.

— Ce n'est pas ça qui compte. On peut être très heureux dans une maison modeste, et malheureux comme les pierres dans un château. Pense à la princesse Diana...

— C'est vrai.

Louis-Joseph alluma la chaîne stéréo de son de la voiture.

— C'est très beau, laissa entendre Marianne après une dizaine de minutes d'écoute silencieuse. Qu'est-ce que c'est ?

— *La Passion selon Saint Mathieu* de Jean-Sébastien Bach. Quand je suis nerveux ou triste, cette musique me rassure.

— Vous êtes nerveux ?

— Épouvantablement. Et toi ?

— Moi aussi. De plus, je me sens coupable. Si je vous demandais de me reconduire chez moi... vous le feriez ?

Véronneau nota le vouvoiement, mais s'abstint de le souligner.

— Bien sûr. Est-ce que c'est ce que tu veux, Marianne ? questionna-t-il avec douceur.

Marianne ne lui répondit pas. Il mit sa main sur la sienne et elle ferma les yeux. Elle faillit pleurer, mais se retint. Elle pensa que

les grands carrefours de la vie ne comportent jamais d'inscriptions claires. Jamais de panneaux de signalisation indiquant : « *Si vous voulez être heureux, tournez à droite* ». Doit-on alors se fier à son instinct ? Au hasard ? Ou encore, est-ce préférable de ne pas prendre le carrefour et de rester en plan ?

Ils arrivèrent à la maison de Louis-Joseph. Un château tout illuminé. Disons que Marianne aurait préféré une maison plus... ordinaire. Elle serait restée dans son monde au lieu d'être propulsée dans un univers étranger. Est-ce qu'on s'habitue au luxe ? Est-ce qu'on peut être soi-même dans un environnement qui ne nous reflète pas ?

Louis-Joseph l'aida à enlever son manteau, puis se pencha et lui ôta ses bottillons en lui tenant le galbe de la jambe. En s'appuyant sur lui pour maintenir son équilibre, elle sentit sa force... et sa propre impuissance. Qu'est-ce qu'il s'apprêtait à faire d'elle ?

Débarrassés de leur accoutrement d'hiver, ils se regardèrent et leur pouls s'accéléra. Ils sentirent une douce chaleur les envahir comme une marée montante. Comme Marianne s'y attendait, Louis-Joseph fit le premier geste. Elle était de la vieille école : les hommes doivent prendre l'initiative.

Il l'enlaça et lui dit tout simplement : « Viens ». Après quoi, il lui prit la main et l'amena dans la chambre à coucher. Le lit était déjà *méticuleusement* défait, ce qui surprit Marianne. Il l'embrassa, non pas comme Guillaume, qui avait l'habitude de le faire avec réserve, du bout des lèvres, mais à pleine bouche. Un baiser indécent qui lui fit plier les genoux. Lorsque la main de Louis-Joseph lui effleura un sein, elle poussa un soupir, presque une plainte. Il la souleva ensuite, la déposa sur le lit et entreprit de la déshabiller, puis la caressa longuement par-dessus ses sous-vêtements. Elle se dit qu'elle aurait dû porter l'ensemble de dessous affriolant que Guillaume lui avait offert à la Saint-Valentin. Louis-Joseph posait ses gestes dans une séquence parfaite, comme si chacun avait pour but de préparer le suivant. Marianne voulut résister pour ne pas avoir l'air d'une chatte en chaleurs, mais finit par se laisser aller sans aucune retenue, toute à son plaisir. Véronneau se déshabilla tout en continuant de la caresser. Par la suite, il lui enleva ses sous-vêtements et lui fit un cunnilingus qui l'amena sur d'autres rives. Il la pénétra et, variant le rythme et les angles, Marianne se mit à trembler et éjacula. Une première. Elle était une véritable fontaine. Louis-Joseph se retira momentanément, puis reprit la cadence. Il lui semblait qu'elle délirait lorsqu'il émit un râle de satisfaction.

— Je t'aime, Marianne, lui dit-il après s'être étendu sur le côté et l'avoir enlacée.

—Moi aussi, Louis-Joseph.

Véronneau alla chercher un grand piqué dans le premier tiroir de la commode, et le déposa sur la partie humide du lit. Puis, ils s'endormirent.

Le lendemain matin, ils refirent l'amour avec la même intensité avant de descendre à la cuisine se tenant par la main.

—Marianne, j'aimerais que tu restes avec moi toute la journée. Et demain, aussi.

—Je peux me décommander facilement de mon travail... mais Guillaume revient demain.

—Je vais arranger ça.

Aussitôt, Louis-Joseph alla à son bureau et appela le répartiteur en chef, Pascal Véronneau.

—Pascal ? C'est moi. J'aimerais que Guillaume arrête à Toronto pour une inspection technique complète du camion. Aussi, demande à un chauffeur de notre filiale de Mississauga de livrer la remorque de brocolis aux *Jardins Cousineau* pour éviter tout retard.

—Est-ce qu'il y a une raison spéciale ? Cette inspection va prendre deux jours et ça chamboule mon horaire. Le camion va très bien. J'ai parlé à Guillaume il y a à peine une demi-heure. J'ai l'écran de contrôle sous les yeux et tous les systèmes du camion sont O.K.

—Fais ce que je te demande ! ordonna le PDG pour ensuite racrocher.

Pascal Véronneau était loin d'être stupide. Ayant tout compris, il appela Guillaume.

—Marianne, le problème est réglé, informa Louis-Joseph. Guillaume ne reviendra que dans trois jours. J'ai demandé une inspection complète du camion, ce qui prendra deux jours.

La passa donc le reste de la matinée et l'après-midi ensemble. Comme Louis-Joseph possédait un luxueux condominium au Mont-Tremblant, et il y amena Marianne. Là-bas, ils refirent l'amour sur le canapé du séjour devant un foyer électrique dont les flammes changeaient régulièrement de couleurs. Cette fois, Marianne faillit perdre la voix et éprouva des arythmies pendant une bonne trentaine de minutes. Quel amant !

La journée terminée, ils revinrent à la maison de Blainville vers les 18 h 00.

—Louis-Joseph, j'aimerais rentrer chez moi. Je n'ai aucun vêtement de rechange et je dois réfléchir à ma situation, et à *notre* situation.

—Ah ! Je suis déçu ! Je croyais que tout était clair, entre nous. Je veux que tu sois ma femme et que tu restes avec moi pour toujours. Je t'aime et je crois savoir que tu m'aimes aussi. Tu seras heureuse avec

moi. Je ne te refuserai jamais rien. Jamais. Tu pourras avoir tout ce que tu voudras. Et on s'entend très bien, au plan sexuel.

—Louis-Joseph, tu connais parfaitement le corps des femmes et oui, j'ai des sentiments pour toi. Je ne dis pas que je te quitte, je dis seulement que j'ai besoin de faire le point et de réfléchir. La vie que tu me proposes est très différente de celle que j'ai vécue jusqu'à maintenant. Il faut que je réfléchisse. Je t'appelle demain après-midi. Est-ce que ça va ? Es-tu fâché ?

—Non. Juste déçu. Appelle-moi demain après-midi. Je vais me faire du mauvais sang, d'ici là...

La limousine arriva devant la superbe résidence de Louis-Joseph Véronneau avec Pascal au volant, toujours aussi serviable.

—Aimeriez-vous écouter du Bach ?

—Non, pas du Bach, répondit Marianne. Avez-vous autre chose... du Leonard Cohen ?

—Certainement.

En descendant de la limousine, Marianne remarqua que les rideaux de la fenêtre, chez madame Lacroix, avaient encore bougé. « La vieille chipie », pensa-t-elle.

Une fois à la maison, elle fit chauffer un restant de lasagne et prit un verre de vin rouge d'une bouteille que Guillaume avait achetée au *Métro*. Soudain, elle remarqua que le clignotant du téléphone était allumé. En consultant la boîte vocale, elle nota qu'elle avait reçu cinq appels. Cinq clics. Aucun message.

Comment expliquerait-elle son absence à Guillaume qui l'avait certainement appelé la veille et qui la rappellerait ce soir ? Sortir le vieux truc de : *l'amie qui avait besoin d'aide* ?

Plus elle réfléchissait, plus sa décision devenait facile à prendre. Elle refuserait la proposition de monsieur Véronneau. Elle aimait Guillaume, avec qui elle avait de profondes racines, un passé commun et de nombreux points de référence. Leur vie, c'était sa vraie vie et non une vie artificielle que son corps lui permettait d'acheter. Et pour combien de temps ? Elle faillit appeler Louis-Joseph pour lui faire part de sa décision, mais le tout finirait inévitablement en discussions, propositions, marchandages, manipulation et elle n'en avait pas la force. Non, valait mieux attendre au lendemain...

À 22 h 30, la jeune femme se doucha et alla se coucher. Dans son lit, elle revit en pensée les scènes d'amour avec Louis-Joseph. Jamais plus elle ne connaîtrait cette extase. Jamais. Dommage. Un sacrifice à faire.

\*\*\*

Ce même soir, le téléphone sonna chez Louis-Joseph Véronneau.

—Allo!

—Monsieur Véronneau, c'est Michel Juteau. Je suis répartiteur chez Véronneau Transport. Il se passe quelque chose d'étrange et j'ai voulu en parler avec mon supérieur, Pascal Véronneau, mais il ne répond pas.

—Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu? Il est une heure du matin!

—Je sais et je m'en excuse. Mais c'est important, je crois. C'est Guillaume. Il ne s'est pas arrêté à Toronto pour la vérification. Il a laissé sa remorque à Mississauga et tout laisse croire qu'il revient au Québec. Il vient de dépasser Cornwall. Je peux le suivre avec le localisateur.

—Essaie de le rejoindre au téléphone pour savoir ce qui se passe avec lui! Est-il tombé sur la tête?

—Mais j'ai déjà essayé! Au moins dix fois. Il ne répond pas. Autre chose... il conduit comme un fou... à 120, 130 kilomètres à l'heure. Le camion peut supporter des vitesses pareilles, mais il va sûrement écoper d'une contravention de la part de l'OPP ou de la SQ. Oh! J'oubliais... il s'est arrêté dans une réserve indienne. Bizarre. Il y est resté une bonne heure.

—Il voulait peut-être s'acheter des cigarettes ou de la drogue?

—Non, je connais Guillaume. Il ne touche pas à ça!

—C'est étrange. Essaie encore d'appeler Pascal et ne me revient plus avec cette affaire-là.

—D'accord. Je m'excuse encore pour le dérangement.

Louis-Joseph alla se coucher et se remit à penser à Marianne. Quelle belle femme! Une amoureuse assez ordinaire, mais il la *déniaiserait* en lui montrant des trucs. Il l'avait fait jouir comme aucune autre femme auparavant. Une vraie corde de violon tendue au maximum. Un coup d'archet et elle vibrait et chantait comme pas une. Il fallait qu'elle accepte sa proposition. Il l'appellerait dès le lendemain matin. Il ne pouvait pas attendre plus longtemps.

À 3 h 30, un bruit le réveilla. Un chat sauvage qui fouillait dans les poubelles, peut-être? Encore tout endormi, Véronneau descendit les marches du grand escalier.

—Non! NON! NON! Guillaume, ne fais pas ça!

Un peu plus tard, on sonna à la porte et Marianne alla ouvrir. Elle tomba nez à nez avec deux policiers de la Sûreté du Québec qui lui apprirent que son conjoint de fait, Guillaume Laliberté, avait assassiné Louis-Joseph Véronneau avec un revolver et qu'il s'était donné la mort au volant de son camion en fonçant à 140 kilomètres à l'heure

sur un pilier de viaduc. Il avait débranché l'anticollision du système de navigation et le camion était une perte totale.

Avec beaucoup de courtoisie, les agents amenèrent la jeune femme au quartier général de la rue Parthenais pour un interrogatoire, qui en fait, était presque une entrevue. Elle leur dit la vérité et les enquêteurs la crurent après quelques vérifications. Après quoi, on la reconduisit à son domicile à Rivière-des-Prairies.

À son arrivée, les rideaux de la fenêtre de la maison de madame Lacroix s'ouvrirent tout grand. Voyant cela, Marianne lui fit un bras d'honneur.

Cette dernière vendit rapidement la maisonnette et se trouva un grand quatre et demi sur la rue Bélanger, tout près de son travail aux Galeries d'Anjou.

Un samedi, trois mois après les événements, elle reçut un appel de la pharmacie Jean Coutu qui lui apprit... qu'elle était enceinte !

Elle encaissa le choc... puis se mit à sourire.

## LE BONHEUR...

Je flotte entre deux eaux, figé, immobile, sans un geste, les bras en croix, comme une statue.

Les divers courants marins m'attirent comme une sirène, puis me repoussent comme un lépreux.

Les yeux fermés, un sourire béat aux lèvres.

Blanc comme une écume à la bouche.

Une tête lourde en permanence et une vision qui cherche son foyer.

Je bois.

Du matin jusqu'au soir. Parfois la nuit.

À petites gorgées pour faire durer le plaisir.

Je me sens bien sans le poids de mes errances, de mes tumultes, de mes angoisses, de mes souvenirs morbides.

Je ne veux plus être moi-même.

Je me l'interdis.

Je veux être mon double, mon calque... indistincts, vagues et flous.

Parfois, je suis près d'une rivière, d'un chenal ou d'un marais aux odeurs étranges, où se mêlent des nénuphars, des croassements, des vents chauds tourbillonnants et des chants plaintifs d'oiseaux. Parfois, des orages violents bousculent mes souvenirs et je lance un grand cri.

Un *grand* cri.

*De Profundis clamavi ad te*<sup>17</sup>.

Je découvre ce que j'aurais dû découvrir depuis des années. La délivrance par l'alcool.

L'oubli puissant habite dans ma bouche, dans mon œsophage, dans mon estomac, dans ma vessie.

Le cognac glisse doucement dans mes catacombes, apaise mon cerveau d'une sainte langueur et fait apparaître des sortilèges.

Magique.

C'est magique.

L'alcool est un sorcier qui change les malheurs en douces indifférences.

Change les drames en tendres insignifiances.

Ramène le futur et le passé en un présent omniprésent.

C'est comme ça et ce sera toujours comme ça.

Je plains celui qui ne boit pas et qui est condamné à être lui-même.

---

17. Des profondeurs, je t'appelle.

J'avais voulu me suicider, disparaître, et voilà que l'alcool m'apporte le bonheur et l'inconscience. Le bonheur de l'inconscience.

Je suis le plus heureux des hommes.

La délivrance, celle de marcher loin de ce moi que je déteste. De ce moi honni par le Grand-Hasard qui m'a volé les deux femmes que j'aimais.

Je me complais dans ma neurasthénie et dans ma lente et vaporeuse dérive.

Je sors le midi d'un pas incertain pour m'approvisionner chez le marchand d'alcool de la rue principale. Je ne parle à personne, même pas au caissier, qui me regarde toujours de travers. Sans même un sourire.

Une bouteille à la fois.

Chaque jour.

Un cognac, parfois un gin, parfois un whisky. Les gens changent de trottoir dès qu'ils m'aperçoivent. Aux yeux de la bonne société, je suis un pestiféré, un damné, un danger public.

Cachez vos enfants, bonnes gens ! Il arrive !

Quelques femmes, toutefois, soutiennent mon regard embrumé et me sourient, désireuses d'échapper à l'éternel ennui domestique. Je m'en fous éperdument. Je suis maintenant un homme libre, libre de moi-même.

Est-ce qu'il se trouve plus belle liberté ?

Chaque jour, je dépose une bouteille vide, parfois deux (quand je suis assoiffé de bonheur !) dans le courant du Fleuve. Je la regarde partir et je l'observe jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans un méandre.

Je passe mes journées à regarder les sports à la télé, avachi dans mon fauteuil qui dégage maintenant une odeur de transpiration et de vomissures.

Jamais de musique !

NON ! Jamais !

Un soir, alors que je somnolais dans mon fauteuil, on me réveilla en cognant lourdement à la porte. Chaque coup provoquait un écho réverbérant dans ma tête endolorie. Je me levai péniblement pour répondre à l'inquisiteur.

C'était un homme, accompagné d'un policier qui se tenait en retrait.

— C'est vous, Serge Croteau ? Je suis travailleur social et je...

— Non ! Vous vous trompez ! Serge Croteau est mort... depuis dix ans !

## BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

*Devenez un joueur d'impact dans votre organisation.* Montréal. Québecor, 2008.

(Finaliste au concours «Livre de l'année» lancé par HEC)

*Le sentiment d'appartenance du personnel.* Montréal. Québecor, 2005.

*Les pays de Franz.* Roman. Les éditions Vents d'Ouest. 2016.

*Vents de travers.* Roman. Les éditions La plume D'or. 2017.

*Drôles de mondes.* Recueil de nouvelles. Les éditions La plume D'or. 2018.

En collaboration avec Catherine DuBois

*Les aventures de Collin l'abyssin. Tome 1 Collin le héros.* Montréal. La plume D'or. 2020.

*Les aventures de Collin l'abyssin. Tome 2 Où est Marie-Hélène?* Montréal. La plume D'or. 2020.

### Œuvres musicales

(Les éditions musicales Obligato – Partitions et enregistrements sonores disponibles à la BANQ et à la Bibliothèque nationale de Canada.)

*Les aventures de Collin l'abyssin.* Conte musical pour orchestre symphonique et narrateur. ISMN 99-0706057-00-2.

*Quatorze femmes.* Poème symphonique pour orchestre symphonique et mezzo-soprano. ISMN 979-0-706057-26-2.

*Le Titanic.* Poème symphonique en cinq mouvements pour grand orchestre symphonique et chœur mixte. Poème d'Alain Granbois. ISMN 979-0706057-51-4.

*Cinq variations pour piano sur le thème de Frère Jacques.* ISMN 979-0706057-11-8.

*Dans les îles de Berthier.* Poème symphonique. ISMN 79-0-706057-60-6.

*Berceuse pour clarinette en sib et violoncelle.* ISMN 979-0-706057-50-7.

*Julie Papineau.* Opéra en deux actes et onze tableaux. Livret de Pierre DuBois, avec la participation de Micheline Lachance. Solistes. Chœur. Danseurs. Orchestre symphonique. ISMN: 979-0-706057-57-6.



